LE ROMAN CANADIEN

Nov 1929

LA CRISE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR

FRANÇOIS PROVENÇAL

25¢

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL

THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS

DAWES

BLACK HORSE

Ale et Porter

La même qu' autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec plus de cent ans d'expérience –

Beauceville NOVEMBRE 1929 Montréal

LA CRISE

Roman canadien inédit

PAR

FRANÇOIS PROVENÇAL

Illustrations d'Albert Fournier

Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

PS
9505
H213
C7
1929
Spec. Coll.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la même librairie

Fleur lointaine, roman **25c**

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1929

Copyright by Edouard Garand, 1929

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

La CRISE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR FRANÇOIS PROVENÇAL

Illustrations d'Albert Fournier

AVANT - PROPOS

On va voir ici une aventure analogue à celle de Jocelyn; c'est un thème qui ne vieillit pas. En effet, parmi les êtres de choix qui sentent le besoin de se consacrer à Dieu, on peut distinguer deux classes dignes de se partager notre admiration; les uns sont, par avance, détachés du monde; d'autres ont à secouer le poids de quelque lourde chaîne. La limpidité de l'âme qui suit son idéal sans effort, dans une juvénile spontanéité, entr'ouvre devant nos yeux des horizons célestes, comme ferait une apparition angélique; mais les orages qui précèdent souvent ce don total de soi nous paraissent plus conformes à notre nature, font vibrer en nous des fibres profondes, rendent les héros de la sainteté plus accessibles à notre faiblesse.

Que de romans sublimes, dans ce dernier domaine, ne seront jamais écrits! Celui qu'on va lire a été sûrement vécu, aux circonstances près, et nous avons pensé qu'il pourrait émouvoir un public nombreux, qu'il s'agisse des croyants avérés, ou des gens du monde simplement familiarisés avec les problèmes religieux qui tourmentent la génération actuelle. Quelques sceptiques regretteront sans doute que l'amour humain soit ici en conflit avec un autre amour; c'est l'éternel reproche adressé au Christianisme, depuis sa fondation! on l'accuse de broyer les coeurs et de contrarier la nature. Mais il n'y a pas lieu d'accorder une extrême importance à ces récriminations. Les coeurs sont toujours blessés par quelque endroit, jusqu'au sein des plus grandes félicités terrestres; témoin le poète qui a dit, sans être autrement dévot:

"L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
"Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert."

Gémir pour gémir, il vaut encore mieux être martyrisé pour la cause du devoir que pour celle de la passion.

C'est ce qui nous a décidé à faire l'analyse des états d'âme qu'on va voir; ils sont peut-être plus fréquents au Canada qu'ailleurs, puisque nous vivons ici sur un sol où se dressent tant de cloîtres, tant de maisons religieuses. Ce n'est pas la moindre gloire de cette nation, que l'efflores-

cence merveilleuse d'une vie supérieure à la vie des simples mortels: un peuple où se recrutent tant d'apôtres de la prière et de l'action révèle par là une forte santé morale. Tant pis pour les cerveaux matérialisés qui ne comprennent pas les aspirations mystiques de ce robuste tempérament!

Il est à peine besoin d'ajouter que le nouveau Jocelyn apparu dans ce roman n'a plus les traits fantaisistes de l'invraisemblable héros de Lamartine: il partage les faiblesses de son devancier sans reproduire les attitudes qui avaient inquiété l'orthodoxie, au début du XIXème siècle; il pourrait faire une confession publique à la manière de St-Augustin, et les âmes pieuses ne trouveraient dans ses aveux qu'un sujet d'édification.

—*Montréal,* 20 *octobre* 1929.

PREMIERE PARTIE

I

—Bonjour, Alice!

—Bonjour, Jean! On dirait que nous nous sommes donné rendez-vous ce matin... Je suis venue au bois pour cueillir des fraises sauvages: je les trouve plus savoureuses que celles des champs et je veux offrir un succulent dessert aux travailleurs de la ferme qui commencent aujourd'hui la fenaison; car les foins sont précoces cette année. Et toi, Jean, tu ne donnes pas un coup de main à ta famille? En passant chez vous, hier au soir, ton père a dit qu'il préparait sa faucheuse.

—C'est vrai, Alice, mais on m'a donné congé pour aujourd'hui: ayant quitté mes livres depuis deux jours, je suis un médiocre ouvrier; il faudra me dégourdir les articulations pour manier la fourche au lieu du porte-plume; maman craint que je prenne des ampoules sur ces mains encore délicates, et mon frère se moque de ma gaucherie.

Et Jean montrait ses mains blanches, aux longs doigts effilés.

—Que veux-tu, Jean, répondit Alice, chacun a sa vocation: tu n'as pas l'air de vouloir faire un agriculteur. Les cours classiques du Collège de l'Assomption ne t'ont pas préparé aux rudes labeurs de la campagne. Il paraît que tu as remporté tous les prix, après ta rhétorique, et, malgré leurs plaisanteries, ton père et ton frère doivent être joliment fiers de toi! Tu vas devenir un personnage, si tu continues tes études.

—Je ne sais pas encore ce qu'il en adviendra par la suite. Ils ne sont pas malheureux, nos habitants, et je me demande si je dois dire définitivement adieu à la terre.

—Mais, depuis des années, tu te prépares à faire beaucoup mieux: tu es déjà un savant, et ce sera bien autre chose lorsque tu auras passé par le Grand Séminaire, but de tes études jusqu'à cette heure.

—Les idées changent avec l'âge, Alice. Bien que je sois le plus jeune des finissants du collège, j'aurai dix-sept ans dans un mois, et, rien que de revoir mes parents, mes amis, rien que de te retrouver, toi, ma petite camarade d'enfance, je suis plus hésitant que jamais...

Jean Bélanger appartenait, comme on vient de le voir, à une famille d'agriculteurs: ils étaient établis de longue date sur les terres qui bordent la rivière de L'Assomption, au sud de la ville qui porte un nom identique; Alice Gagnon était née et avait grandi dans le même hameau; la ferme des Gagnon était un peu plus au nord. Les deux propriétés se trouvaient aux extrêmes limites ouest de la paroisse de Repentigny, dans une agglomération traversée par la route qui longe la rive gauche de la rivière. C'est un coin délicieux qui attire, durant l'été, quelques villégiateurs amis du calme et du repos. La proximité de Montréal permet aux hommes d'affaires d'y installer leur famille pour deux ou trois mois, sans être obligés de quitter eux-mêmes leur bureau ou leur magasin; chaque soir, en moins d'une heure, ils peuvent rejoindre femme et enfants; le chemin de fer du Canadien National les amène sur la rive droite de la rivière, à St-Paul l'Ermite; de plus, un service d'automobiles a été organisé sur la grande route de Montréal à Joliette, et dépose les voyageurs en face des dépendances de Repentigny. La présence des villégiateurs, durant la belle saison, donne à ce quartier un air moitié bourgeois, moitié paysan.

Chaque famille a son canot, de chaque côté de la rivière; les eaux si calmes permettent aux moins expérimentés de conduire l'embarcation et de faire la traversée en quelques minutes. La rive droite est très animée: St-Paul l'Ermite est sur une des grandes voies de communication qui relient Montréal à Québec ou aux Laurentides; la rive gauche est beaucoup plus calme, avec sa route en simple macadam. Les grands arbres y croissent en liberté, sans alignement, couvrant de

leur ombre les habitations parmi lesquelles nous avons nommé la ferme des Bélanger et celle des Gagnon.

Jean Bélanger avait voulu donner un nom à la demeure ancestrale: il l'avait appelée **Ferme des Erables**, à cause des arbres qui l'environnaient, et il avait gravé ces mots au-dessus du portail d'entrée. Eprise de cette idée, Alice Gagnon lui avait demandé de baptiser aussi sa maison à elle, et il avait été convenu qu'elle porterait le titre de **Ferme des Ormeaux**, puisque les arbres n'étaient pas les mêmes de part et d'autres. Par abréviation, on avait coutume de dire: **Les Erables, Les Ormeaux.**

Ces deux toits avaient abrité chacun une nombreuse famille, diminuée déjà par la dispersion des enfants; mais on pouvait voir encore de respectables restes. Le père et la mère Gagnon avaient marié deux de leurs fils; une fille était entrée chez les Soeurs Grises de Montréal, où elle venait de finir son noviciat; outre Alice, agée de seize ans et demi, ils avaient encore avec eux Lionel, dans sa vingt-deuxième année, Elisabeth, fière de ses vingt ans et courtisée par un grand gâs du voisinage, enfin Adélard, un bel adolescent qui venait de quitter l'école primaire après ses quinze ans révolus, ne voulant plus s'instruire dans les livres, vu qu'il préférait les leçons plus tangibles de la **Ferme des Ormeaux.**

Aux **Erables**, la descendance féminine avait prévalu: sept filles et deux garçons; les quatre filles aînées avaient convolé à de justes noces et revenaient dans les grandes circonstances. Maria, âgée de quinze ans, et Corinne, qui n'en avait que douze, allaient encore à l'école du hameau. Heureusement Thérèse, arrivée à sa majorité, était là pour aider à sa mère, tandis que le père Bélanger comptait sur son fils Hector, excellent garçon de dix-neuf ans.

La **Ferme des Erables**, aux yeux des habitants, ne valait guère moins que sa voisine: à ne tenir compte que du nombre d'arpents de terre ou de bois, le rendement eût été le même; mais les Bélanger ambitionnaient, comme on dit, et ils avaient adopté de bonne heure le machinisme et les dernières méthodes scientifiques pour exploiter leur domaine. Chacun savait, dans les rangs de Repentigny, que **Monsieur Bélanger** avait un sérieux dépôt en banque et qu'il avait pu, sans s'appauvrir faire instruire ses enfants: les filles déjà mariées avaient passé par les couvents de l'Assomption ou de Montréal; Hector était sorti, depuis un an à peine, de l'Institut agricole d'Oka. Maria et Corinne devaient bientôt quitter l'école du hameau pour se mettre sous la tutelle de Soeur Marie Agnès, leur tante maternelle, Directrice des Etudes à la grande pension d'Hochelaga; l'établissement appartenait aux Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Thérèse avait complété son éducation à ce couvent, et elle y serait sans doute restée pour y commencer son noviciat, si sa mère n'avait eu besoin de ses services à la **Ferme des Erables**: "Retourne à Repentigny, ma Thérèse, avait dit la Soeur Marie-Agnès; deux ou trois ans passent vite! Quand tes soeurs auront grandi, je suis à peu près sûre que tu nous reviendras: tu m'as l'air d'avoir une vocation chevillée au fond de ton âme." Et Thérèse avait docilement obéi, sans renoncer à son rêve. Grande, élancée, jolie comme un ange, elle n'aurait pas manqué de cavaliers, si sa physionomie céleste n'avait trahi ses intentions: les soupirants la contemplaient de loin, sans oser lui parler: "On dirait, murmuraient-ils entre eux, une statue de la Ste-Vierge!..."

II

Une grande intimité s'était vite établie entre Thérèse et Jean, à cause de leur vocation analogue. Bien souvent,ils étaient allés ensemble dans le grand bois qui s'étend à l'est des champs de labour, dans la direction du village central de Repentigny; ils s'entretenaient de Dieu, des âmes à sauver, du bonheur de rester purs... Quand venait le soir, en été, on les surprenait plus d'une fois à genoux, au pied de la **Croix du Chemin**, dressée devant l'école du hameau, à un quart de mille au sud de leur habitation. Au cours du mois de juillet, chaque année, les habitants éloignés de l'église se donnent rendez-vous autour de ce calvaire, à la tombée de la nuit, pour y faire une neuvaine; une petite fille récite le chapelet et la prière du soir; une autre fait une pieuse lecture. Tous les travailleurs des champs sont fidèles à ce pèlerinage, destiné à attirer les bénédictions du Ciel sur les récoltes. Jean et Thérèse ne manquaient jamais ces religieux exercices.

Pourtant, après sa rhétorique, Jean subissait la crise de nombreux collégiens. Sorti du surmenage des études françaises, latines et grecques, l'imagination peuplée des belles visions de la mythologie antique, il voyait la grande nature sous un jour nouveau. Tout chan-

tait dans son coeur subitement éveillé à des sentiments qu'il n'avait pas éprouvés jusque-là. La sève de ses dix-sept ans bouillonnait dans ses veines: son sang avait la vigueur d'un "vin fumeux", selon la parole d'un illustre orateur, et ces vapeurs capiteuses ne laissaient pas que d'obnubiler son premier idéal.

C'était un superbe garçon, que Jean Bélanger: son visage, plus pâle que celui des campagnards en raison de ses longues études, s'était affiné dans cet effort intellectuel; ses yeux noirs laissaient transparaître une lumière intérieure; un large toupet de cheveux couleur sombre couronnait son front très découvert. Sans être un **damoiseau** efféminé, il ne négligeait rien dans sa toilette.

L'âme du collégien avait été façonnée en grande partie par sa soeur Thérèse; mais une jeune fille, même si elle est l'aînée d'un grand adolescent, ne peut pas recevoir toutes ses confidences, quand vient l'âge critique. Ni le père ni la mère Bélanger n'étaient de taille à scruter le coeur de leur fils; ils étaient beaucoup moins instruits que leurs enfants et se rendaient compte de ce qui leur manquait; voilà pourquoi ils avaient tenu essentiellement à rendre leur descendance plus éclairée qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Jean aurait pu trouver au Collège de l'Assomption des directeurs de conscience compétents; mais, tout en restant pieux, fidèle à la confession deux fois par mois et à la communion presque quotidienne, il n'avait pas rencontré l'homme qu'il lui fallait. Un peu renfermé, assez timide de tempérament, il avait résolu de son mieux les formidables problèmes de la puberté, sans en parler à qui que ce soit. Il était resté pur par atavisme, mais c'était encore un candide, ignorant tout des grands mystères de la vie.

Bien plus naïve encore était Alice Gagnon: les habitants de la **Ferme des Ormeaux** étaient demeurés beaucoup plus paysans que les Bélanger; longtemps, ils avaient cultivé leurs terres d'après les méthodes désuètes des temps jadis. Ils ne s'étaient pas aperçus que tout évoluait autour d'eux, que l'argent perdait de sa valeur, que le sol, si riche qu'il fût, s'épuisait à la longue et avait besoin d'engrais, que la culture devait être intensive avec le minimum de main d'oeuvre, pour suffire aux dépenses familiales qui doublaient et triplaient d'une année à l'autre. Le père Gagnon ne rêvait que d'élargir ses limites, d'acheter de nouvelles terres, mais ses capitaux fondaient à vue d'oeil. Pourtant, il avait fini, depuis deux ou trois ans, par se rendre à l'évidence; l'exemple des Bélanger avait partiellement converti ce routinier incrédule; il entrait dans le mouvement un peu tard, car ses réserves d'argent étaient trop maigres, comme ses terres.

L'éducation des enfants avait souffert du même parti-pris: "Nous avons fait nos affaires en sachant lire, écrire et compter, disaient souvent le père et la mère Gagnon; ceux qui viennent après nous n'ont pas besoin d'autre chose. L'instruction tourne les têtes aujourd'hui". Et ils invoquaient quelques cas qui ne prouvaient rien, mais qui suffisaient à les endormir dans leur insouciance. La petite Alice, non plus que ses soeurs, n'avait guère reçu de sa mère qu'une éducation négative, après sa sortie de l'école du hameau; la fillette, en voie de devenir jeune fille, entendait souvent cette honnête paysanne lui répéter invariablement des défenses multiples: "Ne fais pas la sotte!... Ne pars pas trop tard pour la Messe!... Ne reste pas avec les garçons le long du chemin!... Ne perds pas ton temps à lire!... Ne reste pas comme ça devant ton miroir!..."

Pourtant, Alice était parmi les plus sémillantes de toute la couvée; cette petite brune aux joues écarlates avait déjà du succès auprès de la jeunesse masculine lorsque, le dimanche, la foule des **habitants** sortait de l'église, sur la **grand'place** de Repentigny. Elle avait l'instinct de la parure; elle n'ignorait pas que les liserets rouges sur son corsage du dimanche, aux tons clairs, faisaient valoir son teint quelque peu bronzé. Ses yeux noirs, comme les yeux de Jean Bélanger, lançaient des éclairs par moments et semblaient irrésistibles. Son nez, finement retroussé, lui donnait un air lutin. Sa bouche était fine, délicate, et ses lèvres empourprées s'entr'ouvraient pour laisser voir deux rangées très régulières de dents blanches comme l'ivoire. Ayant remarqué que ses cheveux étaient beaucoup moins opulents que ceux de ses soeurs, elle avait renoncé à les assembler en chignon et les avait fait couper à la hauteur de la nuque; les boucles s'y formaient naturellement et encadraient à souhait sa mignonne figure.

Petite de taille, elle était bien prise, et ses robes très simples, serrées à la ceinture et non sur les hanches, contrairement à la mode récente qu'elle détestait, dessinaient discrètement les lignes artistiques de cette exquise statuette de chair et d'os. Elle était loin d'être maigre, comme la plupart des brunes : ses

petits bras potelés, ses mains d'un galbe idéal annonçaient que toutes les formes étaient d'un modèle irréprochable. D'ailleurs son corsage, dont les bords étaient modestement retenus par une agrafe au-dessus de la poitrine, laissait émerger un cou délicieusement élancé comme celui d'un cygne.

Néanmoins, cette coquetterie instinctive la laissait innocente comme au jour de son baptême. Elle adorait la lecture et ne s'y livrait qu'à de rares moments, à cause des semonces de sa mère. A seize ans, elle avait encore posé à sa soeur Elisabeth cette déconcertante question, après avoir parcouru le **Bulletin de la Propagation de la Foi** : "Comment les sauvages peuvent-ils avoir des enfants, puisqu'ils n'ont pas reçu le sacrement de mariage?..." La grande soeur n'avait pas répondu, par crainte de troubler cette tardive candeur. Les conseils moraux positifs étaient inconnus dans l'austère foyer des Gagnon.

III

On eût dit qu'Alice s'était mise en frais de toilette ce matin-là, bien qu'elle fût loin de prévoir sa rencontre avec Jean Bélanger, dans les sentiers de la forêt : un frais tablier de fantaisie, aux nuances roses, se détachait sur la robe sombre qu'elle portait durant la semaine; ce tablier, noué négligemment à la ceinture, se continuait en plastron brodé, jusqu'au milieu de la poitrine. Alice, se croyant seule, avait dégrafé son corsage, car la journée s'annonçait comme particulièrement chaude; mais, à l'approche de Jean, elle épingla pudiquement la broche qui laissait voir seulement un honnête décolleté; cette broche, toute neuve, lui avait été offerte la veille par un jeune voisin, Ovila Paquette. Son chapeau de paille blanche, aux larges ailes flottantes, avec quelques cerises artificielles piquées çà et là sur la couronne de verdure qui s'y déroulait, était resté suspendu au panier évasé qu'elle tenait à la main; déjà, une large couche de fraises étalait ses couleurs cramoisies sur les feuilles vertes qui recouvraient le fond du panier. Une brise légère faisait flotter les boucles de cheveux qui entouraient l'adorable profil de cette jeune fille, ou plutôt de cette enfant.

Car c'étaient bien deux vrais enfants qui se rencontraient ainsi sous les grands arbres, mais deux enfants à l'âme ardente : attardés dans la candeur de l'esprit, ils n'en avaient pas été moins précoces dans les multiples formes des tendresses du coeur. Au collège, surtout depuis deux années, Jean avait trouvé deux ou trois camarades travaillés comme lui par un chaud sentimentalisme : de là était née entre eux une amitié, qui, pour honnête qu'elle fût, était plus vibrante que ne l'auraient désiré certains maîtres vigilants. On sait que les **amitiés particulières** ne sont pas bien vues des éducateurs avisés.

Alice, de son côté, s'était vite aperçue de l'émotion qu'elle faisait naître chez les gâs du village ou du hameau; elle était toute fière, dans cette matinée, d'exhiber sur sa poitrine la broche dorée qu'Ovila Paquette lui avait remise, la veille, devant toute la famille réunie. Le père et la mère Gagnon avaient accueilli volontiers ce geste galant, de la part d'un garçon dont les parents étaient presque aussi riches que les Bélanger. "Ca pourrait faire un beau **cavalier** pour la fille, avait dit la mère Gagnon à son **vieux**." Néanmoins, Alice n'avait encore reçu aucun **ami**. Aimable pour tous, elle était un peu jeune pour faire un choix. Elle enviait bien parfois le bonheur d'Elisabeth, sa soeur aînée, devenue depuis de longs mois la **blonde** de Télesphore Gingras, qui habitait un **rang** proche de L'Assomption et qui n'en venait pas moins à la **Ferme des Ormeaux** trois soirs par semaine; il y avait même des soirs de surérogation, car l'**ami** assidu cherchait toutes les occasions de rendre service aux Bélanger durant le jour, quand son travail ne le retenait pas chez lui, afin de passer une veillée de faveur avec Elisabeth.

Malgré tout, les vagues aspirations d'Alice n'avaient pu encore se fixer. Simplement, sans en rien dire, elle ajoutait un **Notre Père** et un **Je vous salue** à sa prière du soir, pour obtenir la grâce de trouver à son tour un **ami**. A quoi peuvent bien rêver les jeunes Canadiennes, sinon au **prince charmant** qui aura toutes les qualités, qui ne sera ni **buveur** ni **jaloux**, et qui les comblera de prévenances et de douces caresses? On devient si vite tendre, intime, entre amoureux, sur cette terre des grandes amours qui préparent les grandes familles! On se tutoie, on s'embrasse sans contrainte, et la plupart des parents voient éclore avec joie ces **amitiés** toutes fleuries...

Alice était donc ravie, ce matin-là, de la douce surprise que lui causait la venue fortuite de son Jean. Ils étaient, depuis la plus tendre enfance, de si bons camarades! Elle avait éprouvé bien de la peine lorsque le garçon était parti pour le collège; il avait déclaré qu'il voulait se faire prêtre. Mais il revenait

à chaque vacance, toujours attaché à sa petite amie. Et puis, en cet instant, n'exprimait-il pas des hésitations sur ses projets d'avenir? En sa présence, Alice oubliait facilement Ovila Paquette.

Ils s'assirent tous les deux au pied d'un vieux chêne, sur la mousse attiédie.

Le collégien reconnut la place où sa soeur Thérèse lui parlait jadis de l'amour divin...

—Tu disais donc, Jean, reprit Alice, que tu sentais moins d'enthousiasme pour prendre la soutane après ces vacances?

—Oui, Alice, il me semble que j'ai besoin d'air, de liberté, d'indépendance... comme notre jeune poulain qui est sorti de l'étable depuis une semaine. Mais surtout, je sens un immense besoin d'aimer!... Je ne comprends guère tout ce qui se passe en moi; c'est comme un tourbillon de fantômes brillants qui défilent sous mes yeux; mais ces fantômes sont des anges terrestres qui éclipsent les visions du Paradis, jadis si douces à mon coeur!... Ce que je vois dans mes rêveries, ce sont des figures comme la tienne, Alice, mon ange plus beau que tous les autres!...

Alice avait rougi légèrement, à ces derniers mots, mais elle sentait son coeur se fondre, s'anéantir, en écoutant ces déclarations enflammées. Jean parlait mieux de l'amour que les gâs dont elle avait surpris quelques bribes de conversation, quand ils s'adressaient aux jeunes filles. Des pulsations violentes se répercutaient dans sa jeune poitrine qui se dilatait à se rompre. Elle aurait voulu parler, mais les mots s'éteignaient dans sa gorge contractée. Le grand adolescent se rendit compte qu'il faisait vibrer des cordes ultra-sensibles dans tout l'organisme de sa petite amie; il avait enfin trouvé un coeur pour le comprendre, pour épancher le trop plein de son propre coeur. Après un instant de silence, il continua ainsi :

—J'ai pensé souvent à toi, Alice, durant cette année de rhétorique : mes leçons, mes lectures, mes prières, tout me rappelait ton image... Parfois, le Bon Dieu paraissait me faire un reproche de cette tendresse, comme si je t'avais aimée plus que Lui. Mais ce Dieu si bon nous a-t-il donné un coeur pour que nous le rendions insensible? J'ai lu quelque part que le coeur de l'homme est fait pour aimer, comme l'oiseau pour voler...

"Jusqu'ici, je chérissais déjà, oh! combien! mon père, ma mère, mes frères, mes soeurs, ma soeur Thérèse, surtout. J'étais lié d'amitié avec quelques camarades de classe, comme jadis Jonathas à David... Tu as lu cela dans ton Histoire Sainte. Que peut-il y avoir de coupable dans ces affections?... Mais, maintenant, je suis attiré vers toi, mignonne Alice, plus que vers ma famille, plus que vers mes amis. Je viens de te dire que j'aime surtout, chez moi, ma grande soeur Thérèse, qui me comprend mieux que tous les autres et qui m'a formé à la piété : elle la pratique si parfaitement! Eh bien! Alice, c'est peut-être fou, ce que je vais te dire... J'ai regretté souvent que tu ne sois pas aussi ma petite soeur, toi que j'adore!... Je te prendrais dans mes bras et je croirais vivre un instant du Ciel!... Vois-tu, je pleure à cette pensée!... Mais aussi, pourquoi es-tu si belle, pourquoi tes yeux lancent-ils des éclairs?..."

IV

Certes, ce candide n'avait pas perdu son temps, pendant qu'il étudiait ses livres sacrés ou profanes : il en avait assimilé la substance, le nectar, le miel. En ce moment d'exaltation, il les traduisait à merveille, il en concentrait tout le sens profond sur cette captivante enfant assise auprès de lui, au pied du chêne majestueux. N'eût été la vertu qui était solidement implantée en son âme, quel trouble n'aurait pas bouleversé ses innocentes dispositions?

Les primitifs, les artistes, sont tous de grands naïfs, à quelque âge qu'on les prenne: ils sont faits pour vivre dans un Eden incorruptible où le beau et le bien, où le plaisir et le devoir ne feraient qu'un, comme aux premiers jours du monde; ils ont une tendance à confondre tous les amours pour mieux légitimer ceux qui deviennent facilement coupables. Les poètes contemplent les folâtres ébats des tourtereaux et des colombes, et ils y découvrent une loi de la nature, loi sainte, applicable d'après eux aux couples humains les plus improvisés. Les adolescents dans le genre de Jean Bélanger, quand ils sont sincères, brouillent à plaisir deux séries de sentiments séparés par un abîme: ils voudraient assimiler l'affection filiale ou fraternelle aux tendresses passionnelles qui brûlent leurs veines. Poètes et adolescents prétendent volontiers que l'art purifie tout ce qu'il touche.

Sans doute, l'art purifie le marbre d'une statue, avec ou sans voiles, les couleurs d'un tableau, avec des personnages drapés ou simplement revêtus de leur pudeur. Mais la réalité vivante, la carnation qui palpite là, sous

les yeux, se prête mal à ces illusions: à moins d'avoir une mentalité totalement païenne, immorale, il est impossible de mordre sans aucune honte au fruit défendu, de mettre sur le même pied les chastes effusions qu'enveloppe la sainteté du foyer familial, et les troublantes caresses d'une passion naissante, à l'orée d'un bois solitaire.

Ce dernier sentiment, pour se développer dans toute son harmonie, a besoin d'une éducation qui est trop négligée dans la plupart des familles: pour les filles, dans les milieux éclairés, cette initiation délicate se fait généralement sous l'aile maternelle, quand la mère est suffisamment judicieuse; pour les garçons, à défaut du père qui est souvent peu préparé à ce rôle pourtant si beau, la transition de l'enfance à la puberté s'opère à l'ombre de la soutane, sous la tutelle de quelque prêtre éducateur d'un tact consommé. Mais, dans la pratique courante, garçons et filles s'instruisent de ces sublimes mystères à leurs risques et périls, et, dans nombre de cas, au prix de douloureuses expériences. L'éducation négative, la conjuration du silence sévit dans la plupart des milieux honnêtes; on prétend que le jeune homme, la jeune fille, sont des autodidactes qui doivent se tirer d'affaire sans aucun secours, dans ce domaine des connaissances intimes: "Ils connaîtront toujours ça assez tôt!" C'est la parole qu'on entend un peu partout.

De là provient cette ignorance contre nature de telle grande demoiselle qu'un auteur malin a baptisée du terme ironique d'oie blanche, protégée par une mère Benoîton; et ces oies blanches de vingt ans se rencontrent encore dans la société contemporaine, agitée de mille désordres. La gent masculine compte beaucoup moins de ces échantillons en tunique immaculée; mais il ne faut pas avoir vécu dans le monde des collèges pour prétendre que c'est là un cas imaginaire. Les Jean Bélanger ne sont pas introuvables, et, lorsque leurs yeux s'ouvrent, il est souvent trop tard: la fougue du sensualisme les envahit et les submerge; les lis ne résistent pas toujours à l'orage déchaîné.

Comme on vient de le voir par l'inquiétante conversation entre ces deux âmes trop innocentes d'esprit, un vague mysticisme religieux se mêle facilement aux matérialités les plus tangibles; le divin sert de stimulant au profane; un jeune imberbe pétri de dévotion peut communier le matin au pain des anges, et, quelques heures plus tard, à une idole qui n'a d'angélique que sa blancheur externe : de la passion, il évite seulement les défaillances honteuses et inavouables. Chez les peuples encore jeunes, ce singulier alliage des choses du ciel avec celles de la terre se constate plus fréquemment que dans les nations vieillies.

Donc, Jean Bélanger regrettait, dans son délire, qu'Alice ne fût pas sa "petite soeur". Malgré le trouble qui était une forme lointaine du remords, cette ingénieuse fiction était sincère. Le pauvre enfant ne réfléchissait pas que, si sa délicieuse compagne eût été "sa petite soeur", il ne l'aurait pas aimée de la sorte; il n'aurait pas été inquiet sur les instincts inavoués qui s'éveillaient en lui, dans les replis de sa vigoureuse constitution, dans sa forte nature de paysan frotté de littérature et d'art. En ces instants où une atmosphère amollissante palpitait autour de lui et se faisait sa complice, il n'avait pas renoncé à sa vocation; mais il cherchait la formule paradoxale pour concilier l'amour de Dieu avec l'idolâtrie envers la créature. De pareils états d'âme relèvent d'une psychologie raffinée et infiniment intéressante. Si ce n'est pas le prélude des chutes irréparables, il se produit une réaction qui est le point de départ des plus mâles vertus, après que le voile des illusions s'est déchiré. En langage théologique, il y a là une des plus subtiles tentations dont se sert l'Esprit des Ténèbres pour ravir sa proie, et que permet l'Esprit de Lumière pour parachever la formation de ses disciples.

—Oui, Alice mille fois chérie, répétait Jean, je t'ai aimée autrefois comme une charmante petite soeur. Te rappelles-tu nos jeux innocents, quand nous courions ensemble dans ce bois où nous venons de nous rencontrer aujourd'hui? Notre tendresse se traduisait par des baisers très purs, soit ici, soit chez nous sous l'oeil de nos parents. Toute la famille s'égayait de ces épanchements si doux.

"Pourquoi cet heureux temps semble-t-il s'enfuir? Maintenant, Alice, j'aspire à me trouver toujours seul avec toi, à m'isoler, à t'entraîner au besoin dans un pays lointain, à l'abri de tous les regards connus ou inconnus. Tout le reste n'est rien, si tu viens à me manquer. Peut-être suis-je ingrat envers ceux qui m'ont tant aimé, dans la maison paternelle?... Enfin, quoi qu'il arrive, j'aurai eu au moins une heure de bonheur dans ma vie!..."

Et, n'y tenant plus, Jean avait pris la mignonne main d'Alice; il pressait cette petite

main délicate contre son coeur affolé, il la portait à ses lèvres et la dévorait avidement. Puis, d'une voix étouffée par les sanglots, il implorait une autre faveur:

—Mon Alice, soupirait-il, si tu m'aimes au moins un peu, sois encore ma petite soeur de jadis... Viens dans mes bras et permets à mes lèvres d'éffleurer tes lèvres plus rouges, plus délicieuses que les fraises nouvellement cueillies dans la forêt. Nous ne ferons pas de mal, car Dieu nous voit et nos bons Anges nous protègent... Le mal, d'ailleurs, on m'a dit que c'était une chose bien vilaine à laquelle je ne me suis jamais permis de penser. Il me semble que je pourrais être parfaitement heureux en te possédant toujours comme en ces instants inoubliables.

Mais, au moment où le collégien développait ainsi ses candides sophismes, Alice s'était redressée, comme fouettée par une honte subite:

—Non, Jean, s'écriait-elle en se faisant violence. Maman m'a défendu d'embrasser aucun garçon en cachette, et je le lui ai promis. Si tu veux, tu seras mon cavalier, tu viendras me voir à la maison, et, plus tard, on nous permettra tout ce que tu désires!...

—Eh bien! soit! Je t'aime trop pour te contrarier; mais n'oublie pas tout ce que nous avons dit! Demain matin, vers dix heures, tâche de venir me trouver sur les bords de la rivière; je t'y attendrai, car j'ai encore beaucoup de confidences pour toi.

Alice regardait maintenant du côté des terres et des prés qui s'étendent entre la forêt et le hameau; elle avait entendu des pas:

—Pars vite, Jean, dit-elle tout-à-coup à voix basse; j'aperçois tes jeunes soeurs Maria et Corinne; pour le sûr, elles viennent te chercher. Je resterai ici un moment, afin que personne ne sache que nous avons parlé ensemble, car on nous défendrait sans doute de nous revoir de même.

—A demain sans faute, dit Jean; sur les bords de la rivière...!

Et il courut à la rencontre de Maria et de Corinne qui le cherchait pour le dîner; c'était déjà midi!

Dans ce duo d'amour, l'intuition féminine d'Alice avait retenu Jean sur la pente des trop grandes intimités. L'instinct secret du coeur de la femme, en ces questions complexes, est plus clairvoyant que le cerveau masculin. Alice était du reste une petite liseuse qui, sans avoir des notions exactes sur une foule de choses, avait le pressentiment du danger moral. Quoique peu instruite, elle parlait bien et pensait mieux encore.

V

Il est dix heures du matin. Jean Bélanger est là, dans les fourrés de saules qui bordent la rivière de l'Assomption; il y a plus d'un quart d'heure qu'il attend, et les minutes lui paraissent des siècles!... L'eau est calme; le cours d'eau charrie lentement les billots de sapin qui viennent des forêts du nord. Jean contemple ces radeaux qui prennent mille formes capricieuses, au hasard du courant. Mais sa pensée, depuis hier, est incapable de se fixer à quoi que ce soit, en dehors de cette enfant qui doit revenir s'asseoir tout près de lui. Oh! combien il désire revivre les instants trop rapides passés dans la forêt!

Que va-t-il ajouter à ses déclarations de la veille? La nuit précédente s'est passée presque tout entière à bâtir des châteaux enchanteurs. Sa vocation n'était-elle pas une illusion de jeunesse? Ne vaut-il pas mieux devenir un honnête chrétien dans le monde, que de traîner une existence misérable dans une vie austère qui ne semble pas faite pour lui? Il est encore libre de choisir sa carrière. Sa famille ne lui a jamais imposé aucune contrainte dans ce domaine. Sa soeur Thérèse, il est vrai, lui a parlé souvent du bonheur d'appartenir tout entier à Dieu; mais il ne se sent plus la force de maîtriser l'amour qui le possède: vivre sans Alice, ce serait l'enfer...

Cependant, un léger bruit se fait entendre dans les saules. Serait-ce l'apparition enivrante dont il veut, cette fois, repaître ses yeux et son coeur, bien mieux que dans la rencontre à laquelle, hier, il était mal préparé?... Mais non! C'est une fausse alerte; quelque grive a dû, dans son vol, faire remuer les branches. Jean est nerveaux; il a mal dormi, s'est déclaré fatigué pour ne pas aller aux champs, et on lui a permis de se promener. "Rien d'étonnant, a dit sa mère, que ses études l'aient affaibli!"

Il se lève de temps à autre, ne pouvant rester en place, fait quelques pas, remonte sur le talus, regarde dans la direction des Ormeaux, mais rien ne bouge... S'il était sûr qu'Alice soit seule à la maison, il s'y précipiterait; mais il est probable qu'Elisabeth est là, car elle ne quitte guère la ferme; la mère Gagnon préfère aider aux hommes dans les

prés et se décharge du travail intérieur sur ses deux filles. Jean cherche un prétexte pour s'introduire chez Alice; en temps normal, il s'y serait rendu sans appréhension, dans l'unique but de se distraire; mais maintenant, il serait à la gêne, car il est timide, et il trahirait sûrement son embarras. Il attend encore, se rassied, se relève, se pose les questions les plus invraisemblables: Alice est-elle retenue par un travail urgent?... est-elle malade?... a-t-elle peur de renouveler la scène trop tendre du grand bois?...

L'amoureux exaspéré quitte sa cachette et décide de passer, d'une allure résolue, devant la **Ferme des Ormeaux**, comme s'il se dirigeait vers l'Assomption. Il rassemble tout son courage, fait semblant d'être pressé, et marche à grands pas pour rejoindre la route qu'il remonte ensuite à une vive allure. Quand il se trouve devant le portail des Gagnon, ses jambes flageolent; une force irrésistible semble l'attirer vers cette cour qui précède la demeure de sa bien-aimée!... Mais en quel état de trouble se présenterait-il?

Portant la main à son front brûlant, il sent de grosses gouttes de sueurs et tire son mouchoir pour se donner une contenance. Ovila Paquette arrive en sens inverse, rentrant au hameau. Jean se raidit pour ne laisser rien paraître. Le jeune Ovila, revenant de l'Assomption, est tout flambant neuf; il a décidé d'aller veiller, ce soir, chez sa **blonde**, et il vient d'acheter quelques menus cadeaux qui s'ajusteront à la broche déjà offerte. Mais Jean ne peut soupçonner tout cela; les deux jeunes gens se saluent en échangeant quelques réflexions banales, comme il est d'usage à la campagne. Ovila a déjà parlé au collégien depuis le premier jour de vacances, il n'a plus rien à lui dire.

—Il fait chaud, Jean!

—Oui, Ovila; beau temps pour la fenaison!

—Ah! oui, **bien certain**!

Et le jeune **habitant** continue sa route, se tournant vers la **Ferme des Ormeaux** et sifflottant l'air:

"Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon...!"

Il n'est pas timide, Ovila Paquette, et, si le coeur lui en disait, il ne serait pas gêné pour faire une courte halte aux **Ormeaux**. Mais il est pressé et se dédommagera ce soir.

Jean, secoué de sa torpeur par cette rencontre, hâte le pas jusqu'au bosquet qui borde la route, de part et d'autre, non loin du hameau; cette touffe de verdure est aux limites des paroisses de Repentigny et de L'Assomption; un écriteau indique la ligne de démarcation entre le village et la petite ville.

Le malheureux Jean, épuisé, pénètre dans un taillis, à gauche du chemin, s'affale parmi les herbes hautes, et donne enfin libre cours à sa douleur : il pleure des larmes amères... Ah! si Alice ne l'aimait déjà plus! Il se reproche d'avoir froissé, hier, la candide délicatesse de cette pure enfant. Lui-même, il se sent coupable... Il essaye de formuler une prière, mais il a l'impression que le Bon Dieu n'est pas content de ce fils prodigue, infidèle à ses anciennes promesses.

Que sont devenus les jours heureux où Jean pouvait se dire le **disciple bien-aimé** dont il porte le nom? Ses communions lui procuraient des joies si douces! Par la pensée, il assistait à la dernière Cène, appuyant sa tête, comme l'Apôtre, sur la poitrine du Maître divin! Au lieu que maintenant, il ne veut plus demeurer vierge, il fuit l'exemple de St-Jean, son Patron; il n'aspire qu'à se pencher sur la poitrine d'une créature!... Il se sent déchu, sans pouvoir en saisir les causes profondes. A qui pourra-t-il confier son chagrin? Sa soeur Thérèse, si pieuse, ne le comprendrait pas!...

Plongé dans ces tristes réflexions, Jean tire sa montre. Dieu! il est midi et demi! Ses parents doivent être déjà inquiets... Vite il se frotte les yeux et court à toutes jambes jusqu'aux premières maisons du hameau. Là, il reprend le pas accéléré, pour ne pas se rendre ridicule, et arrive tout essoufflé, le visage abattu, à la maison paternelle. Toute la famille est à table.

—Tu es bien pâle, Jean, lui dit sa mère.

—Je crois que mon déjeûner m'a fatigué.

—Veux-tu prendre quelque chose?

—Non, j'ai envie de dormir...

—Pauvre enfant, dit la mère Bélanger, tu as besoin de plusieurs jours de repos. Allons! je vais te préparer une bonne tasse de thé, avec quelques gouttes de **brandy**; ça te fera du bien. Monte dans ta chambre! Je t'apporterai l'infusion bien chaude... Si tu es un peu remis ce soir, nous irons veiller aux **Ormeaux**; tu joueras un peu avec ta petite camarade Alice, comme les années précédentes, car, tous les deux, vous vous êtes tou-

jours bien entendus. Ça te changera les idées; oublie tes livres pour un temps!...

Cette excellente maman ne croyait pas tomber si juste pour rasséréner le coeur de son fils.

VI

Jean s'endormit d'un sommeil profond et ne se réveilla qu'au déclin du jour. Les travailleurs rentraient à la **Ferme des Erables**: on entendait le grincement des faucheuses, le hennissement des chevaux, les joyeux aboîments des chiens. Le dormeur ouvrit sa fenêtre qui donnait sur la grande cour: "Oui, répétait-il intérieurement, nos **habitants** sont des rois, quand ils comprennent bien leur métier!" Les vers des **Géorgiques** de Virgile lui revenaient naturellement à la mémoire: "O fortunatos nimium... Trop heureux les hommes des champs, s'il connaissent leur bonheur!" Moi-même, se disait Jean Bélanger, j'aurais aussi ma part de cette félicité si, à l'exemple de mon frère Hector, j'allais suivre les cours d'agriculture d'Oka à la fin de ces vacances, pour me mêler plus tard aux paysans de Repentigny. Mes études classiques me donneraient une supériorité incontestable sur mes émules qui, pour la plupart, n'ont fait que des études primaires dites supérieures. Et puis, qui sait? Je pourrais jouer un rôle dans le Comté, quand je serais bien établi sur mes terres. Ne faut-il pas des apôtres laïcs dans notre société canadienne-française? La race dont je suis fier doit utiliser toutes ses énergies!..."

Ainsi, l'idéal du collégien devenait celui des honnêtes jeunes gens destinés au monde. Après la culture intensive de la piété durant les années de pension, il n'avait plus comme visée que d'être un bon patriote, un bourgeois habile dans l'administration de ses affaires privées et des intérêts publics. Il avait descendu tous les degrés qui séparent la carrière sublime, héroïque, qu'il se proposait d'abord, d'une autre carrière noble en soi, mais tout de même intéressée, alourdie des mille préoccupations du siècle: honneurs, fortune, tout cela est d'un poids dur à traîner dans les chemins de la vie; ceux qui ont cette dernière vocation n'en souffrent pas, parce que leur âme est faite pour les tâches d'ordre pratique. Mais Jean, si éthéré dans ses aspirations antérieures, si pur dans ses pensées et ses sentiments, comment pouvait-il se résoudre à déchoir de la sorte?

Le hameau était loin de l'église paroissiale; le fougueux adolescent ne pouvait plus, comme au Collège, se nourrir chaque matin du Pain des forts; il voyait s'ouvrir devant lui une longue période où il devait reprendre la vie de simple chrétien, se contentant de la prière matin et soir, se mêlant à la foule des fidèles le dimanche, accompagnant tout au plus sa soeur Thérèse jusqu'à l'église, une ou deux fois par semaine. Les circonstances le desservaient, juste au moment de la crise passionnelle qui faisait chanceler ses pas.

Aussi bien, ses incertitudes provenaient moins du désir de vivre à la campagne, de la soif des honneurs ou de la fortune, que d'un amour lointain qui avait éclaté subitement, tel un feu qui couve depuis longtemps sous la cendre. Si le rhétoricien venait de couronner brillamment ses études secondaires, l'année avait été médiocre pour sa culture morale. Au lieu de découvrir dans ses auteurs, dans les poètes surtout, des traces de la Beauté absolue, Jean y avait trouvé une image trop concrète de la beauté humaine; jusque dans ses devoirs écrits, dans ses rédactions les mieux cotées, tout était plein du souvenir d'Alice Gagnon: elle n'était pas nommée, mais elle inspirait chaque page de l'artiste, du littérateur en herbe.

C'est encore à elle qu'il pensait maintenant, accoudé à la fenêtre de sa chambre; après la rude déconvenue du matin, ses idées se remettaient en place, et tous ses projets de vie séculière se réduisaient à cet invariable motif. Il allait revoir, à la veillée, la petite charmeuse; sa mère elle-même avait songé à cette agréable diversion, pour dissiper ses soucis qu'elle croyait d'ordre livresque. Sans doute, cette entrevue en famille ne vaudrait pas le tête-à-tête manqué le matin, mais il trouverait bien un stratagème pour savoir le motif de cette abstention; tandis que la conversation serait générale, il se mettrait à l'écart avec Alice et la questionnerait à son aise. En tout cas, par ses regards, par des signes muets, il saurait lui faire comprendre qu'il ne lui tenait pas rigueur de ce manquement, qui n'était probablement pas prémédité.

Bref, l'orage s'était évanoui et Jean prit de bon coeur sa place à table, lorsqu'on l'appela pour souper: il était mis en appétit par la diète forcée du matin. Sa mère fut tout heureuse de lui voir cette figure reposée, cette bonne mine, et mieux encore ce joli coup de fourchette. La vie au grand air aurait vite raison d'une langueur passagère... Le re-

pas fut plein d'entrain; Hector ne cessait de taquiner Jean sur ses mains fines et sur ses jolis doigts: "Ça nous promet un valet de ferme accompli; tu dois jouer admirablement du piano ou de l'orgue, Monsieur le rhétoricien! Ce soir, tu vas nous servir quelque jolie ritournelle à la **Ferme des Ormeaux**; je crois qu'il y a un vieil harmonium sur lequel Elisabeth exerce les morceaux qu'elle doit donner à l'église, le dimanche; car Elisabeth Gagnon et notre Thérèse sont les deux acolytes de Monsieur le Curé, à Repentigny."

Effectivement, les Gagnon avaient permis tardivement à leur fille de faire parfois un peu de musique, sur la demande du Curé de la paroisse; à l'aide d'une méthode très simple, l'organiste improvisée accompagnait quelques cantiques chantés par les Enfants de Marie. L'institutrice du hameau lui avait donné hâtivement quelques principes de solfège; dans les églises de campagne, les oreilles des auditeurs sont peu exigeantes. Quant à Thérèse Bélanger, elle n'était pas habile sur le clavier, mais elle possédait une voix très souple et dirigeait le Choeur des jeunes filles.

La veillée promettait d'être distrayante. A l'issue du souper, pendant que les hommes allumaient leur pipe et que Maria avec Corinne lavaient et rangeaient la vaisselle, Jean remonta dans sa chambre pour faire un brin de toilette. Tout en se peignant avec soin, il réfléchissait qu'il ne pourrait peut-être pas parler longtemps à sa bien-aimée... Prenant une feuille de papier à lettre, il y traça quelques lignes qu'il glisserait furtivement entre les doigts de sa tendre Alice:

Ma Chérie,

Tu m'as bien fait souffrir ce matin, en ne venant pas au rendez-vous. Je suppose que tu as été retenue à la maison. Tu m'expliqueras ce contre-temps, dès que j'aurai l'immense bonheur de continuer notre entretien commencé sous le chêne. Je ne t'en veux pas...

A bientôt, mon Ange aimée; je dépose sur ta petite main mille et mille caresses; je pense à toi nuit et jour.

Ton Jean qui t'adore.

VII

Ayant tourné ce billet aussi galamment que s'il eût été un professionnel en cette matière, Jean partit avec toute sa famille. Son coeur battait fort, à mesure qu'il approchait des **Ormeaux**. Enfin, on arrive!... Une acclamation retentit dans la vaste cuisine qui sert de salon: "Voilà de la **grande visite**!" Tout le monde se lève, les mains tendues... On va chercher des chaises. Le père et la mère Gagnon venaient de commencer une partie de cartes avec leurs deux fils Lionel et Adélard; Elisabeth était avec son **cavalier** Télesphore Gingras. Quant à Alice, que Jean avait immédiatement cherchée des yeux, elle n'était point seule non plus: Ovila Paquette n'avait pas oublié ses résolutions du matin, il avait apporté ses cadeaux; outre la broche dorée qui brillait sur la poitrine de la fillette, elle venait de recevoir un joli bracelet et de fines boucles d'oreilles: ce n'était certes pas du métal précieux, mais une composition d'une frappe élégante.

En entrant, Jean avait aperçu sa petite amie, son **adorée**, assise dans un canapé étroit à côté de **l'autre**...; elle se laissait courtiser par ce grand garçon, aperçu par le collégien à une heure de détresse... Ah! comme il entrevoyait maintenant, lui, le mélancolique amoureux qui avait tant pleuré, la clé de cette douloureuse énigme! Il avait un rival!... Toutes les cruelles aventures d'amour qu'il avait lues dans ses classiques lui apparaissaient subitement dans l'effroyable réalité! Alice avait donc de bonnes raisons pour ne pas se rendre, dans la matinée, sur les bords de la rivière!... Toute son apparente candeur, toutes ses réserves pudiques de la veille n'étaient donc qu'un jeu!... Jean s'était laissé berner par la duplicité féminine, et toutes les malédictions qu'il avait trouvées dans ses chers poètes, il pouvait les faire siennes:

"Car, plus ou moins, la femme est toujours Dalila."

Comment croire à tant de perfidie? Un tremblement nerveux secouait tous les membres du pauvre enfant: il se sentait froid dans le dos, un frisson l'envahissait des pieds à la tête. Jean, si loyal, si sincère, Jean, encore tout endolori par les doutes récents, se voyait victime de la plus infâme trahison... Il maudissait, de toute son âme indignée, cette maison où un coup de poignard le perçait en plein coeur!

Toutes ces impressions venaient de se succéder en lui, plus vite que le passage d'un éclair. Si du moins il avait été seul, s'il avait surpris le couple honni, exécré, au coin d'une haie, en plein champ, il aurait pu s'enfuir, ou plutôt déverser sa colère, cracher son mépris en plein visage, sur la fille coupable de cet

assassinat moral. Mais non! Il allait subir, plusieurs heures durant, cette vision écoeurante...

Durant cette seconde où ses yeux se troublaient, Jean n'eut que la force de se dire, au plus profond de lui-même: "Où suis-je, mon Dieu! Quel enfer!... Seigneur, ayez pitié de moi!"

Dans le brouhaha des chaises qui se plaçaient, des rires qui s'entrecroisaient, personne, sauf Alice, ne put s'apercevoir du trouble affreux auquel était en proie celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer. Elle avait prévu ce choc mortel, la petite Alice; elle avait fait l'impossible pour le prévenir, quand elle avait appris la visite des Bélanger; son instinct de femme, à peine éveillé, lui avait dit qu'on ne peut pas aimer deux hommes à la fois sans produire des catastrophes. Mais, avertie trop tard, elle avait été impuissante à éviter cette odieuse rencontre.

Les visites d'Ovila étaient inaugurées depuis si peu de jours, qu'elle n'avait même pas senti le besoin d'en entretenir Jean, dans la rencontre inopinée de la veille. D'ailleurs, pouvait-elle soupçonner, avant cette entrevue aussi déconcertante qu'enchanteresse, les dispositions de son ancien camarade à son égard? Un concours de circonstances inéluctables faisait d'Alice l'enjeu de ce conflit qui lui donnait le vertige. Dans la matinée de ce jour qui se terminait en tragédie invisible, elle n'avait pu se dégager des occupations que lui avait imposées Elisabeth, minute par minute: journée de lavage, de repassage, tout s'était accumulé comme à plaisir, par une suite de fatalités, pour l'enchaîner à la maison et pour imposer à son Jean d'involontaires tortures... Mais cette apparente fatalité n'était autre que l'action de la Providence, qui veille sur ses élus et se sert des plus insignifiants facteurs pour produire, à l'heure favorable, les salutaires désenchantements.

Que dire? Que faire? Alice, elle non plus, ne savait où se mettre. Si, deux jours plus tôt, Jean avait pu lui parler à coeur ouvert, elle aurait évincé Ovila à tout jamais. Mais une pareille volte-face aurait demandé au moins quelques éclaircissements avec papa et maman Gagnon, non moins qu'avec la famille Bélanger. Non, Alice n'était pas responsable de cette tempête qui grondait sourdement de part et d'autre.

—Jean, dit-elle en surmontant son émotion, je n'ai pas à te présenter Ovila Paquette; il vient de me dire qu'il t'avait salué depuis ton retour de L'Assomption, et je vous ai aperçus ce matin sur la route; vous vous êtes croisés au moment où j'étais encombrée de linge: avec Elisabeth, nous n'avons pas eu un instant de repos; la lessive, pour les ménagères, c'est tout dire!

—Il y a en effet, répondit Jean d'un ton sec, des lessives de tout genre; on se lave facilement des fautes les plus graves, quand on est surpris en partie louche.

Ovila ne comprit pas toute la portée de cette riposte cinglante. Jean ne tendit pas la main et alla s'asseoir dans le coin opposé de la cuisine où ses soeurs Corinne, Maria et Thérèse l'appelaient pour organiser un second jeu de cartes. Leur frère Hector, ainsi que leur père et leur mère, n'étaient pas disposés à ce tournoi; ils venaient de s'installer derrière les premiers joueurs qui avaient repris leur partie interrompue.

Jean ne distinguait ni atouts, ni trèfles, ni piques, ni quoi que ce fût, dans cet amusement qui était un martyre; il était anéanti, on eût dit un automate. Ses soeurs ne comprenaient rien à cette lubie qui l'avait pris subitement : "Voyons, Jean, répétait Thérèse, sois gentil! La plaisanterie a suffisamment duré, depuis le début..." S'apercevant que ses paroles étaient inutiles, elle proposa de jouer aux devinettes avec ses jeunes soeurs... "Thérèse chérie murmura Jean à l'oreille de sa grande amie — la vraie, celle-là — je me sens fatigué plus que ce matin: cette cuisine enfumée comme une tabagie me coupe la respiration; je suffoque, j'ai une migraine affreuse... N'en dis rien à Maman, pour ne pas la contrarier. Je vais sortir un moment, personne ne se doutera de rien; j'ai besoin d'air..."

Et Jean sortit à pas de loup par la grande porte qui était toute proche, sans que personne n'y fît attention, hors de son groupe.

VIII

Les cartes faisaient fureur sur la table autour de laquelle étaient assis les Gagnon père, mère et fils, tandis Monsieur et Madame Bélanger, avec Hector, suivaient attentivement les péripéties de ce duel engagé depuis trois quarts d'heure. Elisabeth Gagnon échangeait de doux propos avec son ami, Télesphore Gingras. Alice, glacée par le courroux de son Jean, répondait à peine aux questions d'Ovila Paquette: elle n'avait pu s'empêcher de voir, tout-à-l'heure, la grande porte s'ouvrir; le collégien était sorti brusquement.

Que pouvait-il bien faire dehors, à pareille heure? Thérèse, de son côté, commençait à être inquiète sur l'indisposition de son frère; il y avait plus de vingt minutes qu'il était parti: le grand air avait dû le remettre, à moins qu'il ne fût réellement malade. Maria et Corinne, plus insouciantes, continuaient leurs devinettes, sans que Thérèse prît part à ces charades enfantines.

La partie de Cinq-Cents touchait à sa fin; le père et la mère Gagnon, après de brillantes levées, avaient perdu des points. C'était la dernière distribution, les cartes se déployaient en éventail entre les doigts des partenaires, pour la suprême tentative... "Bravo! crièrent tout-à-coup Lionel et Adélard : Papa et Maman ont perdu!"

—"Excusez-nous, dit le père Gagnon à ses visiteurs : quand la lutte est engagée, on s'échauffe sans penser à autre chose... Allons, Elisabeth, Alice!... faites trève à vos amours! Apportez-nous quelques bonnes bouteilles: limonade, gingery, vin de la récolte passée... Le vin était un peu aigrelet, ajouta le paysan, mais nous l'avons fortement dosé de sucre. Quand nous serons plus riches, on s'adressera à la Commission des Liqueurs pour avoir les crûs de France."

Madame Bélanger était revenue dans le groupe de Thérèse:

—Où est Jean?

—Il est sorti un instant, répondit sa soeur aînée; la fumée l'incommodait.

—Serait-il encore malade?... Il était si gaillard à souper!

—Je ne crois pas; simple fantaisie de prendre l'air, et peut-être de rêver quelques minutes au clair de lune...

—Ah! ces collégiens! Ils ne sont déjà plus comme nous! Ça n'aime pas nos jeux; des livres, toujours des livres!

A ce moment, Jean apparaissait dans l'embrasure de la grande porte : il avait repris ses couleurs et ne semblait pas trop abattu.

—Es-tu correct, Jean? lui dit sa mère.

—Oui, maman; j'ai voulu aspirer l'air du soir; le ciel est magnifique et je repérais les groupes d'étoiles signalés par ma cosmographie.

—Allons! ne pense pas trop à toutes ces graphies. Tu es en vacances pour te reposer.

Deux vastes plateaux arrivaient, portés par Alice et Elisabeth, avec les verres où pétillaient diverses boissons, au choix. Jean changea de place, pour ne pas être servi par Alice: il prit un verre de vin qu'il trouva excellent; cela complétait l'effet de sa promenade nocturne. Il pouvait maintenant affronter la fin de cette veillée, si funèbre pour lui. Les deux couples d'amoureux étaient du reste dispersés; rien, extérieurement, n'exaspérerait sa jalousie.

—Elisabeth, dit Hector Bélanger, il paraît que vous devenez artiste: montrez-nous un peu vos talents. Où est donc l'harmonium dont on m'a parlé?

—Ne vous moquez pas, Hector, reprit la jeune fille. Les artistes sont à Montréal et non à Repentigny. Mais votre soeur Thérèse sait comme moi qu'il fallait réorganiser le Choeur de chant, à notre église. J'ai répondu de mon mieux à l'invitation pressante de monsieur le Curé, en attendant qu'il trouve des mains plus expertes que les miennes sur les touches d'ivoire.

—Allons! pas tant d'humilité! On sait ce que cela veut dire; les jeunes filles chantent comme des anges, depuis que vous les formez avec notre Thérèse.

Lionel et Adélard apportaient le vieil instrument qui se trouvait dans la chambre voisine. Tous ensemble, ils se mirent à chanter: "Marianne s'en va-t-au moulin... Sur la route de Berthier... En roulant ma boule... A la claire fontaine..." Cette dernière chanson semblait faite exprès pour Jean:

"Chante, rossignol, chante,
Toi qu'as le coeur si gai...
Tu as le coeur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer...
J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité..."

Il y eut encore de bonnes causettes, dans les divers groupes; les hommes parlaient de la récolte, qui s'annonçait favorable. Les femmes s'entretenaient de lessive, de linge, de recettes de cuisine. Enfin, on se sépara après que les enfants eurent chanté: "Bonsoir, mes amis, bonsoir...". Jean évita encore de se trouver en face du couple détesté.

Hector et ses soeurs marchaient les premiers, sur la route qui formait un ruban lumineux à travers ce paysage lunaire; le père et la mère étaient restés seuls, en retard de quelques pas: "Braves gens que ces Gagnon, dit la mère Bélanger à son mari. Je ne savais pas que la petite Alice fût fréquentée si tôt par Ovila Paquette. Notre Jean perd une

bonne petite camarade. Puisqu'elle est tombée en amour, l'amitié est finie... Enfin, c'est ainsi que passent les années, mon cher vieux. On a vu naître tout ça, et Alice est déjà jeune fille!"

Rentré aux Erables, Jean avait hâte de se trouver seul. Après la prière du soir en famille, récitée par Corinne, il embrassa ses parents, son frère et ses soeurs, et se retira dans sa chambre. Le billet écrit avant le départ était dans la poche de son veston: il le prit avec colère, le déchira en mille pièces, et rédigea ce poulet tout différent:

LES ERABLES, 15 JUIN.

ALICE,

J'ai pu comprendre, ce soir, pourquoi tu as manqué de parole dans la matinée. La plus élémentaire honnêteté demandait que je fusse prévenu de la situation, dès hier : je ne me serais pas mis en frais de sentiments tendres, je ne me serais pas abaissé jusqu'à mendier quelques innocentes caresses qui ont ému ta prétendue pudeur, et pour cause : tu craignais de dérober une parcelle des faveurs accordées sans réserve au rustre qui a conquis tes bonnes grâces. J'ai été vraiment par trop candide : je commence à voir clair, mes yeux s'ouvrent enfin aux dégoûtantes réalités du coeur de la femme.

Duplicité, trahison, avec des airs innocents, avec des gestes scandalisés, avec des sursauts vertueux, voilà comment la femme répond aux naïves avances de l'homme, si j'en juge par tes attitudes. J'avais appris dans mes livres tous les secrets de ces manèges de coquetterie, mais, en grand enfant que j'étais, je ne pouvais y croire : je suis payé une bonne fois pour ne plus être dupe. Ta perfidie suffit à faire tomber mes plus belles illusions.

Sois heureuse avec ton grand lourdaud : celui-là est à la taille de ta vulgarité. Quant à moi, j'ai terminé l'éducation de mon coeur. Tout est bien fini entre nous deux; il me reste à ressaisir ma fierté, ma dignité d'homme : mon mépris pour toi sera au niveau de ton dédain.

JEAN BELANGER.

Ainsi divaguent les coeurs jeunes, épris d'absolu : et combien d'hommes restent jeunes, sous ce rapport, jusqu'au déclin de la vie! D'un accident particulier, ils induisent une loi générale : ils maudissent l'humanité, dès qu'ils se croient trahis par un seul être humain. Mais ces colères grandiloquentes traduisent une passion en quête de quelque objet nouveau, pour tirer vengeance d'un premier échec qui froisse leur orgueil. L'abîme appelle l'abîme. Jean Bélanger était loin d'être converti : son dépit rageur le préparait à d'autres aventures. En attendant, il mit cette lettre dans son portefeuille, pour la faire parvenir dès qu'il en trouverait l'occasion.

IX

Les rangs de Repentigny étaient envahis de plus en plus par les élégants et les élégantes de Montréal : sur la rive opposée, du côté de S. Paul l'Ermite, les hôtels regorgeaient de monde, à certains jours, et ces flâneurs se plaisaient à traverser la rivière, pour venir se prélasser à l'ombre des grands arbres et dans l'atmosphère plus calme de la rive gauche. Parmi ces citadins, tous les paysans avaient remarqué une jeune fille dont les allures trahissaient une mondanité passablement insolente : elle avait son pied-à-terre dans une maison meublée de S. Paul l'Ermite, mais elle passait presque toutes ses journées sur les chemins de Repentigny. Ses costumes variaient selon ses fantaisies : tantôt elle revêtait un habit masculin, comme nombre d'écuyères dernier style; des motocyclistes de sa connaissance — et ils étaient nombreux — la faisaient monter en croupe à l'arrière de leur machine : faisant le tour par Montréal ou L'Assomption, ces sportifs se grisaient de vitesse et traversaient le hameau de Repentigny à des allures inquiétantes, vu l'état de la route. D'autres fois, la belle amazone se métamorphosait en demoiselle élégante, exhibant des robes dont les généreuses échancrures pectorales et les mille transparences laissaient à découvert des charmes que les femmes honnêtes tiennent cachés.

Quel âge avait-elle, il eût été difficile de le deviner, avec les maquillages de sa figure : elle paraissait très jeune et se donnait des airs enfantins. Toujours est-il qu'elle avait une prédilection pour les rangs de la rive gauche; on la rencontrait souvent, étendue avec nonchalance sous les grands arbres qui avoisinaient les fermes, prenant des poses provocatrices : "Ses galants de la ville ne lui suffisent pas, disaient les habitants; elle vient sans doute tâter le terrain parmi les gâs de la campagne."

Les joyeux et fins lurons qu'étaient ces paysans avaient vu juste : l'aventurière était en quête de quelque nouvelle proie. Tout cela se

passait durant la première quinzaine des vacances de Jean Bélanger. Les parents du collégien, le voyant faible et souvent abattu, n'insistaient pas pour le mêler à leurs travaux; il menait une existence de désoeuvré. Depuis sa secrète rupture avec Alice Gagnon, c'était une épave, et il se comparait parfois aux billots qui flottaient sur la rivière.

Il l'aimait, cette rivière aux eaux presque dormantes : tout jeune, il était devenu un habile nageur. Maintenant encore, sa famille lui conseillait d'aller prendre ses ébats dans l'onde tiède, pour combattre sa nervosité. Avant de procéder à un entraînement quotidien, Jean avait cherché un stratagème pour liquider définitivement ce qu'il considérait comme une affaire capitale : assouvir sa rancune envers l'**infidèle**, la **traîtresse** de la **Ferme des Ormeaux**, c'était son principal souci. Un matin, il était sûr qu'Alice était seule chez elle : tout son monde, sans exception, se trouvait aux champs. Elle avait demandé à Thérèse Bélanger de lui prêter un livre de belles histoires. "Tiens, Jean, dit Thérèse, enveloppe ce volume et Corinne le portera à sa grande camarade."

L'occasion était unique : Jean prit le livre et courut chercher du papier dans la pièce voisine. Tirant la lettre vengeresse qu'il tenait toujours sur lui, il la plaça bien en évidence sur le titre de l'ouvrage et plia le tout avec soin. Quelques minutes plus tard, le paquet parvenait à Alice Gagnon, et la petite Corinne, sans s'attarder, revenait aux **Erables** où Thérèse avait besoin de ses services. "Ça y est, pensa le pauvre amoureux; maintenant, je puis aller prendre mon bain, pour faire disparaître les dernières traces de mes impressions passées. Justice est faite!..."

Il prit son maillot et se rendit dans le fourré où, quelques jours plus tôt, il s'était morfondu dans une vaine attente. S'étant mis en costume de bain, il se jeta à l'eau, plongea plusieurs fois vers le milieu de la rivière, se remit à nager et se dirigea vers la rive opposée.

Mais il aperçut plusieurs jeunes baigneuses qui sortaient des oseraies touffues, et qui faisaient mine de venir à sa rencontre : elles nageaient à ravir; dans le groupe, Jean avait reconnu la rôdeuse bien connue à Repentigny: "Ces naïades ne me disent rien qui vaille, pensa-t-il; au risque de passer pour un sauvage, je vais gagner le large dans la direction du nord; elles ne me rattraperont pas."

En effet, il changea de direction et, au prix de quelques vigoureuses brassées, il s'éloigna des sirènes qui faisaient entendre de joyeux éclats de rire. Ce grand rhétoricien était foncièrement honnête : la surprise dont son coeur avait été victime avec Alice n'avait nullement altéré sa vertu. La lettre qu'il venait d'expédier, il la considérait comme une mise au point indispensable. Il ne réfléchissait pas que c'était un acte de méchanceté : son coeur pouvait rester pur, mais la charité en était absente.

Les **nymphes** des eaux avaient regagné leurs retraites, du côté de S. Paul l'Ermite; Jean revint à son point de départ et s'habilla tranquillement.

X

Un calme relatif régnait maintenant dans l'âme du collégien: il essayait de se ressaisir, d'affirmer son indépendance, après avoir déversé toute sa colère dans la lettre qui était arrivée à destination. Néanmoins, un adolescent ne fait pas disparaître en quelques jours toutes les traces d'un rêve qui date de la plus tendre enfance, et qui a pris une forme passionnelle depuis de longs mois. Jean avait beau vouloir oublier Alice, elle occupait encore ses pensées et tourmentait son coeur: comment avait-elle pris le soufflet moral, la riposte violente lancée par procuration? Il aurait bien voulu le savoir. Les pires indignations n'éteignent pas l'amour, pas plus qu'un orage n'éteint un incendie. Un poète ancien a prétendu que cette passion doit changer d'objet lorsqu'elle a été contrariée; singulier remède à un mal dont les racines sont aussi profondes que les dernières fibres nerveuses de l'organisme humain!

Les caractères superficiels et volages peuvent opérer ces sortes de transpositions sans trop en souffrir: lorsque les sens seuls sont entrés en jeu dans une crise de ce genre, on change d'orientation à volonté; les satisfactions égoïstes trouvent partout leur aliment, quelle que soit la personnalité qui s'offre à un tempérament épris de la matière. Mais plus un jeune homme est vertueux, plus ses impressions sont tenaces, surtout s'il a rencontré une âme pure comme la sienne.

Jean avait beau se croire trahi, la forfaiture n'enlevait rien à la douce auréole de son adorable Alice, à sa candide ignorance, à sa virginale pudeur. La réflexion aidant, il se la figurait toujours réservée, prudente, effarouchée par le moindre geste trop libre. Ovila Paquette l'avait-il réellement conquise, n'y avait-il pas là des calculs imputables à la fa-

mille Gagnon plutôt qu'aux dispositions intimes de la petite Alice?... Ces mille retours sur les cuisantes douleurs des jours passés en atténuaient l'odieux et avivaient la curiosité de cette ardente imagination. Toutefois, Jean avait encore le coeur trop ulcéré pour se rapprocher de la demeure maudite.

La pieuse Thérèse constatait avec une peine secrète que son frère préféré n'était plus le même que jadis: quand ils allaient ensemble à la messe sur semaine, il ne lui parlait que de choses banales; à l'église, elle ne le voyait pas prier avec la ferveur des années précédentes; il semblait toujours distrait, ennuyé. Thérèse priait beaucoup pour la vocation de Jean; elle aurait été si heureuse de le voir décidé à prendre la soutane! C'étaient les vacances décisives. Mais une mystérieuse appréhension empêchait la jeune fille d'interroger son frère, à la brûle-pourpoint, sur une question de cette gravité.

Le rhétoricien, dont la blessure intime était encore toute saignante, n'osait pas non plus envisager de front ce redoutable problème. Pour l'instant, il réfléchissait sur le monde qui restait pour lui plein de charmes. Après tout, Alice n'était qu'une unité parmi tant de filles d'Eve; ses soeurs à lui, celles qui s'étaient mariées, étaient des épouses parfaites; il devait y en avoir beaucoup qui étaient taillées sur ce patron!... A coup sûr, si le hameau avait abrité quelque autre jeune fille à sa convenance, Jean aurait reporté sur elle les tendresses dont son âme débordait toujours, et il aurait éprouvé toutes les joies de la vengeance en faisant ostentation de cette nouvelle rencontre; il aurait dit à sa famille, dans l'intimité de la **Ferme des Erables**, qu'il se sentait du goût pour le métier ancestral et qu'il renonçait à ses premières aspirations. Avec quelle fierté il aurait passé sous les fenêtres d'Alice, au bras **d'une autre**! Les garçons des rangs de Repentigny, après les déclarations officielles à leur famille, se promenaient bien ainsi avec leur **blonde**, sans que personne ne pût jaser sur leur conduite. Pourquoi n'en ferait-il pas autant?

Il en était là, Jean Bélanger, et il ne s'apercevait pas que ces fantasmagories n'étaient que les variations d'un unique amour qui n'avait pas changé: vouloir faire souffrir l'être qu'on a aimé, c'est la preuve la plus évidente qu'on l'aime encore!

Dans son désarroi, il ne demeurait pas insensible aux captivantes visions féminines qui se multipliaient à travers les chemins: Montréal envoyait à Repentigny, semblait-il, toutes ses élégances; tant de silhouettes exquises, si parfaites à première vue, ne pouvaient qu'émouvoir un grand garçon facilement inflammable, sous le coup de sa cruelle déception. Volontiers, il prêtait à ces demoiselles toutes les qualités qu'il avait cru d'abord découvrir chez Alice. La plus éclatante de ces beautés était certainement la sportive qui avait été parmi les premières à **découvrir** Repentigny et qui y faisait des apparitions de plus en plus fréquentes. Elle avait, à plusieurs reprises, salué Jean d'un sourire significatif. Il n'aimait pas beaucoup ses allures garçonnières, et moins encore la cohue de jeunes gens qui lui faisaient cortège. Mais, en définitive, c'était peut-être une nature désemparée, elle aussi, et qui cherchait à se distraire par mille moyens, sans franchir les limites extrêmes de l'honnêteté.

Elle était coquette, elle avait du goût pour les déshabillés les plus hardis, elle prenait son bain, à la rivière, revêtue d'un maillot des plus collants, mais c'était sans doute la mode actuelle. Cette fille cherchait peut-être le garçon qui l'aurait assagie en fixant son coeur. Bref, le collégien était de plus en plus intrigué par cette jolie crétature aux cheveux blonds, au teint de lis et de roses, aux formes si bien proportionnées. Elle paraissait avoir entre dix-sept et dix-huit ans. La perversité avait-elle pu pénétrer dans une âme si jeune?

Jean Bélanger se faisait toutes ces réflexions: il cherchait maintenant à savoir le nom de cette toute jeune fille. Des circonstances imprévues allaient le servir.

DEUXIEME PARTIE

I

"Au secours! au secours!... Je me noie!..." Quelques paysans qui travaillaient sur leurs terres au cours d'une chaude après-midi, non loin de la rivière de l'Assomption, purent entendre ces cris de détresse; c'était une voix de femme. Or, depuis un moment, Jean Bélanger s'était faufilé parmi les arbrisseaux de la berge, dans un enfoncement où il avait revêtu son costume de bain. A peine arrivé, il avait aperçu plusieurs baigneuses, ce qui l'avait fait hésiter à se mettre immédiatement à l'eau.

On aurait pu croire que ces fameuses naïades, émules d'Amphitrite, depuis leur première rencontre avec le jeune collégien, guettaient

l'heure de son arrivée: il avait beau les fuir, elles étaient toujours prêtes à prendre leurs ébats sur la rive opposée et à venir à sa rencontre, dès qu'il faisait mine de se livrer à ses exercices de natation.

Ce jour-là, Jean croyait bien avoir échappé a cet espionnage, et il espérait que son attente serait de courte durée, avant d'assister au départ de la trop joyeuse bande. L'honnête garçon n'avait mis aucune curiosité malsaine à suivre du regard, durant quelques minutes, les évolutions des habiles nageuses. Une d'entre elles, en folâtrant, avait rejoint un gros billot et, d'un bond hardi, l'avait enjambé; elle se livrait à mille tours d'adresse sur ce Triton nouveau genre; à califourchon sur cette barre mouvante, elle dessinait les gestes les plus gracieux lorsque, tout-à-coup, comme prise de congestion, elle se renversa et se mit à se débattre désespérément, en appelant de l'aide. C'étaient ces cris qui avaient ému le voisinage. Les compagnes de la jeune étourdie, affolées par le péril, criaient aussi sans oser lui porter secours.

Jean Bélanger n'hésite plus un instant: il sort de sa retraite, saute dans le premier canot qui s'offre à lui, et file à toutes rames vers le point où semble se préparer une catastrophe. Il arrive à temps. Abandonnant les avirons, il se jette à l'eau; de son bras vigoureux, il saisit l'imprudente nageuse et a tôt fait de la hisser dans la chaloupe. Il reconnaît alors la jeune habituée des rangs de Repentigny.

—Mademoiselle, dit-il, vous m'avez fait une rude peur.

—Monsieur, vous venez de me sauver la vie!

—Je n'ai fait que mon devoir... Avez-vous absorbé beaucoup d'eau?

—Nullement; vous êtes arrivé à l'instant où la tête me tournait et où je me sentais défaillir, j'ai fait le plongeon à peine une fois!

—Où faut-il vous conduire, Mademoiselle?

—De préférence sur la rive droite; j'y ai laissé mes habits, et notre maison de pension n'est pas éloignée... Au reste, vous voyez que mes compagnes nous ont devancés dans cette direction...

Le fait est que les autres jeunes filles, voyant tout péril évanoui, se dirigeaient à la nage vers St. Paul l'Ermite. L'embarcation les rejoignait sur la grève, au bout de quelques minutes. Avec prudence, le sauveteur aide sa baigneuse à descendre sur la terre ferme: ayant sauté le premier hors du canot, il lui tend courtoisement la main, et il sent une petite main délicate qui saisit ses doigts musclés et les serre avec frénésie. Déjà, cinq gracieuses demoiselles revenaient du fourré voisin, revêtues de leur peignoir et rapportant celui de leur amie. Mais celle-ci déclara qu'elle avait chaud, qu'elle avait besoin du grand air, et qu'elle désirait s'étendre telle quelle sur le gazon pour reprendre haleine.

On imagine le trouble singulier et l'embarras exceptionnel où se trouvait Jean, en pareille compagnie, encore tout à l'émotion de cette surprise.

—Mademoiselle, dit-il, je vais chercher un cordial à la maison la plus proche.

—Oh! non, de grâce, ne partez pas tout de suite; je vois trouble, attendez ici que je sois un peu remise!

Un sentiment de honte s'emparait de l'adolescent, et il eût volontiers détourné les yeux; malgré lui, le rouge lui montait au front. Il se trouvait revêtu d'un simple maillot en présence de ces provoquantes féminités, et, qui plus est, la plus intéressante d'entre elles était maintenant étendue avec mollesse à l'ombre des saules et parmi les fleurs. C'était à se demander si ces filles ne s'étaient pas concertées, pour tendre un piège savant à l'innocence et pour attirer le candide collégien dans un véritable guet-apens. Mais Jean Bélanger ne pouvait s'arrêter à cette hypothèse, si peu vraisemblable pour lui.

La charmante créature qui venait d'être repêchée semblait subir les effets d'une violente réaction, après sa frayeur; ses membres se détendaient, son corps svelte se modelait dans toute sa suavité juvénile, à travers le maillot bleu qui la rendait semblable à quelque néréïde. Ses poses se modifiaient à chaque instant, sans doute sous l'effet du malaise. Son bras droit s'était arrondi pour soutenir sa tête, et elle avait posé sa main gauche sur sa gorge haletante. Quel modèle pour un sculpteur, s'il s'en fût trouvé un devant elle, capable de fixer ce profil artistique, cette figure si délicieusement jeune, ces paupières frangées de longs cils, ce nez mince et fin, aux narines frissonnantes, ces lèvres délicatement entr'ouvertes, qui laissaient voir deux rangées de perles du plus pur émail, ce col d'albâtre, ce torse aux lignes harmonieuses, à la fière cambrure, ces genoux doux et frais comme deux fleurs de nénuphar, ces malléoles souples et blanches comme deux pétales de lotus!

Jean ne voyait plus rien, il était médusé de-

vant cette révélation subite; ce derme d'un teint laiteux, où ruisselaient des gouttelettes d'eau étincelantes comme du cristal, fascinait ses regards. Il se sentait cloué sur place, sans pouvoir proférer une parole. Etait-ce un rêve, était-ce la réalité? Cependant, un soupir s'échappa de la poitrine oppressée de la jeune fille, ses deux lèvres frémissantes esquissèrent un sourire, et ses yeux encore à demi fermés se dirigèrent vers celui qui la contemplait comme dans une extase.

—Où suis-je? dit-elle... J'étais évanouie... Y a-t-il longtemps que je suis sortie de l'eau?

—Il n'y a qu'un instant, Mademoiselle, répondit le jeune homme.

—Ah! c'est vrai!... Je vous ai prié de demeurer près de moi. Vous êtes bon, Monsieur, vous avez été très bon pour une faible créature en péril... Aidez-moi à me relever!

Jean lui tendit la main, tandis que les autres baigneuses s'approchaient pour lui venir en aide; mais, à peine était-elle sur son séant, qu'elle s'évanouit une deuxième fois et tomba entre les bras du robuste garçon.

—Il faut la transporter chez elle, dirent les jeunes filles.

Jean, chargé de son fardeau, se mit en devoir d'aller jusqu'à la pension qui lui fut indiquée, sur la grand'route de Joliette, tandis que les compagnes de la victime étendaient sur elle son peignoir. On arriva vite à l'hôtel, et la jeune fille fut déposée sur son lit avec mille précautions. Bientôt, elle reprit à nouveau ses sens; quelques gouttes de brandy la firent complètement revenir à elle.

—Comment vous montrer ma reconnaissance, vaillant jeune homme? s'écria-t-elle avec effusion. Quel est votre nom et quelle maison habitez-vous, pour que je vienne vous remercier au plus tôt?

—Jean Bélanger, est mon nom, Mademoiselle. Ma famille se trouve en face, dans les rangs de Repentigny, à la **Ferme des Erables.**

—Et moi, je m'appelle Exilda Chênevert, de Montréal. Mes parents sont dans le commerce, et notre maison privée est à Westmount. Vous serez notre hôte, comme je l'espère.

—Nous réglerons cette question plus tard, Mademoiselle; reposez-vous et remerciez Dieu qui n'a pas voulu vous laisser périr.

A ces mots, Exilda Chênevert s'assit sur son lit et, avant que Jean Bélanger pût songer à offrir la moindre résistance, elle l'attira à elle et l'embrassa pour lui témoigner sa gratitude. Jean sentit deux lèvres brûlantes se poser sur sa joue et il s'empressa de prendre congé, en proie à un trouble intérieur qu'il n'avait jamais connu.

II

Une bonne partie des habitants de la rive gauche, attirés par les premiers cris d'alarme des travailleurs qui avaient assisté au début du drame, étaient accourus sur les tertres qui sont en bordure de la rivière; ils avaient contemplé, sans avoir le temps d'intervenir, les péripéties de ce sauvetage aussi rapide qu'émouvant. Ce furent des ovations sans fin lorsque Jean Bélanger descendit de sa barque; il eut à peine le temps de s'habiller; sa mère et ses soeurs, averties de l'exploit du rhétoricien alors que déjà tout péril était évanoui, s'empressèrent à sa rencontre. On l'entourait, on l'embrassait, c'était un enthousiasme délirant. Hector et son père travaillaient dans le rang proche du bois; ils furent appelés en hâte et joignirent leurs félicitations à celles des autres familles.

Quand ils apprirent la personnalité de la victime, ils oublièrent vite ses incartades des derniers jours, et elle devint sympathique: le danger confère aux coupables une sorte d'absolution. On avait hâte de revoir cette jeune fille. Dès le lendemain, la renommée aux cent bouches avait fait parvenir aux journaux de Montréal la nouvelle de l'accident: les grands quotidiens envoyèrent des reporters à la **Ferme des Erables**, et, bien malgré lui, Jean fut photographié: son portrait parut en bonne place, à côté de celui d'Exilda Chênevert, avec des titres en gros caractères et mille détails sur la tragique noyade. L'imagination aidant, certains journaux publièrent que l'héroïque jeune homme avait dû plonger à plusieurs reprises dans la partie la plus profonde du cours d'eau, et qu'il avait remorqué à la nage la jeune fille évanouie. Elle était jeune, elle était belle, Jean aussi était jeune et beau; les lecteurs s'enthousiasmaient, et l'on faisait prévoir des suites romanesques à cet acte de courage.

Des limousines de grand luxe arrivèrent bientôt aux rangs de Repentigny: c'était la famille Chênevert qui venait remercier et récompenser l'intrépide sauveteur; après informations prises de loin, cette famille avait su que les Bélanger jouissaient d'une large aisance: elle n'avait pas voulu faire des offres d'argent. Mais Jean reçut le portrait d'Exilda, délicieusement encadré, avec un chrono-

mètre en or et plusieurs livres richement reliés: entre autres volumes, il y avait une **Imitation de Jésus-Christ** dorée sur tranches. Monsieur et Madame Chênevert s'étaient mis dans la note qui convenait, puisque le collégien était déjà considérée comme un futur clerc.

A quelques jours de là, Exilda vint à son tour témoigner sa profonde reconnaissance à son cher héros. Elle était seule maintenant, et elle se présenta, modestement vêtue, à la **Ferme des Erables.** Ce n'était pas une méchante fille, que cette Exilda; mais, enfant gâtée comme beaucoup d'autres de sa condition, elle était laissée complètement libre par des parents trop faibles. Mêlée à la jeunesse papillonnante qu'on a vue, elle semblait ne pas avoir la notion du bien et du mal. On aurait pu la croire acoquinée parmi tant de garçons qui se disputaient ses bonnes grâces; par bonheur, elle était restée vertueuse au sens large du mot, lisant beaucoup, se dissipant encore davantage. C'était comme un petit animal indompté, ne rêvant qu'aventures extraordinaires.

Il était trois heures de l'après-midi, lorsque Jean la vit venir parmi les siens. Madame Bélanger se trouvait là avec Thérèse. Après mille congratulations, la mère et sa fille vaquèrent aux divers travaux de la ferme, et le jeune collégien fut laissé pour un moment au salon, avec Exilda Chênevert.

—Mademoiselle, vos émotions de l'autre jour sont-elles complètement passées?

—Oui, Monsieur Jean; mes frayeurs se sont envolées, mais il y a des souvenirs qui ne s'éteignent qu'avec la vie!...

—Vous aviez sans doute trop présumé de votre entraînement, dans l'art difficile des sports aquatiques...

—Puisque nous sommes seuls, reprit la jeune fille, me permettez-vous de vous faire une confession?... Je ne sais encore si votre vocation vous appelle loin du monde; mais votre caractère sérieux m'invite à ces épanchements...

Un rayon de soleil, traversant les persiennes de la pièce, jetait ses reflets sur les cheveux d'or de la visiteuse; elle était dans tout l'éclat de sa jeune beauté, et sa tenue si convenable ne gênait plus son interlocuteur; il la fixait avidement; toutes ses impressions de l'autre jour lui revenaient, mais épurées par un sentiment tout céleste.

—Je n'ai pas encore de projets d'avenir bien arrêtés, reprit-il après un long moment de silence. Je suis un tout jeune rhétoricien qui cherche sa voie...

—Et moi, répliqua l'élégante jeune fille, je la cherche aussi... Je cherche le bonheur sans le rencontrer jamais. J'ai voulu m'étourdir, me griser de visions enchanteresses, et je n'en ai découvert nulle part comme dans votre hameau... Cher Monsieur Jean, me permettez-vous de vous révéler toutes mes folies?

—Je suis encore bien jeune pour être votre confident, Mademoiselle; mais, si je vous inspire confiance, pourquoi ne pas consentir à vous écouter?

—Eh bien, voici..... Vous avez devant vous un pauvre coeur avide d'affection. Mes dix-sept ans à peine révolus me semblent déjà une longue carrière, tellement nombreuses sont les aventures dans ma vie, surtout depuis deux ans. Fortune, plaisirs, rien ne me manque en apparence pour me rendre heureuse; mes parents ne me refusent aucune fantaisie. Mon père a l'entreprise d'un gros commerce de grains et il se trouve à la tête d'une importante compagnie d'exportation. Je suis la plus jeune des enfants. Ma mère a beaucoup de relations dans la haute société montréalaise: elle s'occupe bien peu de son Exilda. Je suis restée en pension dans une école catholique anglaise jusqu'à seize ans, et je continue à y suivre quelques cours durant l'année scolaire; mais on ne m'impose aucune contrainte et, en réalité, je vis à ma guise.

"Donc, cher Monsieur Jean, voilà déjà deux saisons d'été qui se passent pour moi à courir après le bonheur. Je suis en quête d'une âme capable d'aimer, mais c'est en vain. Tous ces jeunes gens que vous avez pu voir avec moi, depuis mon arrivée à St.-Paul l'Ermite, sont profondément égoïstes: ils aiment le plaisir, ils ne m'aiment pas... Je me suis fait respecter, par de catégoriques déclarations, dès le début; mais c'est le minimum de tout ce qu'ils peuvent me donner. Si je suis resté en leur compagnie, c'est que je n'ai rencontré absolument personne pour sympathiser avec moi. Mes jeunes compagnes, que vous avez aperçues au jour de la noyade, sont des mondaines écervelées; elles sont gravement compromises en des flirts auxquels je n'ai pas voulu me mêler.

"J'en étais là, mon cher et vaillant Monsieur, lorsque je vous ai remarqué, vous, si simple et si noble à la fois. Vous m'avez paru loyal, sincère, et j'ai cherché à lier connaissance avec vous. Mais vous étiez farouche, et vos

fuites précipitées sur la rivière ne faisaient qu'exaspérer mes désirs. J'ai voulu à tout prix vous rapprocher de moi et vous pouvez, dès maintenant, entrevoir quel fut mon stratagème...

—Je l'entrevois, fit Jean Bélanger, mais je ne puis soupçonner que...

A ce moment, Madame Bélanger et Thérèse revenaient de la basse-cour. La porte du salon était demeurée entr'ouverte. La jeune causeuse et son compagnon furent invités à venir prendre un verre de vin et quelques gâteaux.

—Madame Bélanger, dit Exilda, si ce n'est pas trop vous demander, vous permettrez sans doute à Monsieur Jean de venir chez nous à Westmount, où habite ma famille. Après demain, nous devons nous y trouver avec des amis.

—Vous savez, Mademoiselle, répondit la prudente maman, que nous sommes des campagnards aux moeurs très simples. Votre milieu n'est pas le nôtre...

—Je vous comprends, Madame. Jusqu'ici, vous avez vu en moi une petite évaporée qui court un peu partout. Mais Monsieur votre fils pourra vous faire part de la conversation qui vient d'avoir lieu au salon. Vous vous rendrez compte que la rescapée est plus sérieuse qu'elle ne vous en a donné l'impression.

—Maman, continua le collégien, Mademoiselle Exilda vient, en effet, de me raconter tout ce qui l'a entraînée jusqu'ici dans les mondanités qui dressaient une barrière entre nous. En tout bien tout honneur, les tragiques événements où j'ai joué un rôle lui ont donné à réfléchir...

—Mademoiselle Exilda, continua Thérèse, Jean ne se destine pas à ce que vous pensez...

—Je n'ignore rien, répondit aussitôt la jeune fille. Mais c'est précisément pour cela que je l'ai en particulière estime. Je crois bien que le sauvetage d'une épave matérielle pourra entraîner le salut d'une âme!... Je suis une pauvre petite fille, moralement abandonnée, et votre milieu me met subitement dans une atmosphère que je ne connaissais pas. Permettez de grâce, que le bien commencé ne soit pas interrompu!..."

Exilda parlait avec une telle conviction, sa tenue, en ce jour, était si différente de ce qu'on avait vu précédemment, que Jean obtint la permission d'aller passer une journée à Westmount.

III

La réception a été des plus brillantes; le collégien n'est guère habitué à tant de luxe. Pris en automobile à la porte de sa demeure, il est arrivé dans cette résidence princière, s'est vu entouré de laquais et s'est senti un peu gauche pour se présenter. Mais Exilda a su le mettre à l'aise dès les premiers instants: au salon, à la salle à manger, au fumoir, elle ne l'a pas quitté et a partout mis en valeur la parfaite éducation du rhétoricien, tout en rappelant son courage et son audace au jour du péril. Après le repas de midi, hommes, femmes, jeunes filles sont restés ensemble pour fumer, car tel est l'usage dans cette société éprise d'émancipation. Exilda ne fume pas, malgré les instances de ses compagnes qui l'appellent déjà "la petite dévote." Parmi tous ces déshabillés plus que hardis, elle porte le même costume qui lui a servi deux jours plus tôt, pour sa visite à la Ferme des Erables. Ces subites transformations intriguent passablement son entourage. Ce qu'elle attend avec impatience, c'est le moment favorable pour continuer le passionnant entretien interrompu à Repentigny...

Enfin, la plupart des invités se retirent, la famille laisse le champ libre à Exilda, selon qu'elle l'a demandé, et elle se trouve en tête-à-tête avec Jean, dans le boudoir voisin du salon. C'est l'heure des importantes révélations, de part et d'autre; personne ne viendra importuner la causerie.

—J'ai hâte, cemmence la jeune fille, de vous faire pleinement ma confession.

—Je partage votre impatience, Mademoiselle.

—Si vous voulez bien, vous m'appellerez Exilda tout court, et moi, je prendrai la liberté de vous appeler Jean, comme un bon camarade, ou plutôt comme un bienfaiteur insigne; mon respect ne sera pas diminué pour autant, et notre intimité y gagnera.

—Qu'à cela ne tienne, ma bonne Exilda.

—Je vous disais donc avant-hier, Jean, que j'avais voulu, coûte que coûte, vous rapprocher de moi, et que j'avais recouru à une ruse toute féminine. Désespérant de vous atteindre par les avances normales que je multipliais, ma résolution était prise de vous obliger à me secourir dans un moment de détresse, où le décor offrirait toutes les apparences d'une catastrophe : sur terre ou sur eau; je m'étais promis de faire violence à votre dé-

voûment, puisque votre tendresse m'était obstinément refusée...

Jean s'était levé à ces derniers mots:

—Si je comprends bien, Mademoiselle, s'écria-t-il avec indignation, j'ai été dupe, encore une fois, de la perfidie féminine qui m'a attiré dans votre traquenard il y a deux jours, et qui continue en cet instant à me faire jouer un rôle de jobard et nigaud.

Mais Exilda, très calme, le prit par le bras et le pria de se rasseoir, d'un ton d'autorité irrésistible.

—Attendez la fin de mon histoire, mon ami, avant de me juger... Je voulais donc, Jean, me sentir tout près de vous, entre vos bras, parce que je vous aimais plus que vous ne sauriez croire. Vous avez dû aimer, vous aussi, puisque vous venez de dire que vous aviez été dupe, une fois de plus. J'enregistre précieusement cet aveu, sorti involontairement de votre bouche...

Le collégien se sentait subjugué par cette intelligence si perspicace. Il était retombé comme une masse inerte sur le fauteuil capitonné.

—Oui, Jean, écoutez-moi jusqu'au bout. J'étais perverse, mais je ne le suis plus, je vous le jure. J'ai été ma propre dupe, dans la comédie que je voulais jouer, à l'insu de mes compagnes. Je vous avais aperçu sur le bord de la rivière, je me suis livrée à la périlleuse acrobatie dont vous avez été témoin, j'ai bronché, d'abord délibérément, mais la Providence a transformé en réalité ce qui était une ingénieuse fiction. L'eau était profonde, j'ai pris peur, j'ai eu des remords, il m'a semblé que Dieu voulait punir ma criminelle manoeuvre, j'ai été prise dans mon propre piège. Saisie de vertige, je me suis vue sur l'abîme, je me suis débattue, j'allais périr... Jean, vous n'avez pas opéré un sauvetage de théâtre; vous avez repêché mon corps et Dieu a repêché mon âme, comme je le disais à votre maman avant-hier...

Le collégien n'en revenait pas d'une semblable aventure. Décidément, ces vacances étaient fécondes en tragiques imprévus.

—Je vous crois sur parole, Exilda; mais j'ai besoin de vous entendre encore pour fortifier ma conviction...

—Vous n'aurez plus aucun doute, Jean, lorsque je vous aurai dit qu'une de mes maîtresses de pension a beaucoup prié pour moi, et qu'elle a fait prier des Communautés tout entières. C'est une sainte, et je lui serai redevable de ma conversion, autant que je vous suis redevable de ma vie ici-bas... De m'être vue à deux doigts de l'Eternité, avec les sentiments qui m'animaient, cela m'a donné de salutaires frissons. J'ai toujours été profondément croyante, Jean, j'ai toujours été fidèle à certaines dévotions, et, actuellement, je suis heureuse d'être appelée ici "la petite dévote." Vous en qui j'ai confiance, courageux ami, vous complèterez l'effet de la réconciliation que j'ai opérée hier matin avec le Ciel...

Exilda avait tiré de sa poche un livre de prières et montrait, suspendue à son cou, une minuscule médaille de la Mère de Dieu.

—Vous n'aviez pas aperçu, l'autre jour, ce miraculeux Talisman. Eh bien, mon ami, c'est la Vierge qui m'a doublement sauvée, par votre entremise...

—Mais, Exilda, étiez-vous réellement évanouie, une fois sur le rivage? Vous voudrez bien ne pas prendre pour une injure cette question qui est sans doute indiscrète...

—Oui, Jean, j'étais évanouie, d'émotion d'abord, en sortant du péril, et puis d'amour pour vous...

—Vous m'effrayez, Exilda... Suis-je venu ici pour recevoir ces déclarations enflammées?

—Vous êtes venu pour achever l'oeuvre de la grâce divine. Le revirement est complet, sachez-le, et je me mets entre les bras du Père céleste qui veille sur ses créatures les plus égarées. Je prévoyais bien, grâce à certains bruits parvenus à mes oreilles, que vous me comprendriez aujourd'hui. Sans être une sibylle, je n'ignore pas que vous avez souffert: vous en portiez la trace sur votre figure, et vous venez, à l'instant, d'y faire allusion. J'ignore les détails de votre aventure, mais je les suppose sans peine.

—Vous n'avez pu pénétrer dans mes secrets, qui sont si personnels.

—Oh! sans doute, je ne suis pas sorcière. Mais, un jour que je me promenais à Repentigny, Jean, quelques paysans parlaient de vous, de votre avenir. Ils ne pouvaient être gênés par ma présence, car j'étais, à leurs yeux, une étrangère.

—Et que disaient-ils?

—Ils disaient que Jean Bélanger, après avoir pensé au sacerdoce, semblait évoluer vers le monde... Il était beaucoup moins pieux que les années précédentes... On le savait particulièrement lié avec une charmante petite fille d'une ferme voisine, qui avait souvent parlé de lui avec admiration; mais cette petite brune commençait à être fréquentée par

un honnête fils de cultivateur. Cela promettait de graves déceptions, pour l'un ou l'autre des amoureux... Les habitants voient joliment clair dans toutes ces intrigues. On dirait que leur regard malin traverse les murs et pénètre dans les retraites les plus cachées... Jugez par là, ô Jean, si ma joie était grande de saisir au vol ces renseignements, moi qui ne pensais qu'à vous!...

IV

Jean Bélanger ne pouvait plus croire qu'il fût en vacances; en quelques semaines, sa vie tournait au roman; mais ce n'était pas un roman pris dans les livres, bien que les moindres incidents fussent enchaînés de la plus mystérieuse façon. De quel côté allait-il donc orienter son coeur? Après avoir rencontré la vertu toute simple, il entrevoyait maintenant la vertu recouvrée, et tellement ferme qu'elle ne serait pas sans lendemain; par surcroît c'était la beauté, la fortune, des perspectives enivrantes!... Il était bien vengé des façons dédaigneuses d'Alice!

Néanmoins, Exilda n'avait pas encore dit toute sa pensée. Que signifiait cet accès de dévotion, après une existence orageuse? Ne voulait-elle pas se donner pleinement à Dieu, après s'être donnée follement au monde? Etait-elle un instrument insoupçonné des vues providentielles du Très-Haut sur le rhétoricien indécis?... Et puis, la jeune fille parlait-elle en son nom ou avec l'assentiment des siens? Malgré de brillantes études, Jean était-il destiné à brûler l'étape des conditions sociales? De pareilles ascensions se rencontrent dans la libre Amérique, y compris le Canada: l'amour y est plus puissant que la fortune et rapproche les êtres les plus distants par leur naissance.

Ayant fait intérieurement toutes ces réflexions, le jeune homme, mûri par des expériences si vertigineuses, ne savait comment reprendre cet entretien. Il n'osait même lever les yeux vers cette exquise jeune fille qui le dominait maintenant, de toute l'autorité d'une confession qui montrait son passé absous, de toute la lucidité d'un regard qui avait percé à jour les tribulations morales du candide collégien, au sortir de sa rhétorique.

—Jean, dit enfin Exilda, ma confiance en vous appelle la réciprocité. Quelles sont les véritables dispositions de votre coeur?

—Mon coeur porte encore les traces d'une blessure récente, vous n'avez pas eu de peine à le deviner, puisque vous avez des yeux de lynx pour percer les mystères de la conscience.

—Je ne fais que soupçonner votre cas; en m'ouvrant votre âme à votre tour, vous me mettrez sur la voie des révélations définitives en ce qui me concerne.

Jean Bélanger n'éprouva aucune peine à narrer les détails des meurtrissures qui le torturaient encore. La personnalité d'Alice se dressait, bien vivante, entre lui et la créature vraiment supérieure qui était là, dans ce discret boudoir. Ce petit salon intime n'avait rien de compromettant: à travers les rideaux largement entrebâillés, on apercevait les silhouettes silencieuses des domestiques qui, à pas feutrés, circulaient en tous sens; valets et servantes étaient accoutumés à voir Exilda en pareils tête-à-tête; ils n'étaient pas pour s'en formaliser, car ils connaissaient ses sentiments à l'égard des jeunes messieurs qui lui avaient fait précédemment la cour; depuis le maître d'hôtel jusqu'au plus humble laquais, tout ce monde avait pour elle de l'estime, de l'affection. N'était-elle pas la meilleure de toute la famille, en dépit de ses espièglerie des dernières années? L'entrevue pouvait donc se prolonger sans inconvénient.

Exilda ne perdit pas un mot de ce long exposé que lui fit Jean sur sa dernière année de collège, sur ses rêves fleuris, sur les débuts de ses jeunes amours suivis de déception, et aussi sur la situation de sa famille; il insista sur son intimité si douce avec sa soeur Thérèse, et sur sa vocation qui lui paraissait de plus en plus hypothétique.

—Pour arriver au sanctuaire, dit-il en dernier lieu, faut-il passer par des sentiers aussi profanes que ceux dont j'ai parcouru les étapes en si peu de temps?... Je suis maintenant devant vous comme si vous deviez régler mon sort. Soyez mon inspiratrice, Exilda; il me semble que tout mon avenir est entre vos mains.

—Mon ami, vous êtes étonnamment jeune: de vous à moi, les rôles sont renversés. J'ai besoin d'un guide, et voilà que je suis appelée à donner des conseils. Il est vrai que j'ai beaucoup vécu en peu d'années. Vous vous êtes instruit dans les livres classiques, Jean, tandis que j'ai fait mon apprentissage de la vie par les mille contacts que m'a imposés une existence mondaine. J'ai beaucoup lu, j'ai vu plus encore par moi-même, et c'est ainsi que je me suis approvisionnée d'expérience... Non, vraiment, le monde n'est point beau.

Quand vous le connaîtrez comme moi, vous partagerez mon désenchantement. J'ai voulu aimer, avec un coeur sincère, et je n'ai pu y parvenir. Vous êtes le premier jeune homme que je rencontre, conforme à mes plus profondes aspirations, mais vous n'êtes point libre...

—Ma liberté ne dépend que de moi.

—Détrompez-vous, Jean; vous êtes retenu par un double lien, beaucoup plus puissant que vous ne pourriez croire. D'abord, Dieu ne vous tient pas quitte de son premier appel. Ce n'est pas impunément qu'on résiste à ses avances. Mais, à supposer que vos attraits pour le sanctuaire n'aient été qu'une illusion de vos jeunes années, vous êtes loin d'avoir complètement rompu avec votre charmante voisine de Repentigny; son image est gravée en traits de feu dans votre âme.

—Je vous ai tout dit, Exilda; pourquoi révoquer en doute de solennelles déclarations?

—Vous êtes sincère, mon ami; mais vous êtes encore sous l'influence d'une jalousie qui vous aveugle. Un premier amour ne se guérit pas ainsi par un autre.

—Exilda, vous éclipsez cette petite fille, de toute la perfection que je découvre en vous dans cet entretien.

—Ne parlez pas ainsi, Jean; j'aurai beaucoup à faire pour mériter de semblables éloges.

—Mais, si je vous donne toutes les preuves désirables de ma constance, consentirez-vous à ne pas me repousser, malgré toute la distance qui nous sépare socialement?

—Cette distance n'existe pas pour moi; ma famille continuera à satisfaire mes moindres désirs, elle me l'a promis en mille circonstances.

—Exilda, quel beau rêve!

—Allez, mon Jean, mon bienfaiteur! Nous sommes trois à chercher notre route: vous allez sérieusement étudier les desseins du Ciel sur vous; votre petite amie de là-bas devra se déclarer entre vous et son prétendant, si vous ne devez pas entrer dans la cléricature; et moi, pauvre solitaire dans le tourbillon de la fortune et des plaisirs, j'observerai vos moindres fluctuations, avec un intérêt qui ne se démentira pas. Retenez bien ceci, mon ami unique, et que ces derniers mots vous consolent en vous séparant aujourd'hui de moi: je vous jure de ne jamais m'attacher à d'autres qu'à vous..... Quoi qu'il advienne, j'aurai eu le bonheur d'aimer, au moins quelques heures, quelques mois peut-être, et ce délicieux souvenir suffira à me rendre heureuse... Merci, Jean, merci encore, et prions beaucoup pour trouver la grande lumière... J'entends ma famille qui est de retour, après ses courses en ville, et l'automobile va nous ramener à Repentigny. Votre petite Exilda ne sera pas jalouse de votre sort, quel qu'il soit dans l'avenir... Elle est vôtre à tout jamais!...

V

Pour interpréter comme il convient cette déconcertante aventure, il ne faut pas perdre de vue l'extrême précocité des jeunes Canadiennes, non plus que les résultats de leur éducation religieuse. Exilda avait été élevée dans une école anglaise, il est vrai, mais elle n'avait jamais oublié les sages leçons d'une maîtresse vénérée. Son coeur était resté bon, jusque dans ses égarements qui l'avaient simplement étourdie. Nature ardente, avec des tendances idéalistes très prononcées, elle venait de rencontrer une âme à sa mesure; il lui suffisait, disait-elle, d'avoir aimé, au moins une fois, quelles que fussent les suites de cet amour. Ces dispositions, encore qu'elles ne soient pas courantes, se rencontrent sûrement dans l'évolution sentimentale de certaines jeunes filles, lesquelles ont effleuré les grandes tendresses et sont capables de s'en tenir là; un simple souvenir, pieusement entretenu, peut embaumer toute une vie; l'objet entrevu se pare d'une poésie infiniment supérieure au prosaïsme des réalités. Nul, du reste, ne pouvait prévoir les décisions du collégien, après cette enivrante conquête.

Revenu à Repentigny, Jean Bélanger sentit le besoin de secouer le farniente où il s'était engourdi depuis le début de ses vacances. On le vit se joindre à son père et à son frère Hector pour prendre part aux travaux des champs. Il respirait à pleins poumons l'air vivifiant de la campagne, et cette cure, meilleure encore que celle de l'hydrothérapie, lui rendit bientôt son équilibre. Le soupirant langoureux retrouva vite son habituelle gaîté; sa famille était toute à la joie de le voir lutter d'énergie avec son frère; celui-ci n'osait plus le plaisanter sur ses mains de bureaucrate, car le rhétoricien ne reniait nullement ses origines paysannes; il fournissait la preuve que ses études classiques ne lui avaient pas enlevé le goût des choses de la terre. Son cerveau reposé pouvait maintenant affronter le vaste problème de sa carrière de demain.

On était au milieu de juillet: il était temps d'approfondir la question.

D'une part, la ravissante Exilda lui donnait la possibilité de devenir un citadin: tout ce qu'elle lui avait dit dans leur mémorable entrevue prouvait que la famille Chênevert saurait lui faire une situation avantageuse dans son commerce d'exportation. Mais Jean ne pouvait se déprendre des horizons du village natal: aller s'ensevelir dans quelque bureau administratif, c'était pour lui une pensée insupportable. Et alors, que deviendrait le bel amour qui s'offrait à lui, sans aucune rivalité? Plusieurs fois depuis ses solennelles promesses, Exilda était revenue à la **Ferme des Erables**, toujours constante dans sa conversion qui était bien définitive. En de courtes entrevues, elle exhortait le jeune homme à réfléchir sérieusement, à prier avec elle... Avec le même calme, elle répétait qu'elle avait trouvé le bonheur, entretenant les chers souvenirs qui dureraient autant que sa vie. Elle ne cherchait même pas à savoir si Jean avait revu la **petite brune**; le nom de cette rivale importait fort peu à l'âme si noble d'Exilda, toute renfermée dans son rêve d'un mysticisme aussi pur que désintéressé. Le chemin de Repentigny avait été pour elle le **chemin de Damas**. Vraiment, la grâce divine avait opéré un prodige. La logique humaine n'avait rien à voir avec ce cas de psychologie surnaturelle.

Pourtant, l'attrait de Jean Bélanger pour l'agriculture lui rappelait malgré lui le souvenir d'Alice. Que faisait-elle, depuis la lettre brutale qu'elle avait reçue? On ne la voyait plus trottiner à travers les chemins; elle n'apparaissait même pas dans la cour de la **Ferme des Ormeaux**. Les Gagnon semblaient de plus en plus mystérieux et ne parlaient que de choses banales, dans leur rencontres fortuites avec les Bélanger; ils paraissaient soucieux. On n'entendait souffler mot sur les visites d'Ovila Paquette. En raison de cette attitude, les voisin n'osaient plus faire de visite à la **Ferme des Ormeaux**; c'était comme une maison en deuil.

Un soir que Jean Bélanger revenait des champs, ayant devancé son père et son frère pour s'occuper des écuries, il trouva sa soeur Thérèse sur le seuil de la porte.

—Jean, dit-elle, je ne comprends plus ce qui se passe chez les amis Gagnon: ils sont tous tristes à faire pleurer. Plusieurs fois, j'ai essayé de les tirer de leur mutisme au sujet d'Alice; on ne la revoit plus nulle part, même le dimanche. Qu'y a-t-il de nouveau, je l'ignore... J'évitais, de parti-pris, de reprendre avec eux ce chapitre, voyant que c'était un sujet réservé qui leur causait une véritable angoisse. Mais, tout-à-l'heure, la mère Gagnon est venue me trouver; elle ne pouvait retenir ses larmes... "J'ai hésité longtemps, m'a-t-elle dit, à venir vous adresser une demande, mais il faut à tout prix que je vous dise ce que j'ai sur le coeur... Notre pauvre petite Alice est tombée malade, le surlendemain du jour où vous êtes venus veiller chez nous; rapidement, le mal est devenu grave; elle a déliré plusieurs fois, comme dans une méningite. Nous n'avons rien voulu dire aux voisins, car vous savez ce que sont les mauvaises langues ;on la ferait passer pour folle, et son avenir serait compromis. Le médecin vient secrètement le soir, mais il déclare ne rien comprendre à cette maladie.

"Ce que je puis vous dire, a ajouté cette malheureuse mère, c'est qu'Alice, à ses heures de trouble, prononce souvent le nom de votre frère Jean; il n'y a pas d'autre jeune homme du même nom, dans les **rangs** de Repentigny. Il doit s'agir du collégien. Vous savez qu'elle a eu toujours pour lui beaucoup d'affection, depuis leur enfance passée en commun. Elle ne veut plus entendre parler d'Ovila Paquette, qui commençait à la fréquenter. C'est bien délicat de vous demander ce service; mais voudriez-vous dire à Jean de faire **privément**, et dans le plus grand secret, une visite à sa petite amie?... Nous adressons au Bon Dieu prières sur prières, neuvaines sur neuvaines. Nous sommes allés voir le bon Frère André à l'Oratoire St-Joseph. Après avoir réfléchi longuement, ce saint homme nous a dit que notre fille avait eu un mortel chagrin... Qu'est-ce que cela peut bien signifier? Enfin, je supplie Jean de venir chez nous le plus tôt possible; nous laisserons Alice s'expliquer tranquillement avec lui..."

—Jean avait pâli en écoutant cette pathétique histoire... Le surlendemain du jour où il avait tant souffert, c'était précisément la date où il avait fait parvenir subrepticement sa lettre, par l'intermédiaire de Corinne...

Thérèse se rend bien compte de la pénible émotion que ces tristes nouvelles viennent de produire chez son frère; mais elle ne peut soupçonner qu'elle renoue le fil de tout un drame. Elle attribue cette subite désolation à la vieille amitié de Jean pour Alice.

—Va, mon Jean, dit-elle avec douceur. Ac-

complis un acte de grande charité... Le Bon Dieu te destine sans doute à soulager plus tard bien des douleurs morales. Inaugure ce beau rôle en allant consoler des malheureux... Un bienfait n'est jamais perdu...

Après le souper, Jean Bélanger était au chevet d'Alice Gagnon.

VI

Jean est entré là comme dans une chambre mortuaire. Deux cierges sont allumés aux pieds d'une madone, sur une sorte d'autel, pour obtenir la guérison de la malade; cette lumière blafarde éclaire la figure toute blanche d'Alice: elle est pâle, très pâle, la pauvre petite! On lui a annoncé la visite de Jean, et cette nouvelle a remis un peu de rouge sur ses pommettes saillantes et décolorées. Elle se soulève péniblement pour saluer son ami des heureux jours. Est-il possible que quelques semaines de chagrin aient flétri à ce point une fleur si éclatante!... Ils se regardent d'abord sans pouvoir parler... Alice jette un coup d'oeil dans la pièce pour voir s'il n'y a pas de tierce personne, et, constatant qu'elle est bien seule avec son visiteur, elle glisse sa petite main amaigrie sous son oreiller et en retire le message fatal:

—Elle est là, ta lettre... Elle ne m'a pas quitté... Jean, tu as tué ta petite Alice qui va probablement mourir... Mais, du moins, j'aurai eu le bonheur de te revoir pour te dire que je ne méritais pas ta colère... Merci, Jean, d'être venu jusqu'à moi!... La patiente laisse retomber sa tête, comme si ces quelques phrases l'avaient épuisée. Ses lèvres s'agitent et elle prononce, à voix très-basse, des syllabes inintelligibles. Le jeune homme voit son oeuvre criminelle dans cette loque humaine qui est sous ses yeux; il se penche vers elle et prête l'oreille; malgré lui, il laisse échapper des larmes qui tombent sur ce visage exsangue. Ces pleurs brûlants paraissent ranimer la physionomie défaillante de la malade.

—Oui, dit-elle après un profond soupir, je te remercie, mon Jean, de ne pas m'abandonner à mon désespoir...

—Petite Alice, petite Alice! répète le jeune homme d'une voix entrecoupée de sanglots, je n'aurais jamais cru t'avoir réduite à une pareille agonie; c'est moi qui suis un grand coupable... Comment réparer ma faute?

—Ce n'est pas une faute, mon ami, c'est une erreur... Vois-tu, Jean, rien qu'à la pensée d'avoir baissé dans ton estime, je n'ai pas été capable de réagir; j'ai ressenti comme un coup mortel; tout notre beau passé s'écroulait, tu ne voyais en moi qu'une menteuse, une perfide, une renégate... La première stupeur passée, une langueur indéfinissable s'est emparée de moi. Pour démontrer que mon attitude n'était pas un double jeu, j'ai défendu à Ovila de remettre les pieds ici... Il y avait si peu de temps que je le connaissais, Ovila!... Tandis que toi, Jean, je t'avais toujours connu, et tu m'inspirais tant d'admiration!... Ce que tu m'avais dit dans le bois, sous le grand arbre, m'avait tellement ravie!

"Non, Jean, je te le jure devant la Vierge qui veille sur nous, je n'ai pas voulu te trahir, ni même te causer la moindre peine. Dans la soirée fatale qui nous a séparés, crois bien que j'avais fait l'impossible pour éviter le choc qui t'a rejeté loin de moi. Si tes vacances avaient commencé quinze jours plus tôt, si tu avais pu arriver à temps pour me dire tes intentions, je n'aurais jamais accepté les avances de **l'autre.** J'étais prête à rompre avec lui, si les circonstances m'avaient permis de sonder ton propre coeur... Me comprends-tu, Jean, mon unique et véritable ami?

Le collégien ne pouvait répondre que par les sanglots qui l'étouffaient.

—Ma tendre petite Alice, finit-il par dire, penses-tu donc que j'aie été si loin de toi?... La jalousie, la vanité froissée, sont de mauvaises conseillères. Mais mon irritation prouvait assez toute l'intensité de mon attachement...

—Oh! sans doute, je savais bien que tu m'aimais encore, que tu m'aimais avec passion. Mais depuis!...

Ici, la malheureuse enfant s'affaissa, plus abattue que jamais, sur son oreiller. Jean essayait en vain de la faire revenir à elle par de douces paroles, par des protestations affectueuses.

—Ecoute-moi, Alice, je t'en conjure!... Que veux-tu dire? Qu'y a-t-il eu depuis?...

—Hélas! s'écria enfin la malade, il y a eu tes exploits, il y a eu ton nom dans les journaux qu'on venait me lire, dans l'intention de me distraire... Il y a eu que j'ai distingué ta chère image à côté d'une autre, combien plus séduisante que ma physionomie de petite paysanne mal éduquée... Je te comprends, Jean, et je ne t'en veux pas. Tu auras la richesse, les honneurs. Mais j'avais, moi, tout abandonné pour te prouver que j'étais

sincère; et me voilà seule, délaissée, comme un rebut dont personne ne voudra! Ces derniers coups ont achevé l'oeuvre de ta lettre!...

Quelle réplique pouvait bien opposer le jeune homme à des reproches si justifiés, où il voyait une allusion à ses dernières aventures, à ses derniers enchantements! Alice connaissait-elle tous ces détails? Jean n'osait s'aventurer sur ce terrain, en ces instants tragiques, par crainte d'élargir la plaie qui se révélait à lui. C'était bien vrai, il était allé jusqu'aux extrêmes limites de la vengeance, sans aucune pitié. Il était atterré, anéanti; un cas de conscience inextricable se posait à son esprit en déroute.

Cependant, il se souvint des paroles si calmes entendues à Westmount: "Votre petite Exilda ne sera pas jalouse de votre sort, quel qu'il soit dans l'avenir... Vous êtes retenu par un double lien, beaucoup plus puissant que vous ne pourriez croire..." La convertie de la veille avait vraiment des intuitions presque prophétiques!... Jean pouvait donc, sans vains subterfuges, ouvrir son âme à la petite martyre étendue sous ses yeux; ces dernières réflexions lui permettaient de la rassurer, par des paroles loyales; d'ailleurs, il se sentait incapable de recourir à des consolations mensongères.

—Alice, dit-il, je ne veux rien te dissimuler: nous sommes tous les deux victimes de cruels malentendus; je t'ai fait trop tard mes confidences sur mes projets d'avenir; toi-même, en ce moment, tu me dévoiles des dispositions intimes que j'ignorais. Par une sorte de fatalité, nous ne nous sommes point compris, sur notre situation respective. Mais il est encore temps de remédier aux blessures qui ont résulté des ténèbres profondes où nous étions ensevelis: nous nous débattions dans l'inconnu, il faut que la lumière se fasse. Tu es libre de tout engagement, me dis-tu; eh bien, je le suis non moins que toi...

—Serait-il possible, après tout ce que j'ai appris?

—Oui, mon Alice; mon rival s'est éclipsé, et ta rivale à toi n'est qu'un fantôme! Celle dont tu redoutes le prestige m'exhorte à ne pas t'abandonner... Ah! si tu pouvais savoir les miracles de la grâce divine! Tu apprendras bientôt quels trésors de bonté le ciel a déposés dans l'âme de cette idéale créature."

VII

En quelques mots, pour ne pas fatiguer sa petite amie, Jean lui raconta les subites transformations morales opérées dans un coeur que la corruption n'avait pu atteindre; il ne dissimula nullement l'enthousiasme qu'il avait ressenti, en présence de tant de beauté intérieure et extérieure; mais, s'il avait été subjugué au moment où il se considérait comme trahi dans ses premières affections, il n'avait contracté aucun lien définitif. La perspicacité d'Exilda avait ajourné sagement les paroles irrévocables.

A mesure que Jean esquissait cette merveilleuse histoire, Alice l'écoutait avec une avidité croissante; rassemblant les dernières forces qui lui restaient, elle avait tendu sa petite main décharnée et l'avait posée dans celle de son consolateur.

—Jean, dit-elle, tu m'arraches à la mort. Dieu te destine donc à faire revivre les pauvres créatures qui allaient périr! Me sera-t-il donné de connaître l'inspiratrice de si généreux sentiments? Elle nous rend au centuple ce que tu as fait pour elle! Combien mes appréhensions étaient chimériques! La jeune fille dont tu me traces le portrait n'est pas une rivale, c'est une soeur bien-aimée qui me devient chère comme si elle faisait partie de ma famille... Merci à elle, merci à toi, mon Jean toujours si bon!

—Puisqu'il en est ainsi, dit le jeune homme, il me sera facile de te mettre en présence de cette jeune fille: elle revient chez nous assez souvent et elle se fera un bonheur de se rendre auprès de toi, pour confirmer tout ce que tu viens d'entendre; elle saura trouver dans son coeur, beaucoup mieux que je ne puis le faire, les paroles qui réconfortent et ramènent à la vie. Tu guériras, ma petite Alice, j'en ai la ferme assurance. Repose-toi maintenant, et que les vilains cauchemars s'envolent loin de ta demeure: ces noirs et malfaisants papillons se sont déjà enfuis. C'étaient sans doute de mauvais lutins qui voltigeaient autour de toi; le Bon Dieu est plus fort que les esprits des ténèbres... Il t'enverra une âme redevenue angélique. Nous allons prier la bonne Vierge d'achever cette oeuvre salutaire...

La mère Gagnon, qui circulait dans la cuisine et attendait impatiemment les résultats de cette visite, entendit réciter des Ave Maria: le jeune homme disait avec ferveur: "Je vous salue, Marie, pleine de grâce..." Alice répondait d'une voix distincte. La bonne

paysanne pressentait déjà un miracle de résurrection. Elle n'avait jamais douté de la vocation de Jean, et il lui semblait qu'un futur prêtre possédait par avance tous les secrets de Dieu. En vaquant à son ménage, elle répondait elle-même, du fond de son âme, aux saintes formules du rosaire: "Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous...!"

Jean allait se retirer, après la dizaine de chapelet et quelques pieuses invocations; mais Alice lui tenait toujours la main: des yeux, elle fixait la lettre qui était étalée sur les draps tout blancs. Le jeune homme comprit... Une cassolette était sur le petit autel; on y faisait brûler, de temps à autre, des débris d'herbes aromatiques pour parfumer la chambre de la malade. Jean saisit le papier criminel, le déchira, en froissa les menus morceaux et y mit le feu: une légère fumée s'éleva d'abord, en volutes capricieuses; puis, ce fut une flamme toute bleue qui éclaira les murs quelques instants et jeta ses reflets sur la physionomie rassérénée d'Alice; enfin, la flamme s'éteignit; seule, la pâle lueur des flambeau continuait à éclairer cette chambre qui n'avait plus rien de funèbre. La douce Vierge semblait sourire à ses deux enfants. L'horrible rêve s'était enfin évanoui!

—Au revoir, petite amie, dit Jean à voix basse; je te reverrai, ou plutôt nous te reverrons bientôt. Reprends confiance, tu as retrouvé ton grand ami!

Il prit la main fiévreuse de la malade et la porta doucement à ses lèvres. Il pouvait se retirer content; il venait d'ajouter, au sauvetage glorieux, opéré sur la rivière quelques semaines plus tôt, un autre sauvetage non moins important, mais qui n'allait avoir aucun retentissement dans le public: trois âmes seulement devaient en connaître le secret.

O dispositions merveilleuses de la Sagesse infinie! Celui qui regimbait sous la main divine était-il donc déjà l'Elu, le "pêcheur d'âmes", à l'image des premiers Apôtres? Allait-il sombrer sur la mer du monde, après avoir sauvé les autres? Ces derniers événements l'avaient grandi à ses propres yeux: il avait exercé un ministère plus qu'humain. Le coeur débordant de joie, Jean sortit de la **Ferme des Ormeaux** et s'enfonça dans la nuit noire: quelques étoiles isolées scintillaient dans la voûte sombre du firmament; des nuages les voilaient, de temps à autre... A la faveur des ténèbres, dans le silence impressionnant de cette nuit, le collégien résolut de passer un bon moment dans la solitude complète; une lumière intérieure l'inondait, il sentait le besoin de prier encore, de rendre grâce... Il suivit le chemin à peine visible, dépassa la **Ferme des Erables** et se rendit jusqu'à la **Croix du Chemin** qui étendait ses grands bras miséricordieux: à la base, une petite niche grillagée à l'avant renfermait une statue de la Mère des Douleurs. Le jeune homme se prosterna et commença une fervente méditation: — "**Domine, quid me vis facere? — Veni, sequere me...**" Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Viens, suis-moi..." Ces paroles des saints Evangiles retentissaient en lui... Il y en avait bien d'autres qui se pressaient dans sa mémoire: "Tout travailleur qui met la main à la charrue et, par la suite, regarde en arrière, n'est pas digne de moi..." Jean se remémorait les consolations qu'il ressentait dans son enfance à la pensée qu'il serait prêtre, ainsi que ses pieux colloques avec sa soeur Thérèse, tantôt dans la forêt, là-bas, en face, tantôt au pied de cette **Croix du Chemin.** Comme il avait bien compris, durant ses jeunes années, la beauté suave des vertus qui conviennent au cloître et au sanctuaire! "Bienheureux les coeurs purs!... Ils graviront la montagne du Seigneur et ils verront Dieu!"

Hélas! cet idéal immaculé n'était-il pas compromis? Comment pourrait-il vivre sans amour humain, après y avoir goûté de si près? "Le monde est méchant, se disait-il, c'est entendu; mais on y rencontre néanmoins des âmes de choix, comme je viens de le constater. Exilda me rappelle tout ce que j'ai lu de plus beau sur Marie-Madeleine dans le Panégyrique du Père Lacordaire... Quant à Alice, quel coeur aimant et sincère! Sa tendresse pour moi allait la conduire au tombeau. Je serais le dernier des misérables si je venais à l'abandonner!"

Ainsi, Jean Bélanger ressentait ce que nous raconte le grand Augustin d'Hippone dans ses Confessions: "Les passions se cramponnaient à ma toge, à l'heure où je voulais m'avancer vers Dieu; elles cherchaient à me retenir en me disant: Tu ne pourras pas vivre sans nous!" Après un circuit passionnel qui semblait devoir le détourner de son premier amour, Jean se voyait plus embarrassé que jamais; ses tendresses du début des vacances s'étaient fortifiées de son éloignement même: Exilda contribuait à le rejeter du côté d'Alice... Dans la voûte du ciel, les nuages (frappant symbole!) continuaient à intercepter, par moment, les rayons des étoiles. Le

collégien, après avoir imploré Dieu pour voir enfin la pleine lumière, rentra à la **Ferme des Erables** où tout le monde était couché. Par avance, il avait recommandé à ses parents de ne pas s'inquiéter s'il rentrait tard dans la nuit; il avait pressenti toute l'importance de la mission qu'il venait de remplir.

VIII

La "grande inspiratrice" que désirait connaître la jeune malade ne devait pas tarder à revoir les rangs de Repentigny. Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis la réconciliation de Jean avec Alice; la mère Gagnon se trouvait sur le seuil de sa porte avec sa fille Elisabeth. Le collégien apparut, accompagné de sa soeur Thérèse et d'Exilda Chênevert. Il était environ trois heures de l'après-midi, et les hommes étaient aux champs.

—Bonjour, Madame Gagnon, bonjour Elisabeth, dit gaîment Jean Bélanger; je vous présente une demoiselle qui s'est rendue célèbre par sa noyade sur notre rivière.

—Et cette demoiselle, reprit Exilda, est moins célèbre que le vaillant jeune homme à qui elle doit d'être encore de ce monde...

—Nous venons voir votre petite malade, ajouta Thérèse; d'après ce qu'on nous a dit, elle est hors de danger.

—Grâce à votre frère, Mademoiselle, répondirent ensemble la mère Gagnon et sa fille. Jean se met déjà à faire des miracles. Le Bon Dieu ne refuse rien à ses vrais serviteurs... Là ou le médecin se déclarait impuissant, une seule entrevue a tiré Alice des portes du tombeau!...

—Nous venons compléter la guérison, dit Exilda; il me tarde de connaître une petite fille dont on m'a fait les plus grands éloges.

Les visiteurs furent introduits dans la chambre d'Alice. Des cierges brûlaient encore sur le petit autel, mais la fenêtre était entr'ouverte et laissait pénétrer un demi-jour. La malade avait entendu la conversation qui venait de s'engager; sa figure, encore pâle, s'était épanouie, et elle souriait avec douceur; elle tendit d'abord la main à son Jean; Thérèse ne l'avait pas revue depuis les débuts de sa maladie et fut heureuse de l'embrasser avec effusion. Exilda, à son tour, s'approcha de cette frêle enfant.

—Nous nous connaissons déjà par nos amis communs, fit-elle avec grâce; je suis maintenant à Repentigny presque aussi souvent qu'avec ma famille. Mademoiselle Alice, permettez-moi de vous apporter mes voeux et de vous dire que j'ai beaucoup prié pour votre guérison, depuis qu'on m'a fait savoir combien vous avez souffert.

La malade ouvrit ses bras tout grands pour presser sur son coeur celle qui était si vite devenue son amie, et qui était à l'origine du miracle survenu depuis peu.

La mère Gagnon pleurait de joie devant ce spectacle attendrissant. Elle ne pouvait pas comprendre toute la portée de ces effusions, mais elle remerciait le Ciel de lui avoir rendu sa fille adorée, qui semblait si heureuse d'une pareille surprise. Après avoir échangé mille compliments, on allait se séparer pour ne pas imposer trop de fatigue à la petite convalescente. Mais Exilda demanda l'autorisation de prolonger sa visite, et de tenir compagnie à cette ravissante enfant qui l'intéressait déjà plus qu'elle ne pouvait le dire.

—Je serai discrète, ajouta-t-elle; mais j'éprouve trop de joie à faire connaissance avec vous, Mademoiselle Alice, pour partir immédiatement. N'étant nullement pressée, j'aurai plaisir à rester auprès de vous avant de rejoindre mes amis, **aux Erables.**

Cette offre si aimable fut acceptée sans peine, et voilà comment, après le départ de Jean et de Thérèse, Alice se trouva seule à seule avec Exilda. Ces deux êtres qui, humainement, auraient dû se détester, puisque le même héros était l'objet de leur admiration et de leur culte, ne demandaient qu'à s'entretenir tendrement sur leur avenir respectif, non moins que sur la destinée de celui qui les faisait vibrer d'un égal amour. La jalousie, on ne saurait trop le redire, est l'explosion de l'instinct brutal par quoi l'espèce humaine ressemble aux espèces inférieures; c'est, ni plus ni moins, un reste de bestialité, une crise d'ordre physiologique où les sexes se disputent une basse satisfaction. Les âmes affranchies de la loi des sens ne connaissent pas ces conflits sanguinaires; une affection dégagée de tout égoïsme admet, sans être désemparée, les partages dont Exilda et Alice offraient un frappant exemple. Les deux jeunes filles, Exilda surtout, pouvaient discuter avec calme le problème capital qui les obsédait sans aveugler leur raison; elles voulaient le bonheur de Jean Bélanger, beaucoup plus que leur propre bonheur: voilà, tel qu'il se rencontre rarement, le véritable amour, l'amour qui se confond presque avec l'amitié et qui est, à vrai dire, le seul qui résiste à l'é-

preuve du temps, soit avant, soit après sa consécration au pied des autels.

Les philosophes qui soutiennent le contraire, mesurant les sentiments du coeur, d'homme à femme, d'après le degré de jalousie, sont des esprits romanesques qui analysent leurs semblables et s'analysent eux-mêmes par l'extérieur; ce sont de faux primitifs, faisant remonter le couple humain à des origines sauvages, au lieu de le replacer idéalement à son véritable berceau, dans l'Eden où les passions égoïstes n'avaient pas leur place. Les natures d'élite travaillent à faire revivre ce bienheureux état, par des efforts qui semblent impossibles aux natures vulgaires. Quel défi jeté à ceux qui ne comprennent pas la sublimité de notre spiritualisme chrétien! Ils se récrieront en écoutant le dialogue qui se prépare, entre deux âmes récemment converties à cette doctrine; ils proclameront que c'est une gageure. Ni les souvenirs classiques du **Polyeucte** de Corneille, où se rencontrent de semblables amours, ni les mille exemples tirés de l'histoire des premiers siècles du Christianisme, où des amoureuses réputées irréductibles sacrifient des ardeurs impures à un idéalisme tout céleste, ne peuvent ouvrir les yeux à ces matérialistes invétérés. Et pourtant, à l'âge d'or de notre foi, de cette foi nommée fanatisme par les païens, on a vu de pieuses vierges, les unes héroïques depuis toujours, les autres ralliées récemment à ces vertus contagieuses, renoncer à des joies immédiates, à des unions légitimes, afin d'assurer plus d'honneur ou de bonheur à quelque jeune patricien, leur idole de la veille. Les personnages de **Quo vadis** ou de **Fabiola** ont réellement vécu et, pour l'honneur de l'humanité actuelle, il s'en trouve encore, en dehors de toute histoire inventée dans un but édifiant.

IX

—Je me sens toute timide devant vous, Mademoiselle, murmurait Alice; vous daignez vous asseoir au chevet d'une pauvre petite enfant de la campagne, vous qui vivez dans le luxe à Montréal.

—Ne soyez pas timide avec moi, douce petite amie: j'éprouverai une grande joie à oublier ici le luxe dont vous me parlez.

—Je n'ignore pas que la charité, dans les grandes villes, inspire à des demoiselles du grand monde la pieuse pensée de secourir les pauvres, matériellement et moralement...

—Je ne tiens nullement à mon titre de demoiselle. Je suis votre égale, et je désire que vous m'appeliez simplement Exilda, comme si vous étiez ma petite soeur; c'est le nom que me donne Jean, le jeune collégien au grand coeur qui a bien voulu me conduire jusqu'ici.

—Jean a ce droit, lui qui a reçu une si belle éducation.

—Ce n'est pas pour ce motif qu'il est familier avec moi, vous le savez bien; il m'a sauvée d'un double désastre. Et vous, Alice, vous avez mérité son affection. Nous sommes égales, croyez-le; ou plutôt, je ne suis qu'une pauvre épave, comparée à vous; j'ai retrouvé à Repentigny la dignité de vie qui était si compromise auparavant.

—Et moi, j'ai retrouvé la paix du coeur et la santé par surcroît. On m'a dit dans quelle mesure vous y avez contribué.

—Singulière destinée que la nôtre, Alice!...

—Oui, bien singulière, ô généreuse Exilda!...

Les deux jeunes filles s'étaient tendu la main et elles se regardaient en silence; un double drame de coeur les obsédait en ce moment : quel serait leur avenir?... Une chose était certaine, pour Exilda: elle était bien décidée à s'effacer devant cette charmante fillette, si Jean ne se sentait pas appelé au ministère des autels, et si cette convalescente persistait dans son amour pour lui; elle laisserait le champ libre à cette naïve enfant, non sans douleur, et elle se retirerait avec le souvenir d'un bonheur entrevu, comme elle l'avait décidé. Que lui importait d'être heureuse humainement, si elle devait être un obstacle à cette union de deux âmes mystérieusement attirées l'une vers l'autre? Elle n'était pas venue là pour occasionner de nouvelles blessures, mais pour accélérer une guérison. Néanmoins, le dernier mot n'était pas dit...

—Jean vous a-t-il fait part de quelque intention qui vous intéresse, ma chère Alice?

—Je sais simplement, Exilda, qu'il n'est plus courroucé à mon égard; cette seule pensée me tuait, je ne pouvais la supporter plus longtemps.

—C'est donc que vous l'aimez...

—Oh! si je l'aime! Comment ne pas m'attacher à lui, puisqu'il s'est montré si bon pour moi!

—Il vous a cependant torturée, ma tendre amie!

—Il s'était trompé, il a cru que je voulais l'abandonner pour un autre.

—Mais cet autre vous aurait peut-être procuré beaucoup de bonheur?

—Ah! si notre Jean avait persévéré dans ses projets de vie supérieure, je n'aurais pas osé penser à lui: peut-on disputer à Dieu ceux qu'il appelle à l'apostolat?

—Pensez-vous qu'il ait définitivement renoncé à ses rêves d'abnégation totale, loin des préoccupations du monde?

—Jean doit réfléchir beaucoup, Exilda, après les sages conseils que vous lui avez donnés. Le moment approche où il devra se prononcer entre deux carrières fort différentes.

—Quelle énigme! La vie humaine est parfois bien compliquée, Alice, et il est difficile de connaître son devoir. Mille sentiers se croisent dans l'ombre: quel est celui qui est indiqué pas la divine Sagesse?... Vous, petite amie, n'avez-vous jamais songé au couvent?

—J'ai une soeur qui achève son noviciat dans une maison religieuse de Montréal; vous le savez peut-être. Quand à moi, je ne me suis pas crue, un seul instant, destinée à quitter les terres de Repentigny; je vous l'ai dit, Exilda, vous avez devant vous une fille des champs. J'aime la lecture, à certaines heures; mais la vie active me plaît encore davantage. M'est-il permis de vous poser la même question?... Jean m'a dit que vous étiez très pieuse, et vous m'en fournissez aujourd'hui la preuve.

—Pieuse, je le suis devenue depuis peu; le Ciel a parlé. Mais je ne puis dire jusqu'où la grâce céleste me conduira. La lumière ne fait pas défaut à qui la demande dans l'humilité de son coeur...

Exilda aurait bien voulu interroger Alice sur le parti qui s'était offert à elle, avant les cruels démêlés qui l'avaient abattue et avaient mis ses jours en péril; mais elle craignait de renouveler des émotions trop pénibles; ce n'était guère le moment d'envisager autre chose que les horizons immédiats. La visiteuse allait se retirer, lorsque son amie entama elle-même cet important sujet.

—Vous qui êtes si bonne conseillère, se mit-elle à dire, avez-vous quelques pressentiments sur le sort qui sera le mien, si Jean nous quitte pour servir une meilleure cause ,parmi les lévites du Seigneur?

—Merci pour votre confiance, ma chère Alice. Je m'intéresse trop à vous pour ne pas y avoir pensé; mais il était délicat de sonder votre coeur sur ce point, sans y être invitée... Aux heures où Jean vous apparaissait comme investi d'une mission plus que terrestre, vous aviez des vues précises pour vous assurer une existence solide, sérieuse, c'est-à-dire pour fonder tôt ou tard un foyer, comme nos robustes Canadiennes de la campagne. Avez-vous subitement brisé avec le jeune homme qui pensait à vous?

—Il n'y a rien d'irrévocable dans cette rupture extérieure, chère Exilda; la maladie expliquera facilement mon attitude, si Dieu me veut pas que je réalise mon désir le plus ardent. Pensez-vous qu'on puisse aimer deux fois?...

—Je le pense, j'en suis convaincue; vous ne cesserez d'aimer supérieurement celui qui avait mérité votre tendresse; mais cet amour sera tellement purifié, qu'il ne sera pas en contradiction avec d'autres liens... Au reste, nous parlons comme si tout était déjà réglé pour notre Jean; il faut le laisser à ses profondes méditations, sans peser en quoi que ce soit sur un choix qui requiert la plus entière liberté... Je connais maintenant vos dispositions, ma douce amie, et je vous en félicite! Vous êtes sage; la divine Bonté saura disposer les événements au mieux de vos intérêts et des miens. Nous attendrons, dans le recueillement de la prière. Avant tout, Alice, achevez votre guérison; ne cherchez pas à scruter ces profonds mystères avant d'être complètement rétablie... Je vous quitte maintenant, j'ai pleinement compris ce qui se passe au plus intime de vous-même...

Les deux jeunes filles s'enlacèrent, dans une longue étreinte. Alice ne put voir la grosse larme qui s'échappait des yeux de sa nouvelle amie.

Exilda, dans cet entretien, avait consommé son sacrifice... Quelle que fût l'hypothèse qui pouvait se poser sur les grands lendemains, elle allait rester matériellement seule dans la vie. Mais elle se sentait capable de marcher vaillamment dans la voie de la vertu, à l'ombre du plus beau des rêves qui avait illuminé quelques heures de sa jeunesse... Elle ne fit rien paraître des émotions qui la transportaient lorsqu'elle revint aux Erables, pour dire au revoir à Jean et à sa famille. Mais, une fois seule dans l'automobile qui la ramenait à Westmount, aux dernières lueurs du jour, elle pleura longuement. Le soir, dans sa chambre, elle se mit à son prie-Dieu et s'abîma dans une longue et fervente supplication: "Seigneur, disait-elle, je me soumets à votre volonté".

Les illuminations intérieures, les clartés qui atteignent les profondeurs des grandes âmes, n'empêchent pas que certains déchirements

ne soient vivement sentis. Il y a des souffrances qui servent de prélude et de rançon aux joies les plus pures. Telle est la loi des ascensions sublimes, des envolées successives vers les régions qui dominent la terre et la font oublier.

X

Depuis le début de ses vacances, Jean menait une vie passablement profane, pour qui n'observait que ses pratiques extérieures. Mais, depuis quelque temps, sa soeur Thérèse, de plus en plus anxieuse sur cette vocation qui semblait s'évanouir, avait remarqué qu'il priait avec beaucoup plus de ferveur, lorsqu'ils se trouvaient ensemble à l'église. Elle aurait bien voulu le mettre en relation avec quelque prêtre éclairé qui se serait chargé de sa direction morale. Plusieurs professeurs du Collège de l'Assomption étaient venus se promener à Repentigny et s'étaient arrêtés à la **Ferme des Erables**, sans que le rhétoricien fût mis en veine de confidences; la politesse tenait lieu d'intimité.

On a pu voir que Jean, par certains côtés, avait une âme plutôt féminine: autant il se sentait paralysé devant les prêtres qu'il avait connus jusque-là, autant il ouvrait volontiers son coeur, soit à Thérèse avant les dernières crises qu'il venait de subir, soit à Exilda ou Alice qui étaient devenues tour à tour ses intimes amies. Ce régime ne pouvait pourtant se prolonger sans amollir un tempérament qui ne manquait pas de force, mais qui n'avait pu s'extérioriser que dans les travaux agricoles. Thérèse était pieuse, Exilda était clairvoyante, Alice était vertueuse, mais ces qualités, même réunies, ne pouvaient donner au vigoureux jeune homme l'impulsion salutaire, pour l'obliger à vaincre les doutes où il s'était complu depuis cinq ou six semaines. Comme tous les intellectuels et les artistes, Jean Bélanger était un indécis. Le cérébralisme entraîne avec soi la manie de peser constamment le **pour** et le **contre**, sans arriver à une solution, même dans les matières d'importance. La raison éclaire la vie, sans doute, et il ne faut jamais se lancer dans l'inconnu, à la manière des impulsifs; mais le raisonnement finit par obscurcir la raison quand on s'y éternise; l'esprit s'enlise dans un scepticisme d'où il ne peut plus sortir. L'ébranlement nécessaire à l'action provient de la volonté, du caractère. C'est ce qui manquait le plus à notre Jean. Sous ce rapport, Exilda était plus virile que lui, dans sa féminité, et l'on pouvait trouver là l'explication de l'emprise qu'elle exerçait sur cet ami pourtant si noble à ses yeux.

En outre de ces insuffisances individuelles, la complexité morale de Jean Bélanger lui était commune avec la plupart des représentants de sa race: ces tendances sentimentales et langoureuses, il les tenait de ses ascendants. Il ne faut pas avoir vécu longtemps au Canada pour constater ce mysticisme, pour ne pas dire ce **quiétisme** caractéristique. Est-ce le climat, la chaleur des étés et la réclusion forcée des hivers, qui ont modifié en ce sens les Français transplantés sur le Nouveau Continent? Ce n'est pas le lieu de discuter ce problème ethnologique; il suffit de constater cette évolution pour s'expliquer pourquoi Jean, Canadien de bonne souche, et pourtant très mystique, comptait beaucoup sur Dieu, sur la prière, et assez peu sur lui-même; il attendait le coup providentiel, l'éclair subit, la secousse suprême venue d'en-haut. Malgré son apathie, son attente n'était pas vaine.

Un jour qu'il s'était rendu à l'église à côté de Thérèse, il s'aperçut que Monsieur le Curé avait été remplacé à l'autel, ce matin-là, par un prêtre de passage: ce digne ecclésiastique célébra le Saint-Sacrifice comme un ange; il était jeune, et l'on aurait pu croire qu'il était récemment ordonné. Si sa piété était frappante à première vue, son visage n'en paraissait pas moins empreint d'énergie.

A l'issue de la Messe, tout en faisant son action de grâces, il avait remarqué ce jeune homme et cette jeune fille qui priaient ensemble: il n'y avait pas d'autres fidèles dans le saint lieu; en semaine, les quelques personnes qui pouvaient venir satisfaire leur piété, chaque matin, se retiraient au plus vite pour vaquer à leurs travaux. Le prêtre se sentait de plus en plus attiré vers ces deux jeunesses, et il se promettait déjà de ne pas les laisser partir sans entamer un bout de conversation. Il tenait de M. le Curé lui-même que Repentigny possédait un futur séminariste, lequel habitait les rangs éloignés: c'était peut-être ce jeune homme, d'une tenue si distinguée; il fallait le voir à tout prix.

A la campagne, on s'aborde facilement, même entre inconnus. Dès que Jean et Thérèse se levèrent pour sortir de l'église, l'ecclésiastique en fit autant, et il les rejoignit bientôt sur la grand'place du village. Au salut discret qui lui était adressé, il répondit d'un ton gaillard et décidé:

—Bonjour, Mademoiselle, bonjour grand jeune homme! Habitez-vous le village, pour venir ainsi à l'église de si bon matin?

—Non, Monsieur l'abbé, répondit Jean; notre maison est parmi les plus éloignées, sur les bords de la rivière, de l'autre côté du bois.

—Vous êtes vaillants! Mais je suppose que vous êtes des paroissiens d'occasion et que vous n'habitez pas Repentigny toute l'année.

—Pardon, Monsieur l'abbé; nous sommes enfants de cultivateurs: ma soeur que voici s'occupe à la ferme; quant à moi, je suis en vacances, ayant terminé ma rhétorique au Collège de l'Assomption.

—Je ne m'étais pas trompé! Votre bon Curé m'a parlé de vous, hier au soir. Puisqu'il en est ainsi, j'ai le devoir de me faire connaître à mon tour: je suis le Père Francoeur, de la Compagnie de Jésus, en résidence à la Villa St-Martin où ont lieu les retraites annuelles d'étudiants.

—J'ai entendu parler de cette maison, mon Père, reprit Thérèse; elle se trouve à Laval-des-Rapides, et beaucoup de fervents chrétiens s'y rendent chaque année.

—Oui, Mademoiselle, des chrétiens de toutes classes; quand ils ne sont pas fervents, ils le deviennent. Je suis spécialement chargé des plus jeunes, car, voyez-vous, j'adore la jeunesse et elle me le rend bien!

Le Père était loin d'être aussi renfermé en lui-même qu'il l'avait paru en célébrant les Saints Mystères: son air si jeune, son allure dégagée et presque martiale, son regard franc comme son nom, toute sa personne enfin devait vite gagner la sympathie des jeunes gens qui allaient passer quelques jours à Laval-des-Rapides. Il était d'un zèle dévorant et ne demandait qu'à faire de nouvelles recrues pour ses retraites. Il avait pressenti que le rhétoricien pourrait venir se joindre à tant d'autres du même âge. Aussi bien, il n'hésita pas à aborder cette question.

—Je serais indiscret, dit-il à Jean, de vous demander où vous conduira votre rhétorique qu'on dit avoir été brillante. Mais, quelque suite que vous prétendiez donner à vos solides études, il n'est pas mauvais d'y réfléchir devant Dieu et de recourir à l'expérience de ses ministres. Plusieurs Pères de la Villa St-Martin s'entendent merveilleusement à démêler les problèmes de ce genre. Si vous y consentez, vous viendrez recevoir leurs avis au début du mois prochain; je serai là pour vous introduire; vous ne serez pas seul: j'ai déjà sur mes listes vingt jeunes gens comme vous qui se sont inscrits pour prendre part à ces exercices; ils sont convoqués pour le 4 août. Voulez-vous venir faire connaissance avec notre maison?...

—Mon Père, répondit Jean, si j'accepte votre invitation, je ne voudrai pas me confier à d'autres qu'à vous. En descendant du Saint Autel, vous semblez lire dans mon âme où se sont livrées des luttes ardues. Ma soeur, ici présente, connaît un peu ma vie; je puis avouer devant elle que je ne me suis guère laissé diriger, surtout depuis quelque temps. Elle a été mon premier guide; mais, quand on a dix-sept ans, on ressent quelque gêne pour dévoiler sa personnalité morale, même à une soeur tendrement aimée. Nous avons beaucoup prié tous les deux, d'un accord tacite, pour orienter ma vie... Seriez-vous venu dans nos parages, mon Père, poussé par l'attrait d'une âme à éclairer?...

—Le hasard, ou plutôt la Providence m'a conduit dans cette campagne. Je cherche à recruter de jeunes Canadiens prêts à se dépenser pour la cause de Dieu, dans le monde ou dans le sacerdoce. J'ai entrepris une tournée dans la partie nord des régions de Montréal. A ce que je vois, mon arrêt à Repentigny ne sera pas sans résultat.

—Je ne sais pourquoi je me range si facilement sous votre drapeau, moi qui suis passablement sauvage. On m'a toujours dit, au Collège, que j'étais trop renfermé. Vous aurez quelque peine à me connaître... Mais j'y mettrai tout mon bon vouloir.

—Vous connaître ne me sera pas difficile: vous me semblez parvenu au moment où l'on éprouve un ardent désir de se révéler... N'ai-je pas raison, Mademoiselle? ajouta le Père en s'adressant à Thérèse.

—Vous arrivez à l'heure propice, mon Père, répondit la jeune fille. Puisque mon frère s'ouvre ainsi à vous, je puis bien vous dire qu'il m'enlève un gros poids qui m'accablait: nous étions devenus distants l'un de l'autre, peu à peu, sans le vouloir. Les grands garçons échappent à leur mère, à leurs soeurs, et cet éloignement cause des peines secrètes dont on ne parle à personne. Il est dur de ne plus pouvoir s'entretenir à coeur ouvert, après tant de confidences!

Thérèse, en quelques mots, venait de révéler de cruels chagrins.

—Nous rétablirons cette douce intimité, répliqua le Père. A cette fin, mon jeune Monsieur, dit-il à Jean, vous consentez à figurer dans mes répertoires?

Le collégien, encore honteux des doux reproches de sa soeur, donna son nom et son adresse, promettant de se trouver, le 4 août, à la Villa St-Martin. Mais, avant d'y parvenir, il devait encore passer par de longs détours.

TROISIEME PARTIE

I

La rencontre du Père Francoeur avait été pour Jean Bélanger un coup de surprise. Quand il fut seul, mesurant la portée de la promesse qu'il avait faite, il ressentit une sorte de frayeur. Il redoutait maintenant de découvrir en lui cette vocation qui lui paraissait de plus en plus austère. Se revêtir d'un habit de deuil, après les fascinantes perspectives qu'il avait entrevues, comment pourrait-il s'y résoudre? Une fois de plus, il en venait à la pensée d'être simplement un honnête chrétien. Il avait beau relire, dans ses livres de piété, ces consolantes paroles: "Apprenez que mon joug est doux, que mon fardeau n'a rien d'accablant." Il se rebellait contre l'emprise divine qui le circonvenait de toutes parts. Comment renoncer aux chères affections qui le tourmentaient délicieusement? Une voix perfide s'élevait au-dedans de lui-même: "C'est folie de faire violence aux tendresses du coeur. Ceux qui se consacrent à Dieu pour s'emprisonner dans le sanctuaire sont des tempéraments insensibles, prêts à fouler aux pieds tout ce qui fait le bonheur de la vie." L'amour humain l'avait fait souffrir, sans doute, mais, ces plaies cuisantes, il les chérissait, il les entretenait comme d'adorables blessures.

Il ignorait encore les résultats de l'entrevue d'Exilda avec Alice. Tout comme il était en suspens entre la cléricature et le monde, de même il risquait de prolonger ses irrésolutions sur la préférence qu'il devait donner à l'une ou à l'autre de ces jeunes filles. La dernière apparue était toujours la plus charmante. Ce **dilettantisme** était vraiment dans le caractère de Jean, tel qu'on a pu le voir. Mais les événements marchaient plus vite que lui et allaient le mettre en demeure de prendre une attitude plus ferme: le point mort des forces en présence était franchi, depuis qu'Alice s'était nettement prononcée, acceptant avec joie d'occuper la place que lui offrait si généreusement son amie; la crise **d'aboulie** que traversait l'adolescent touchait à sa fin. Il s'en rendit compte dès qu'il put se rendre, sans être accompagné, à la **Ferme des Ormeaux.**

La convalescente ne gardait plus le lit. Lorsque Jean se présenta, elle était assise dans un large fauteuil, entre des cousins moelleux; sa physionomie, de plus en plus reposée, commençait à reprendre des couleurs; son regard était devenu plus vif durant l'épreuve: le charme enfantin faisait place à une beauté plus captivante; Alice était déjà une vraie jeune fille. Dans son long peignoir rose, elle ressemblait à une jeune reine attendant d'humbles hommages du haut de son trône. Le visiteur fut frappé de cette subite transformation. La fleur, se relevant sur sa tige après l'orage, brillait d'un nouvel éclat. Jean se trouvait aux prises plus que jamais, avec **l'éternel féminin**, d'autant plus irrésistible qu'il s'auréolait de souffrance et de vertu, en la personne d'Alice.

—Te voilà déjà sur pied, petite amie.

—J'étais fatiguée de rester au lit. Ces semaines d'immobilité ont été si longues!... Mais toutes ces souffrances n'auront pas été inutiles, Jean, puisqu'elles t'auront prouvé mon affection. J'aurais tort de me plaindre, maintenant que tu es bien à moi...

—Ainsi donc, Alice, tu crois que nous sommes faits l'un pour l'autre?

—Tout me le fait prévoir, Jean, à moins que...

—Que veux-tu dire?

Alice n'osait préciser le seul point qui restait à éclaicir, celui de l'appel divin qui se faisait encore entendre dans le coeur de son ami. Celui-ci put croire qu'il s'agissait d'Exilda.

—Je complète ta phrase, dit-il après un instant. Tu prévois que je te rendrai heureuse, à moins que... la ravissante demoiselle de Westmount ne vienne se mettre entre nous deux!

—Non, mon Jean, je ne redoute plus rien de ce côté.

—Comment peux-tu le savoir?

—Je le tiens de sa propre bouche, depuis la visite qu'elle a bien voulu me faire. Tu serais en droit de la préférer: elle est si bonne, si brillante, si riche!... J'aurais parfaitement compris les raisons que tu pouvais avoir d'unir ta destinée à la sienne. Mais son désintéressement dépasse tout ce que j'étais capable d'imaginer.

Le jeune homme avait tressailli en entendant ces derniers mots, et son émotion n'avait pas échappé à l'oeil scrutateur qui le fixait. Alice avait maintenant l'expérience de

la vie sentimentale et des complications qu'elle entraîne.

—Tu éprouves un secret chagrin, mon ami, dit-elle en s'inclinant, toute câline, vers le jeune homme. Exilda ne cherche que notre bonheur à tous les deux; mais si je devais être la seule à bénéficier de sa généreuse attitude, si tu devais regretter de perdre, à cause de moi, un pareil trésor, je saurais rivaliser d'abnégation avec elle: à son école, j'ai appris à pratiquer le renoncement...

—Je ne comprends plus ce qui se passe en moi, ma petite Alice. Mon coeur serait-il différent des autres coeurs humains? Après les épreuves de ces vacances, est-ce que je ne sais plus aimer? L'amitié, l'amour, ces sentiments sont-ils donc inconciliables? Quand je t'ai laissée, l'autre jour, avec cette douce compagne, mon âme débordait de joie. J'aurais voulu éterniser la vision de cette rencontre. Me sentir l'objet de cette double tendresse, voir sceller l'union de deux êtres que je chéris, cela m'enivrait d'un bonheur inconnu... Hélas! je le vois bien, c'était un rêve... Il y a d'autres liens plus exclusifs; ton intuition de jeune fille les pressent et m'oblige à les entrevoir.

—Je ne suis qu'une pauvre ignorante, mon Jean; mais les affections dont tu me parles ne sont pas celles qui garantissent la solidité d'un foyer. Si un autre que toi s'exprimait ainsi, je le prendrais pour un coeur inconstant et volage. Pourrais-je penser cela de toi?... D'ailleurs, recours à tes propres souvenirs. Lorsque tu as pu croire que tu avais un rival, quelle tempête! Tu as passé par des heures de jalousie, et Dieu sait si nous en avons souffert!

—Oui, Alice, j'ai été horriblement jaloux... Je suis assez humilié en me remémorant cet accès d'égoïsme farouche. L'amour passionnel est une chose abominable; j'ai lu les drames sanglants qui en sont la suite, dans mes livres de classe; et dire que je n'ai pas su me préserver de ces bestiales fureurs! Mais, en ce moment, je me sens à même d'imposer silence à ces mauvais instincts... Quant à toi, ma petite Alice, tu n'es pas non plus inspirée par la jalousie; mais tu vas droit au but pratique de l'existence, à la consécration finale d'une union sans fin entre nous deux. Tandis que moi, je me prosterne devant la beauté partout où je la rencontre. N'est-ce pas pour cela que je suis si ému en te retrouvant? Tu es belle, ma tendre amie, je te trouve plus belle que jamais...

Le collégien avait laissé tomber sa tête sur l'épaule d'Alice: il avait soif de tendresse, de doux épanchements. C'était comme un grand enfant qui cherchait un appui, et qui ne le trouvait que dans cette amitié envahie d'amour. Ce sentimentalisme vaporeux m'impliquait aucun désir coupable. Jean demeurait un idéaliste, épris de beauté humaine, sans plus. Par deux fois, il avait rencontré l'idole féminine, par deux fois il l'avait adorée. Cette double expérience, en raison de ses anomalies et des utopies qui en résultaient, était un acheminement vers l'amour autrement noble de toutes les âmes, sans distinction. Mais il était encore beaucoup trop matérialisé pour planer à de telles hauteurs.

—Au revoir, Alice, à bientôt! Je ne suis qu'un enfant, je le vois bien. Tu es plus raisonnable que moi. Crois toujours que je t'aime, plus que ma propre vie.

—Oui, réfléchis bien, mon Jean. Je suis maintenant assez forte pour attendre ta détermination. Avant tout, sache que mon coeur t'appartient...

Revenu chez lui, le jeune homme rentra dans sa chambre et contempla longuement le portrait d'Exilda. Quelle grâce, quelle noblesse! Devait-il donc s'en séparer pour asseoir sa vie?...

II

On est déjà aux derniers jours de juillet: la date de la grande retraite est proche: à la Villa St-Martin, on procède aux derniers préparatifs pour recevoir les hôtes attendus.

Cependant, Jean Bélanger a reçu une seconde invitation pour se rendre à Westmount. Exilda lui a fait savoir qu'elle avait d'importants secrets à lui révéler. La famille du collégien ne formule plus aucune objection pour permettre de pareilles entrevues, soit à Repentigny, soit à Montréal. Cette jeune fille n'exerce autour d'elle qu'une salutaire influence.

Comme la première fois, Exilda et Jean se trouvent dans le boudoir éloigné des oreilles indiscrètes. Le jeune homme est tout à ses confidences sur ses ultimes dispositions. La jeune fille l'écoute avec gravité; son air sérieux s'accentue, d'un moment à l'autre.

—Jean, dit-elle enfin, vous êtes pétri d'études profanes, beaucoup plus que de doctrine évangélique. Vous marchez sur les traces des poètes que vous avez étudiés. Je les ai lus, moi aussi, et même plus longuement que

vous: la bibliothèque de mon père me fut toujours ouverte. Or, j'ai pu rêver de leurs multiples amours. Ronsard et ses disciples ont été séduits par les déesses de leur époque. Racine a vécu dans le monde des actrices et les a idolâtrées, avant sa conversion. Lamartine a aimé Elvire, il a aimé Graziella, et même il a fini par se marier, ce qui, soit dit en passant, ne l'a pas rendu heureux. Et vous, Jean, vous passez par les mêmes vertiges, par les mêmes illusions. Est-ce là, vraiment, je ne dis pas de la piété, mais simplement du christianisme?

—Ces poètes, chère Exilda, eurent des amours coupables. Je ne veux pas leur ressembler...

—Candide Jean, prenez garde à vous! La pente est glissante, et il faut que Dieu nous ait singulièrement protégés, vous comme moi, pour nous préserver des chutes irréparables. Pour le moment, vous vous nourrissez de sentimentalisme: vous aimez à aimer, sans vous attacher irrévocablement; mais vous ne resteriez pas jusqu'au bout parmi ces fantômes sans compromettre votre vertu.

—Exilda bien-aimée, est-ce que je puis vous reconnaître? Vous souvenez-vous bien de ce que vous m'avez dit, ici même? Que sont devenus vos serments que vous disiez éternels?

—Jean toujours très cher, je vous aime, je vous aimerai toute ma vie et par-delà la tombe; mais mon affection, je le sens, s'élève et s'épure de jour en jour... J'aspire au monde spirituel, où les âmes s'enlacent à jamais, comme dans les splendeurs du Paradis!

—Vous me déroutez, Exilda, reine de mon coeur. Je dois vous paraître bien vil, bien matériel, tout enlaidi de la boue des passions!... Je me sens déjà à cent mille lieues derrière vous!...

—La Grâce céleste fera son oeuvre dans votre âme, Jean très aimé, si vous correspondez à ses appels. Pour moi, une destinée imprévue m'attend. J'ai voulu vous en faire part.

—Je ne puis plus me méprendre sur le sens de vos paroles... Malheureux que je suis!... Je vais vous perdre, je vais être séparé de vous!...

—Peut-il y avoir quelque séparation, quand on se retrouve constamment en Dieu?

—Vous avez donc décidé de quitter le monde!

—Oui, mon ami unique, et c'est vous, le tout premier, qui aurez appris cette nouvelle.

—La vie religieuse, le cloître peut-être vous attend?

—Vous l'avez dit. Félicitez-vous de votre oeuvre, puisque c'est vous qui m'avez conduite jusque-là.

—Je n'ai pas agi de propos délibéré, à coup sûr.

—Vous ne pouvez pas comprendre encore toutes mes aspirations. Voyez-vous, Jean, je suis une nature trop ardente pour satisfaire dans le monde mon besoin d'absolu. Le cloître est l'aboutissant logique des étapes que je viens de franchir en passant par vous. Désabusée des frivolités de mon entourage, j'avais trouvé un coeur sincère. Peut-être m'auriez-vous retenue, au cours de cette subite évolution; mais la Providence en avait jugé autrement.

—Vous voulez parler de votre visite à la Ferme des Ormeaux?

—Sans doute, mon ami, ce long entretien avec la convalescente ne fut pas sans influence sur mes projets. Mais le suprême motif de ma détermination est d'ordre plus élevé qu'une déception passagère: il n'y a aucun dépit dans le don très spontané que je veux faire de toute ma personne à Dieu. Je suis convaincue que je vous aimerai plus parfaitement dans la solitude; il ne me sera pas interdit de conserver votre chère image, gravée au plus intime de mon coeur; vous demeurerez plus vivant que jamais dans mon souvenir. Je ne prierai pas une seule fois pour ma famille sans prier pour vous.

—Et quel sera le lieu de votre retraire?

—J'avais lu bien souvent, même lorsque j'étais en quête de bonheur humain, la vie d'une héroïne de la sainteté, à l'âme ardente comme la mienne: la grande Thérèse d'Avila, cette Espagnole au coeur de feu, m'avait toujours captivée. Si je ne suis pas trop indigne d'entrer dans sa milice, je vais être admise au Carmel, non loin d'ici. Toutes dispositions sont prises pour le mois prochain.

L'émotion du jeune homme, longtemps contenue, finit par éclater. La tête dans les mains, il se mit à verser d'abondantes larmes; il sentait un déchirement qui atteignait les dernières fibres de son être. Exilda, devant lui, n'était plus qu'une ombre sur le point de s'évanouir; un grand vide se creusait entre eux... La jeune fille, se faisant très tendre, s'approcha de lui et sécha ses pleurs, comme l'aurait fait une mère, une soeur aimante.

—Ne pleurez plus, mon Jean, disait-elle. Vous savez bien que votre Exilda ne cessera

d'être à vous, au sein de Dieu, ici-bas et là-haut... Nous aurions connu de tristes réalités... N'altérons pas le plus idéal des rêves... Bientôt, Jean, vous prendrez une décision, vous aussi, et ma pensée vous suivra partout. Passez saintement les quelques jours de solitude dont vous m'avez parlé...

Et, voyant le désarroi immense où le pauvre enfant était plongé, elle posa délicatement sa main caressante sur ce front contracté par l'angoisse.

—Pardonnez, dit-elle, oui, pardonnez des ardeurs qui, de ma part, furent une expression trop passionnée de ma reconnaissance. Je vous aime maintenant comme j'aurais dû toujours vous aimer. Je suis pour vous plus qu'une amie, je suis devenue une soeur. Acceptez, Jean, le dernier témoignage de ma tendresse.

Les lèvres de la jeune fille effleurèrent la joue ruisselante de larmes. Jean sentit comme un frôlement angélique, et ce baiser l'inonda d'une intime consolation.

—Exilda, dit-il, soeur bien-aimée, j'emporte ce gage divin d'une union meilleure que toutes celles dont j'avais rêvé jusqu'ici. Personne ne m'aimera comme vous...

Cette scène inoubliable pouvait se résumer en deux mots: Jean avait d'abord réconcilié Exilda avec l'humanité qu'elle avait prise en aversion; sortie de ce premier scepticisme, la jeune fille s'était élancée vers les dilections inaltérables où ne se mêle aucun limon terrestre.

III

Chaque crise intérieure fait naître chez ce fils de paysan un nouveau besoin d'activité musculaire. Il reprend ses outils agricoles, il s'enivre de grand air, il "se plonge dans le sein de la nature" avec délices, avec frénésie. C'est que, d'une part, sa formation scolaire a fait de lui un esthète langoureux, sujet à de violents accès de passion; mais, d'un autre côté, chaque fois qu'il est parvenu au paroxysme de la fièvre nerveuse, l'équilibre de ses forces réclame le déploiement de ses énergies physiques. Le voilà donc livré aux premiers travaux de la moisson, durant les quelques jours qui lui restent avant de gagner Laval-des-Rapides. Il ne redoute pas les ardents rayons du soleil d'août; son teint est de plus en plus bronzé, depuis le début de ses vacances; on dirait, à le voir, un athlète, un survivant de la jeunesse romaine des temps anciens, apparu au Canada. Il prouve par là son attachement à ce sol généreux, dont le contact augmente la santé du corps et guérit les maladies de l'âme.

Cependant, le soir venu, il aime à s'isoler, à rêver encore, au moins quelques instants: c'est l'heure des tendres souvenirs, des problématiques prévisions. A la nuit tombante, l'intellectuel se retrouve, le sentimental reprend le dessus chez Jean Bélanger. La question qui se pose maintenant prend la forme d'un dilemme fort simple: ou bien il restera fidèle à la terre, comblant l'attente de sa petite amie de la **Ferme des Ormeaux**, ou bien il brisera avec sa lignée et se décidera pour le sacerdoce. Dans l'une ou l'autre hypothèse, il sentira planer sur lui comme des ailes d'ange: la forme éthérée de la jeune fille disparue l'enveloppera et le soutiendra; la Carmélite priera pour lui.

Par un de ces soirs qui ramènent l'ombre et le silence, Jean s'est senti poussé à reprendre ses entretiens, depuis longtemps interrompus, avec sa grande soeur. Elle est moins soucieuse, Thérèse, maintenant qu'elle a la perspective d'une direction morale très ferme pour son cher collégien. Mais elle ignore en grande partie les phases du vaste roman qui s'est déroulé en quelques semaines. Elle a le droit de tout savoir, et le jeune homme n'est plus embarrassé pour tout lui dire.

A travers les sentiers qui conduisent au bois, ils se promènent tous les deux et la conversation s'engage.

—Thérèse chérie, dit Jean, je n'ai pu te raconter encore tout ce que j'ai appris lors de ma dernière visite à Westmount.

—Tu ne racontes plus grand'chose à ta soeur, mon tendre Jean, depuis que tu es rhétoricien. Je ne veux pas te faire de reproche, mais il est dur pour moi de sentir disparaître ta confiance. Si je n'en ai jamais fait la remarque, sauf à la porte de l'église, l'autre jour, c'est que j'avais peur de t'éloigner encore davantage. L'intimité ne se commande pas, elle va d'elle-même à ceux que l'on aime. Mais il est fâcheux qu'un grand garçon n'ose plus confier ses secrets à une soeur aînée qui lui a, jadis, servi de guide. Souviens-toi, Jean, de nos longs entretiens, là-bas, sous les arbres qui bordent nos terres. Je me sentais maternelle, à côté de toi, et je lisais dans ta conscience comme dans un livre ouvert... Enfin, je ne serai pas jalouse, si tu as découvert un conseiller clairvoyant en la personne du Père Francoeur...

Thérèse profitait des bonnes dispositions de son frère pour lui faire part des inquiétudes qu'il lui avait inspirées: c'était le règlement amical d'un arriéré douloureux.

—Tu as raison, petite soeur, répondit Jean. Mais je veux réparer mes défiances que tu ne méritais pas. C'est pour cela que je désire t'apprendre les moindres détails des relations qui t'avaient reléguée au second plan.

—Que s'est-il donc passé à Westmount?

—Exilda se décide à entrer en religion.

—Que me dis-tu là, Jean? est-ce possible? Cette jeune fille nous étonnait déjà par son retour subit à la vie sérieuse. Mais qui aurait pu croire que Dieu l'avait transformée à ce point?

Le jeune homme se mit à révéler tous les dessous de cette incroyable aventure; il reprit les faits un par un et en fit voir l'enchaînement, sans parler encore d'Alice. Le rôle qu'il avait joué s'expliquait enfin, et Thérèse ne s'étonnait plus des réticences antérieures de son frère: l'amour avait, pour un temps, submergé l'affection fraternelle. Mais tout était pour le mieux, puisque cet amour s'était élevé jusqu'aux régions du divin.

—Tu peux remercier notre Mère du Ciel, Jean; je l'avais trop priée pour ne pas obtenir son secours... D'après ce que je vois, tu es pleinement libre à cette heure; tu peux envisager un autre avenir que celui de la richesse, des honneurs et des tendresses humaines.

—Richesses, honneurs, ces deux fantômes sont en effet évanouis: Exilda n'a voulu conserver et embellir que les trésors impérissables du coeur. Quant à moi, d'autres obligations me retiennent encore.

—Que peut-il y avoir de plus pour entraver ta course vers Dieu? Ne devons-nous pas, l'un et l'autre, nous donner complètement à Celui qui nous appelle?

—Toi, Thérèse, tu n'as jamais hésité... Mais sache que ton frère n'a peut-être pas la même vocation...

—Je soupçonnais bien tous les pièges tendus à ta candeur, mon grand chéri. Explique-moi donc tout le roman que tu as vécu, depuis que je ne pouvais plus pénétrer dans le labyrinthe où tes imprudences t'avaient introduit.

—Je ne t'ai dit, en effet, que ce qui concernait ma tendresse pour Exilda; mais cet amour était venu se greffer sur un autre qui subsiste et demeure plus vivant que jamais... Alice n'attend qu'un mot pour faire mon bonheur.

—Jean, je ne te reconnais vraiment plus! Tu étais donc doublement esclave!... Pauvre enfant! Le monde t'a surpris et t'a donné le vertige...

Cette fois, le collégien fit sa confession intégralement; il montra de quelle manière son coeur avait été ballotté entre deux violentes passions, et comment il était revenu au point de départ où il se sentait rivé par une chaîne difficile à rompre.

—Je comprends tout maintenant, reprit Thérèse après les premiers instants de stupeur. Bien que je n'aie jamais fait ces douloureuses expériences, je me rends compte de tout ce que tu as dû souffrir... Mais il me semble que la céleste Bonté n'a pas dit son dernier mot... Tu as le coeur trop vulnérable, mon tendre frère. Ce sont là des surprises qui peuvent arriver à un jeune homme tel que toi. En tout cas, la Carmélite de demain te donne un magnifique exemple. La Providence n'a-t-elle pas tout disposé pour t'entraîner à la suite de cette héroïque enfant? Tu aimes la beauté, tu viens de le dire, beaucoup plus que les réalités dégradantes. En restant dans le monde, tu rencontrerais bien d'autres idoles qui captiveraient tes yeux et ton coeur. Tes illusions sont profondes, mon bien-aimé Jean... Toutes ces créatures portent des traces, des reflets de la Beauté infinie, la seule qui puisse nous satisfaire. Il faut les admirer au passage sans en faire un objet d'adoration, sous peine d'offenser Dieu.

—Mais, si je fixe définitivement mon coeur?...

—Même en ce cas, Jean, tu verras tomber bien vite ce mirage qui t'aveugle. Les affections solides n'ont rien de commun avec cette exaltation. L'amour durable est calme, comme celui qui unit nos parents et qui préside aux mariages sérieux que nous voyons contracter autour de nous.

—Ces doctrines sont trop austères; elles suppriment toute la poésie de l'existence.

—Nullement, mais elles réduisent le poème à ses justes proportions; elles ne veulent pas mettre l'infini là où il n'est pas. Si tu avais médité comme j'ai eu le bonheur de le faire, tu aurais appris à aimer sagement, rendant à Dieu ce qui revient à Dieu, au lieu de te prosterner devant l'être humain, si parfait soit-il. Tout ce que nous ravissons au culte qu'exige la Majesté divine nous rend malheu-

reux: c'est le grand bouleversement dû au péché.

—A ce compte, il vaudrait mieux n'aimer personne; on ne commande pas à son coeur, quand jaillit l'étincelle fatale...

—Il en est ainsi pour les rencontres romanesques dont tu as vu mille exemples dans tes livres classiques païens. Mais ces études auraient dû t'éclairer. Elles n'ont pas d'autre but.

—Tu parles, Thérèse, comme un Père de l'Eglise.

—Ne plaisante pas, Jean. Tu viens de dire qu'il vaudrait mieux n'aimer personne... Dieu a demandé ce sacrifice à quelques âmes supérieures. Mais, pour la grande majorité, Il veut simplement que les affections de la terre servent de point d'appui pour monter plus haut. Tel est le cas, j'y reviens volontiers, de la Carmélite pour qui un attachement terrestre a été le premier degré d'une sublime ascension.

On peut voir que Thérèse était pénétrée des enseignement mystiques qu'elle puisait dans ses longues méditations, chaque matin. Ce soir-là, elle devançait les prédicateurs que son frère allait bientôt entendre à Laval-des-Rapides.

IV

C'est la plus charmante des solitudes, que la Villa St-Martin, située sur la rive gauche de la Rivière-des-Prairies, à la lisière de l'Ile-Jésus. Non loin de là, le Sault-au-Recollet rappelle le sang versé par les martyrs du Canada naissant. Aujourd'hui comme alors, la Nouvelle-France a besoin d'apôtres avides de conquêtes spirituelles: les barbares modernes des deux continents, utilisant les moyens de communication de plus en plus directs, semblent se précipiter sur ce coin privilégié du Catholicisme; livres, théâtres, propagandes malsaines, rien n'est épargné pour détruire l'oeuvre magnifique des premiers défricheurs qui peinèrent à l'ombre de la Croix.

Jean Bélanger et ses camarades sont donc réunis pour leur retraite; le collégien de l'Assomption se trouve seul dans sa modeste cellule. Le sujet de méditation pour le lendemain matin vient d'être donné par le Père Francoeur: "Jeunes gens à l'âme généreuse, a dit le Père, vous êtes ici pour faire une halte de quelques jours avant de vous engager sur les chemins de la vie; vous venez consulter le Maître; à quel autre vous adresseriez-vous pour connaître la voie à suivre? Il a les paroles de la vie éternelle. Nous examinerons bientôt les moyens de parvenir à ce but suprême, le seul qu'il ne faut jamais perdre de vue ici-bas. Dès maintenant, qui que vous soyez, vous n'êtes pas seuls intéressés à la solution de cet important problème de votre destinée: futurs laïcs, futurs prêtres, futurs missionnaires, vous êtes tous choisis pour être des entraîneurs, des chefs de file dans la société humaine qui cherche aussi sa voie. Vous ne pouvez pas prendre à la légère une aussi redoutable mission. **Ego elegi vos ut eatis...**"

—Jean réfléchit. La nuit est venue. Toutes lumières éteintes, il est à sa fenêtre, contemplant le vaste ciel bleu et ses légions d'étoiles, écoutant le bruit confus des eaux qui bouillonnent, à la surface d'une rivière beaucoup moins calme que celle de l'Assomption... Les Cieux chantent la gloire de Dieu, et la terre répond à ces muettes harmonies. Chaque être créé doit obéir à l'impulsion divine: les astres ne dévient jamais de l'orbite qui leur a été tracé; les eaux des rivières, des fleuves, des mers, ne sont jamais en repos; elles se conforment aux lois générales de l'universelle gravitation. L'homme, pourtant, est venu troubler cette organisation merveilleuse: il a introduit le désordre dans le monde, parce qu'il a voulu substituer sa volonté à celle du Créateur; tel un enfant capricieux, il a quitté les sentiers qu'il devait suivre. Il s'est égaré, il s'est senti seul, les obstacles les plus insurmontables se sont dressés devant lui... Voilà le sort qui m'attendrait, se dit Jean, si je me trompais de route. Mon Dieu, ajoute-t-il, faites-moi connaître ma vocation!

Environné de ces pensées célestes, il se couche et s'endort paisiblement, en écoutant le murmure monotone de la Rivière-des-Prairies, et en recommandant son âme aux bons anges qui veillent sur cette pieuse maison.

Au début d'une retraite, avant d'en venir aux faits concrets qui demandent un examen approfondi, il est bon de se pénétrer au préalable de quelques principes fondamentaux qui serviront d'assise aux discussions à venir. Les vérités les plus générales sont les prémisses de tout raisonnement bien conduit. Il en est ainsi dans toutes les connaissances d'ordre métaphysique, et les directeurs d'âmes sont parfaitement renseignés sur cette méthode. Jean Bélanger est trop docile pour ne pas se conformer à cette progression. A peine entré dans cet asile du recueillement, il n'a plus pensé aux fantômes fascinateurs

qu'il venait de quitter. Le moment viendra de les faire réapparaître à la lumière divine, pour en juger la nature et la consistance. Une retraite, en effet, ne comporte pas l'exclusion totale des préoccupations de la veille: il s'agit plutôt de régler les difficultés de tout ordre avec lesquelles on est aux prises, mais de les régler avec Dieu qui est là, et non avec les seules ressources de la dialectique humaine.

Le lendemain matin, dès cinq heures, la cloche sonne longuement pour réveiller les dormeurs:

"Pulsis procul torporibus,
Surgamus omnes ocius..."

"Oui, semble dire la cloche, secouez votre torpeur et levez-vous sans retard, car le Maître vous appelle." La cloche symbolise la voix de Dieu. Une demi-heure après, tous les jeunes gens se retrouvent dans la grande salle où le Père va développer lentement le sujet ébauché la veille. De la sorte, la vérité pénètre dans l'âme comme une rosé bienfaisante, goutte à goutte. La méditation, même parlée, n'est pas un sermon; c'est une série de suggestions séparées les unes des autres par de longs silences. Chacun a le temps de se les approprier et d'en faire son profit: "Je suis pleinement convaincu, se dit Jean, que Dieu est le but suprême de ma vie, comme de toutes les vies... Je ne suis qu'un atôme dans le vaste univers, mais je dois entrer dans le concert de tous les êtres, créés par Dieu et pour Dieu... Je ne veux pas discuter, à cette heure, les moyens particuliers qui seront mis à ma disposition. Il me suffit de savoir que je suis spécialement choisi pour m'élever jusqu'à la Beauté absolue, puisque je dois entraîner les autres à ma suite, en tant que chrétien favorisé du Ciel. Les dons que j'ai reçus, je dois en faire bénéficier mes semblables. Quelle que soit ma situation, je suis résolu à ne pas transiger avec ce devoir."

La méditation ou oraison, premier acte de la journée, colloque intime entre l'âme et Dieu, est suivie du Saint-Sacrifice. Le Père Francoeur monte à l'autel; Jean admire, comme à Repentigny, cette physionomie transfigurée par l'approche de la céleste Victime. Cet homme si familier, si martial dans ses rapports avec la jeunesse, semble abîmé dans le divin chaque fois qu'il exerce cette fonction sublime. Quand vient le moment de la Communion, nombreux sont les jeunes gens qui prennent part au Banquet sacré; mais Jean ne se croit pas assez pur pour recevoir le Pain angélique. Depuis des semaines, il n'a plus participé à ce mystère d'amour, parce que son coeur était envahi par des tendresses troublantes. C'est ce qui avait aggravé les inquiétudes de sa pieuse soeur. En ce moment, il espère régler au plus tôt les embarras de sa conscience; il est à la veille des salutaires réconciliations.

Au sortir de la chapelle, pendant qu'il se promène dans les couloirs en attendant le premier déjeûner, le Père Francoeur vient droit à lui et prononce ces mots à voix basse: "Cher ami, venez me trouver ce soir, à 7 heures; je vous attendrai dans ma chambre. Je dois voir chacun des **retraitants** en particulier et j'ai cru que ce moment était le plus convenable pour vous."

V

Au cours de cette première journée, les grandes vérités entrevues vont se développer avec ampleur: il importe de fermer les sentiers tortueux où s'engage souvent la jeunesse, de démonétiser les prétendus trésors du monde, de pulvériser les sophismes qui masquent la morale chrétienne. L'instruction du matin a roulé sur ce thème, et le prédicateur, un confrère du directeur de la retraite, a montré éloquemment qu'on ne peut être chrétien à demi, à une époque où la main divine secoue les peuples pour en faire sortir des soldats intrépides, et pour reléguer les résidus humains loin de la ligne de combat où s'endorment les pusillanimes, les poltrons, les lâches, tous ceux qui sont indignes d'entrer dans la milice du Christ, parce qu'ils sont amollis par les caresses du monde.

La Compagnie fondée par St-Ignace de Loyola est une sorte d'armée, et ses **Exercices**, tout spirituels qu'ils sont, rappellent le métier militaire; ses livres habituels empruntent le langage des généraux et des conquérants. Les exhortations, dans leur simplicité, sentent la poudre; mille comparaisons rappellent que la vie est une lutte perpétuelle: **Militia est vita hominis**; c'est l'Eglise **militante** dans la véritable acception de ce mot. Forts de leur doctrine qui exalte la liberté humaine, les **fils de Loyola** ne s'attardent pas dans les mièvreries d'une piété sentimentale à l'excès. S'ils parlent de joies surnaturelles, ils entendent par là les joies de l'action, du devoir noblement rempli, des victoires chaudement ga-

gnées. Cet héroïsme devient vite contagieux: les âmes laugoureuses comme celle de Jean Bélanger ne peuvent plus se complaire dans leur torpeur; elles se virilisent et prennent bientôt une allure combative. Le rêveur de Repentigny se sent dans une atmosphère d'héroïsme. Cela lui rappelle l'école de grandeur d'âme fondée par l'illustre Corneille, l'élève de la Compagnie de Jésus. Mais Jean a toujours préféré le tendre Racine, poète de l'amour et des défaillances de la volonté.

Pourtant, ces états d'âme trop féminins, trop romanesques, toute cette psychologie morbide, prédisposant l'adolescence aux pires capitulations, quand elle s'y attarde, sera prise à partie dans les entretiens du Père Francoeur, devant ces frémissantes jeunesses qui attendent sa parole. Il faut aller vite, car la retraite ne durera que trois jours; et trois jours passent si rapidement, quand il y a tant d'affaires importantes à régler!

Les retraitants ont vu déjà quel est le but final de tout effort: il faut tendre vers Dieu, s'engager sur les voies qui conduisent à Lui, et s'armer de courage pour parcourir cette difficile carrière; innombrables, en effet, sont les obstacles que rencontre un jeune homme décidé à s'enrôler sous les drapeaux du Christ et à suivre jusqu'au bout ce Chef incomparable: des ennemis perfides se tiennent en embuscade de chaque côté de la route. Les pièges grossiers ne sont pas les plus dangereux; ce qui énerve plutôt l'endurance, ce sont les repos forcés sous de ravissants ombrages, au centre d'horizons enchanteurs. L'histoire romaine nous fournit un exemple de cette démoralisation des meilleures troupes, quand elle nous parle des "délices de Capoue". Toutes les misères d'une longue campagne, à travers des pays dénués de ressources, n'ont pu venir à bout de l'obstination, de la ténacité farouche des Carthaginois; mais si la faim, la soif, la chaleur, le froid n'ont pas arrêté ces cohortes, elles s'immobilisent dans les plaines fertiles pour ne plus en sortir: Annibal est déjà vaincu.

Après avoir indiqué de la sorte, dans les grandes lignes, les surprises qui attendent les soldats de Dieu, le Père Francoeur entame une question tout-à-fait actuelle pour ses chers jeunes gens: les "délices de Capoue" laissent supposer autre chose que le vin et la bonne chère; il y avait là, comme dans tous les lieux de plaisir, une légion de misérables créatures préparées à d'autres exploits qu'à ceux du courage. En plein dans son sujet, le prédicateur atteint la plus haute éloquence; il évoque toutes les défaites dues à la néfaste influence des femmes corrompues et corruptrices, à travers l'histoire profane et l'histoire sacrée. Mais, ajoute-t-il, un jeune homme vertueux est encore bien plus exposé, s'il est mis en présence d'une âme également vertueuse, en dehors des conditions normales d'un légitime amour; il ne verra d'abord rien de coupable dans une amitié qui lui paraîtra innocente; hélas! il sentira bientôt s'allumer dans ses entrailles un feu dévorant qu'il ne pourra plus éteindre... Malheur à lui!... Ces flammes impures, émanées de l'antre infernal, symbolisent déjà les brasiers éternels où il risque d'être précipité à jamais!

Le Père ne tarit pas sur les illusions de ce genre. Jean Bélanger ne s'était pas reconnu dans la première partie du tableau où apparaissaient les vices les plus dégradants: il n'en était pas là, à beaucoup près! Mais, dans les dernières silhouettes plus délicates, où l'orateur avait montré la naissance et les progrès des tendresses trop humaines entre deux coeurs candides, les envahissements insidieux de la passion colorée de vertu, le collégien découvrait un croquis passablement fidèle de sa propre physionomie intérieure. N'avait-il pas, dans ces semaines de délire, perdu de vue le but très noble de sa vie? Jean se sentait incapable de se juger. L'heure était venue de faire sa confession.

Mais, dans les retraites de ce genre, les aveux se préparent en d'intimes entrevues qui devraient être généralisées partout où se rencontrent de vrais apôtres. Personne ne peut soupçonner tout le bien moral accompli dans ces tête-à-tête. Un jeune homme dont le passé est chargé de faiblesses sent toujours le besoin de s'épancher dans un coeur sacerdotal, en dehors des pavillons sacramentels, assiégées par des foules indiscrètes ou turbulentes. Le cabinet de travail du directeur d'âmes, que ce directeur soit religieux ou séculier, est tout indiqué pour ces longues consultations d'ordre spirituel, comme sont indiqués, pour la gent féminine vraiment désireuse de revenir à Dieu, ces petits parloirs vitrés bien connus dans les résidences où l'on ne brasse pas, ainsi que dans un magasin de gros, les affaires les plus disparates.

Il est sept heures, Jean Bélanger entre dans la cellule du Père qui l'attend. Il va redire, une fois de plus, ce qu'il a raconté si loyalement à Alice, à Exilda, à Thérèse; car il ne sait pas dissimuler. Les trois jeunes filles ont

si bien fait l'anatomie de ce coeur, elles l'ont défini avec tant de précision, chacune à son point de vue, qu'on ne voit pas bien ce que le saint religieux, si fin psychologue qu'il soit, pourra bien ajouter à ces analyses pénétrantes. Néanmoins, le jeune homme ne se connaît encore qu'à moitié, tellement est compliqué le mécanisme d'une âme d'adolescent! Le diagnostic final sera suivi des prescriptions médicales nécessaires.

VI

La narration de Jean n'a pas duré moins d'une heure; par des questions très précises, le Père a pu saisir l'enchaînement des faits, non moins que leurs antécédents au cours de cette dernière année scolaire. Le garçon qu'il a devant lui n'est pas un sensuel, au sens bas de ce mot; il est même beaucoup trop candide, et c'est miracle qu'il ait échappé à l'immonde dépravation, à la névrose qui mine secrètement la jeunesse moderne. Toute la sève de ses dix-sept ans s'est concentrée dans son coeur et l'a congestionné, tandis que son imagination était éblouie de passionnants tableaux. Qu'elle est belle, l'adolescence, et combien passionnante est la culture de cette plante humaine dont la tendre frondaison commence à se couronner de fleurs! Quel parfum, quel éclat, lorsque ces fleurs ne sont pas flétries! Le Père Francoeur ressent déjà pour ce tout jeune homme une affection profonde. Il y a une scène analogue dans les Evangiles, mais le disciple appelé par le Maître demeura sourd à cette voix. En sera-t-il de même pour l'âme si loyale qui vient de se révéler? Elle porte encore les stigmates de douloureuses blessures et mérite tous les égards. Aussi bien, le bon Père ne cherche qu'à consoler, par de douces paroles, ce grand enfant qui a souffert et qui n'a pas fini de souffrir. Toute brusquerie serait un manque de tact.

—Mon fils, mon cher fils, dit-il, laissez-moi vous donner ce titre; c'est donc la première fois que vous avez osé dévoiler à un prêtre tant de mystérieuses angoisses! Vous ne sauriez croire combien je suis honoré de cette filiale confiance! Moi qui suis si ferme avec mes jeunes gens, me voilà envahi d'émotion à cette heure où je commence à vous connaître. Vous auriez trouvé facilement au Collège un maître zélé qui aurait sympathisé avec vous. Mais vos dispositions intimes étaient alors difficiles à préciser; elles se sont traduites depuis par des faits externes qui vous permettent maintenant de trouver les formules exactes de votre caractère.

"A défaut de prêtre, vous avez déjà rencontré providentiellement trois confidentes capables de recevoir tous vos secrets; j'admire leur perspicacité peu commune Mais, cher enfant, elles n'étaient pas qualifiées pour faire votre éducation intégrale; car il y a des mystères qui intéressent votre âge et qui n'étaient pas de leur compétence. Oui, Jean, l'évolution de l'être humain entraîne des dangers contre lesquels vous auriez dû être prémuni. C'est une page d'histoire naturelle qu'il faut approfondir sans fausse pudeur, quelque délicate qu'en soit la matière. Voici un livre tout scientifique et médical où vous verrez ce que je ne puis vous dire."

Le Père, si expérimenté dans la prophylaxie morale de la jeunesse, tendit à Jean le beau volume du Docteur Surbled: **Vie de jeune homme.**

—Vous trouverez dans ce livre, ajouta-t-il, la clef des problèmes physiologiques que vous n'avez pas cru devoir envisager jusqu'à ce jour, par une honte bien naturelle; mais votre candeur ne peut se prolonger indéfiniment. Vous verrez là que l'ignorance n'est pas la vertu, et qu'elle lui est même contraire en bien des cas. Nous pourrons commenter tout cela ensemble et je ne ferai aucune difficulté de répondre sans détour à toutes vos questions. Ne sommes-nous pas, nous prêtres, les médecins surnaturels de la jeunesse, et par conséquent ses initiateurs autorisés en tout ce qui concerne les relations entre l'âme et le corps?

Après que vous aurez compris tout ce qu'il y a de délicat et de sublime dans les fonctions que Dieu a départies à sa créature, dès l'origine du monde, vous aurez une idée plus noble des vertus parfaites enseignées par Jésus-Christ, Fils de la Vierge et saintement épris de la Virginité. Vous placerez encore plus haut le commerce éminemment spirituel entre le sacerdoce et les coeurs purs. Cet amour pour les âmes, mon fils, vous l'avez déjà ressenti, au cours de ces vacances, sous une forme demeurée trop matérielle; mais, malgré tout, vos passions naïves contenaient en germe les ardeurs conquérantes de l'apostolat.

—J'entrevois vaguement, dit le jeune homme, le sens de vos paroles. Votre sermon de tout-à-l'heure m'aurait fait croire que vous parliez pour moi, si j'étais venu vous voir plus tôt. Dans vos dernières réflexions, vous avez

visé les coeurs travaillés comme le mien par de chaudes tendresses. Je me suis alors rappelé les textes sévères du saint Evangile: "On ne peut servir deux maîtres... Si votre oeil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous..." Hélas! mon Père, s'il est indispensable, pour appartenir pleinement à Dieu, de pratiquer ces cruelles amputations, je vous déclare net que je ne m'en sens pas le courage. Si j'ai été un appelé dans ma jeunesse, eh bien je ne suis pas un élu. Ces sanglants sacrifices ne seront jamais mon fait. L'isolement du coeur, la solitude, l'absence de toute affection, effraient mon âme de dix-sept ans. Si Dieu m'avait voulu à Lui, Il m'aurait donné un tout autre tempérament: ma complexion n'est pas d'une trempe assez robuste pour se suffire à elle-même. Je me sens le courage d'être un honnête homme, voire un homme d'oeuvres dans le monde, mais je ne suis pas apte à faire le vide absolu autour de moi.

—Vous n'avez retenu qu'une partie de ma conférence, cher jeune homme, et encore vous l'êtes-vous appliquée de façon trop mathématique. Ce que je viens de vous dire ici corrige la portée trop générale de mes exhortations antérieures. Dans nos rapports avec la jeunesse, nous rencontrons, nous, conseillers et amis de ces coeurs trop ardents, deux catégories d'individus: autour des uns, ainsi que vous le dites, il faut faire, avant tout, le vide presque absolu, sous peine d'aboutir à des catastrophes; le monde ou Dieu, la matière ou l'esprit, il n'y a pas de moyen-terme; c'est tout ou rien, dans cette terrible alternative; pour qui se décide en faveur de Dieu, nous imposons la diète sévère en fait de mondanités; aucune concession, aucun atermoiement n'est possible; il faut s'éloigner au plus vite des rives enchanteresses et fatales, comme lorsque Mentor précipite Télémaque à la mer pour l'obliger à fuir l'Ile de Calypso et ses nymphes trop charmeuses. "Eloignez-vous, jeunes gens, coupez, tranchez, taillez au vif, brisez sans pitié les liens d'un esclavage si doux en apparence, si effroyable dans ses résultats prochains!" Voilà ce que les prédicateurs clament du haut de la chaire, mettant en jeu tous les ressorts d'une éloquence irrésistible. Rien de théâtral en tout cela: c'est une sagesse clairvoyante qui inspire les sauveurs d'âmes. Pour une foule d'adolescents, les filles d'Eve sont les suppôts du démon, l'incarnation du péché. Tant pis si le sexe faible prend plus que sa part de ces vibrants anathèmes! Les orateurs sacrés font leur devoir. Quand l'incendie se déclare, on inonde tout l'édifice pour combattre les flammes.

"Rappelez-vous, Jean, l'attitude de St-Jérôme dans sa grotte sauvage, de St-Antoine, de St-Paul l'Ermite dans leur désert, de l'angélique Louis de Gonzague qui hésitait à lever les yeux même sur sa propre mère, parmi de royales splendeurs! Ces natures se sentaient fragiles et ne voyaient de salut que dans une mortification, impitoyable. Elles étaient destinées à servir de modèles aux présomptueux, aux jeunes fous qui aiment le danger et qui risquent d'y périr.

"Mais, en face de ces héros de l'austérité, se dressent des Saints plus aimables et moins exclusifs. Dans l'hagiographie, le poétique François d'Assise n'est pas de ceux qui se croient immortifiés pour avoir flairé la corolle d'une rose, bien au contraire! Il a beau s'armer contre lui-même du cilice et de la discipline, il n'en subit pas moins l'enchantement du spectacle qui l'environne, et cela, sans se laisser envahir par la mollesse : les fleuves, les montagnes, les plaines, les saisons, les êtres sensibles ou insensibles, tout, à ses yeux, sert de miroir à la Beauté sans tache, tout palpite de la vie du Créateur. C'est un ascète de plein air."

—Ce Saint-là me plaît, fit Jean. Hier au soir, j'ai médité de la sorte devant le grand ciel bleu qui se reflétait dans la rivière. Mais je ne sache pas que les grands anachorètes aient pu surnaturaliser aussi librement les affections humaines auxquelles je suis enclin. C'est le point qui m'inquiète, mon Père, et je ne veux pas m'exposer à des regrets qui seraient superflus, après les engagements sacrés.

—Vous avez raison de tout prévoir, mon fils. Néanmoins, sur ce chapître, vous me semblez entretenir des préventions peu justifiées. Avez-vous le droit d'appeler solitude, isolement, le contact perpétuel du prêtre avec l'immence famille de ses ouailles? Suis-je moi-même un isolé, parmi des jeunes gens tels que vous? Dois-je défendre à mon coeur de vibrer ardemment lorsque je partage les joies ou les peines de ceux qui viennent se révéler à moi? Ce rôle va plus loin, cher ami. Le prêtre, par son état, n'est-il pas le confident de ceux et de celles qui vivent dans la sainte intimité du mariage? Ce qu'ils ne peuvent parfois se dire entre eux, il en devient le dépositaire. Oui, l'humanité chrétienne se donne à lui par tout ce qu'elle a de meilleur: il

est l'ami par excellence et il s'attache à ses amis par ses facultés les plus nobles, avec un parfait désintéressement. Aux heures de détente, quand il se retire dans son oratoire et qu'il se rapproche de son Dieu, le souvenir de sa famille d'adoption ne le quitte pas: il prie pour elle comme Jésus, ici-bas, priait pour ses disciples. J'en conclus qu'il n'y a pas de coeur plus aimant que celui du véritable apôtre.

—Oui, répondit Jean, c'est là un magnifique idéal!

—Allez, cher ami; que ce sujet vous serve de méditation demain matin. Durant votre seconde journée de retraite, vous lirez attentivement le livre que je viens de vous confier. La vie vous apparaîtra sous un aspect plus positif, et nous discuterons bientôt la question des engagements que vous me dites avoir pris là-bas, au village natal; nous verrons si vos promesses doivent être irrévocables.

VII

Donner aux jeunes gens des notions exactes sur les phénomènes psycho-physiologiques qui se manifestent en eux dès l'apparition de l'adolescence et les tourmentent obscurément, c'est, sans contredit, un des meilleurs antidotes contre la sensiblerie vaporeuse qui les envahit durant cette période de formation. A coup sûr, cette méthode hardie, qui effarouche encore nombre d'éducateurs timorés, ne saurait couper court à tous les désordres de cet âge critique; il serait exagéré d'y voir une panacée infaillible contre tous les malaises passionnels, puisque trop d'étudiants universitaires, parfaitement avertis, n'y trouvent pas le remède contre les entraînements des grandes villes. Mais on ne saurait nier que, venues en temps opportun et par des voies prudentes, ces leçons ne soient fécondes en heureux résultats.

Il n'avait pas tenu aux prêtres du collège que Jean Bélanger ne reçût à cet égard toute l'initiation dont l'ajournement n'était imputable qu'à lui: on a vu que son caractère trop renfermé n'avait pas permis une éducation qui est essentiellement personnelle et ne se donne pas à tout venant; un élève qui ne pose jamais aucune question sur cette délicate matière paralyse le bon vouloir des éducateurs les plus avisés. Des renseignements donnés mal à propos à une jeune âme peuvent la scandaliser et manquer leur but. Tout cela demande un doigté peu ordinaire, et les professeurs de l'Assomption s'étaient abstenus à bon escient: le silence du pupille avait entraîné le silence de son entourage. Mais le Père Francoeur n'éprouvait plus le même embarras, ayant eu la bonne fortune de pénétrer à fond dans cette conscience compliquée, enchevêtrée, tel un écheveau mal dévidé dont il faut ressaisir le bout; le bon Père allait mettre en action sa patiente sagacité pour reconstituer complètement la trame de cette vocation embrouillée comme à plaisir; c'était un virtuose capable de déjouer les artifices des plus malins démons acharnés sur ses chers enfants; les pièges les mieux tendus affinaient l'acuité de son regard; les détours les plus canteleux stimulaient sa subtile pénétration.

Dès le lendemain, dans la matinée, Jean parcourait avidement les pages du livre tout nouveau pour lui. A coup sûr, le jeune homme avait une nature trop riche pour n'avoir pas soupçonné tous ces mystères: ce n'était pas un anormal, encore moins un niais en retard sur son âge. Mais, à mesure qu'il envisageait bien en face les problèmes abordés par l'auteur avec une entière franchise, il se rappelait toutes les questions qui l'avaient embarrassé, quand il n'avait que quatorze ou quinze ans, et il se félicitait de n'être plus seul pour les résoudre. En même temps, il mesurait toute la distance qui sépare, dans l'être humain, les énergies purement morales des fonctions matérielles. Par là, il comprenait mieux pourquoi les lévites du Seigneur se libèrent de la tyrannie des sens pour faire prédominer l'esprit, dans la contemplation de l'éternelle Beauté. Lui qui n'avait su aimer, jusque-là, autrement que par le coeur, il bénissait Dieu de l'avoir préservé de toute bassesse, de toute souillure.

Ainsi, cette lecture produisait la réaction attendue. Plus cet idéaliste étudiait le domaine des sensations, plus impérieuses étaient ses aspirations vers les régions élevées où plane le sentiment. Il se reprochait déjà ses faiblesses, les vibrations trop violentes de son coeur, les tendresses trop vives qu'il avait volontairement entretenues. Sans être descendu jusqu'au dernier degré des plaisirs dégradants, il s'était tenu à mi-chemin entre la vertu et le vice: il avait entrevu le monde et lui avait fait toutes les concessions qui ne répugnaient pas aux lois sommaires de l'honnêteté; il avait joué avec de dangereuses passions, il s'était hasardé parmi les flammes, comme le papillon de nuit qui finit toujours

par y brûler ses ailes. Mais, si Dieu l'avait préservé, n'était-ce pas un avertissement pour plus tard?

Le livre qu'il avait sous les yeux lui enseignait que l'amour, dans tout couple humain, a un but précis, et qu'il n'y a pas de plaisir sans devoir correspondant: l'amour romanesque y était flétri comme un acheminement vers l'immoralité. Avait-il fait autre chose, lui, Jean Bélanger? Il avait voulu cultiver, successivement d'abord, puis simultanément, deux amitiés si violentes qu'elles n'avaient presque plus rien de commun avec les affections désintéressées, lesquelles n'impliquent ni inquiétude ni remords.

Il est vrai qu'il avait eu honte d'un premier accès de jalousie; mais, jusque dans ce rêve impossible de concilier deux tendresses féminines, ne reconnaissait-il pas maintenant un sensualisme raffiné qui ne différait pas, à beaucoup près, des sentiments volages de la jeunesse mondaine? Une à une, les utopies de son coeur malade lui apparaissaient comme des défaillances indignes d'un caractère viril. Le voile se déchirait, les fantômes se dépouillaient de leur fallacieuse séduction. Fallait-il donc réformer pleinement son être le plus intime?

Juste à l'instant où il aboutissait à ces déductions sévères, quelqu'un frappait à la porte de sa cellule. Un domestique lui remit une lettre adressée directement à la Villa St-Martin: Jean reconnut aussitôt l'écriture d'Exilda. Quelle poésie venait donc encore se mêler à sa lecture scientifique? Le coeur du jeune homme se met à battre violemment: d'une main nerveuse, il fait sauter le cachet de l'enveloppe et, ne pensant plus à son livre, il dévore ces lignes inattendues:

"Cher Bienfaiteur,

"Je ne crois pas contrevenir aux règlements de votre retraite ni troubler votre recueillement en vous envoyant cette missive. Je suis en retraite non moins que vous, et à la veille de voir se réaliser les voeux qui vous sont connus. Je pars demain pour le Carmel; quand vous me reverrez, une grille s'élèvera entre nous deux; mon âme seule franchira cet obstacle pour s'unir à la vôtre. Tout ce qui était matériel dans le passé se consume sur l'autel du sacrifice; il ne reste plus qu'une flamme très lumineuse qui se dégage de ces cendres. Je suis plus fidèle que jamais aux solennels engagements que j'ai pris envers vous. Ma reconnaissance sera éternelle.

"Mais, avant de m'ensevelir vivante dans ce tombeau embaumé des plus suaves vertus, laissez-moi, Jean, vous confier cette lettre testamentaire. Si nous étions restés ensemble dans le monde, nous aurions risqué d'y compromettre notre bonheur présent et futur; nous n'aurions pas compris les dures réalités qui succèdent aux premiers enthousiasmes. Nous avons entrevu un paradis terrestre avec des fleurs sans épines; ce sont les **fleurs du mal** qui ont cette apparence, d'ailleurs éphémère; les **fleurs du bien** sont acérées de piquants qui les protègent, et cette constatation nous aurait vite désabusés. Ceux qui sont appelés à perpétuer ici-bas la lignée des humains n'entretiennent pas de telles illusions: il y a pour eux les heures d'enchantement et les heures de labeur assagi; ils passent sans peine de l'état d'exaltation à celui du travail résigné; les rayons et les ombres alternent dans leur existence sans troubler leur constance sereine.

"En ce qui me concerne, Jean, je ne me sens pas armée pour faire front aux luttes de la vie extérieure; les combats intimes, dans la contemplation de moi-même, sont les seuls qui me laissent quelque chance de victoire, avec l'aide de Dieu. Quant à vous, je crois fort que vous me ressemblez à maints égards. Le moment est venu de faire votre examen avec la froide raison, et non à la lumière factice des illusions décevantes. Pensez-y bien, pesez le pour et le contre, mesurez vos énergies, ayez du caractère; si vous renoncez une bonne fois aux fantasmagories de l'adolescence, vous deviendrez un homme et vous verrez clairement quelle est votre place sur la terre, selon les plans de la divine Sagesse. Alors seulement, vous soupçonnerez l'existence d'un bonheur que vous n'avez pas encore éprouvé. Ces joies durables, Jean, je les possède déjà et je souhaite que vous en ayez votre part.

"Au revoir, ami si cher; vous me retrouverez au Carmel, priant pour vous et plus dévouée que jamais à votre âme que je veux noble et vaillante. Pour la dernière fois, je signe: Exilda."

VIII

"Cloitres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez [aimer!
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos [pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans [pâmer!"

Sans connaître ces vers de **Rolla**, Jean Bélanger en trouvait le sens dans la lettre qu'il venait de lire. Exilda ne voyait pas uniquement le bonheur dans la vie contemplative; elle admettait, pour d'autres qu'elle-même, des joies fortes et saines en dehors des sublimes abnégations du cloître. La question qui se posait pour le jeune homme était donc de savoir jusqu'à quel point il ressemblait à cette courageuse jeune fille. Pour la première fois depuis longtemps, il était ébranlé et doutait de ses aptitudes à la vie familiale ordinaire; il y découvrait des sacrifices aussi pénibles, sinon plus, que dans l'apostolat du sacerdoce. Un chrétien dans le monde, en effet, n'est digne de son nom que dans la mesure où il n'est pas amolli par le bien-être et l'égoïsme. Un père de famille exerce le sacerdoce de l'éducation et du bon exemple au foyer domestique.

Ces ressemblances morales, qui paraîtraient par trop mystiques aux penseurs profanes, n'ont jamais cessé d'être reconnues et proclamées parmi la croyante population du Canada. Jean avait été élevé dans cette atmosphère; il était impossible que sa mentalité demeurât obnubilée par les vapeurs troublantes de ses jeunes amours. Quelques instants de calme réflexion à la Villa St-Martin, avec l'aide d'un guide expérimenté et le concours d'heureuses circonstances, avaient déjà raison de sa crise passionnelle. Dans ces dispositions, il alla retrouver, le soir venu, son cher Père Francoeur.

—Quoi de nouveau, cher disciple? lui dit le saint religieux; la lumière se fait-elle dans votre âme?

—Elle est pour le moins en voie d'apparaître, mon Père. Voici une lettre qui peut y contribuer.

Jean tendit la lettre d'Exilda, que le Père lut à plusieurs reprises. Relevant la tête et fixant le jeune homme, le directeur d'âme comprit quel travail s'accomplissait dans ce jeune coeur, entraîné par un autre coeur dans la voie qui aboutit au sanctuaire.

—Jean, dit-il, croyez-vous encore à l'amour humain?

—J'y crois, mais dans la mesure où l'amour divin y occupe une large part.

—Voyez-vous une si grande différence entre la vie du chrétien sincère et celle du prêtre?

—J'aperçois des difficultés autrement graves du côté du monde; la lettre que vous venez de lire est pleine de cette vérité. Il faut une vocation robuste pour servir Dieu et trouver le bonheur parmi les embûches du siècle.

—Les voeux de vie plus parfaite vous effraient moins, à ce que je vois.

—Cet idéal, je m'y suis conformé matériellement jusqu'à ce jour, si je m'en rapporte au livre que vous m'avez fait connaître. J'ai échappé aux turpitudes qui m'ont toujours répugné. Quant au besoin de tendresse, je vois bien tout ce que nos aspirations comportent de romanesque et d'irréalisable. Les affections profondes ne ressemblent pas aux ivresses qui m'ont troublé.

—Nous y voilà, dit le Père avec satisfaction. Eh bien, cher ami, je puis maintenant faire votre diagnostic moral; la fièvre est tombée, comme il arrive à la plupart des jeunes gens qui consentent à faire une cure chez nous. Apprenez donc que tout candidat au sacerdoce ou à la vie religieuse possède un tempérament noble et chevaleresque, peu en rapport avec la vie pratique; quel que soit le degré d'austérité pour lequel il fait option, il y a quelque chose d'immatériel dans son existence plus ou moins spiritualisée. Le Christianisme, du reste, a sagement pourvu à la satisfaction de ces sublimes instincts en créant ses cloîtres, ses monastères, ses couvents, et en ne laissant même aux clercs séculiers que le minimum de soucis temporels.

"Telles sont vos réelles aptitudes, Jean; vous êtes fait pour manier des idées, pour avoir commerce avec le monde des âmes. Avez-vous eu d'autre occupation depuis vos plus jeunes années? Il n'est pas jusqu'à l'intrigue dont vous sortez qui ne démontre vos préférences secrètes pour les choses de l'esprit et du coeur. Vous avez aimé humainement, et deux êtres féminins vous ont attiré avec une véhémence sans pareille. Mais ce sont là deux surprises qui ne sont pas rares dans les sujets comme vous; ces expériences sont providentiellement permises pour prévenir de plus fâcheuses aventures. Votre amour fut noble, malgré les faiblesses inséparables de tout sentiment de cet ordre; il fut même trop poétique pour se prolonger autrement que dans l'irréel. Vous souffririez, Jean, s'il vous fallait en rabattre de vos rêves. Vous n'auriez pas été heureux avec celle qui vient de vous écrire, parce que les mille préoccupations d'ici-bas vous auraient vite semblé trop prosaïques, à l'un comme à l'autre. J'ai vu quelques exemples lamentables de ces vocations manquées.

"Venons-en au parti qui reste. Vous se-

riez encore moins heureux en devenant un cultivateur, avec la douce compagne qui vous captive encore; vos études ont établi une barrière entre elle et vous. Elle est fine, intelligente, affectueuse, mais trop positive pour vous comprendre. Votre dernière entrevue a dû vous éclairer sur ce point. Ainsi, Dieu a tout disposé pour vous permettre d'aller à Lui. Alice se mariera, elle n'a pas compromis l'union projetée avant sa maladie; ce sera une bonne maîtresse de maison, très éveillée, tout-à-fait au courant de ses devoirs. Je lui proposerai une retraite analogue à la vôtre; les conclusions en seront toutes différentes."

—La vie des champs, reprit le jeune homme, m'avait pourtant conquis durant ces dernières vacances, tout sentimentalisme mis à part.

—Aussi bien, répondit le Père, je ne vous vois pas dans une cellule de chartreux. Vous aurez la vie au grand air, dans notre campagne canadienne, et vous cultiverez le champ si vaste des consciences, des âmes qui comptent sur votre activité.

—Voilà bien des transformations qui s'opèrent, durant cette halte si courte à la Villa St-Martin. Mon Père, me croyez-vous capable de persévérer?

—Mon grand fils, vous poserez la question, demain matin, à Celui qui "sonde les reins et les coeurs." Après des semaines passées loin de Lui, vous allez recevoir son Hostie Sainte, inventée par son amour pour lui permettre de s'identifier à sa créature, pour régler les passions, pour surnaturaliser les tendresses légitimes et les rendre immortelles. Cher ami, ce que vous sacrifiez n'est rien; vous choisissez la meilleure part des amitiés humaines, et vous les ferez fructifier au centuple.

IX

C'est un spectacle impressionnant que celui de toute cette fière jeunesse prosternée dans le sanctuaire. Le Sacrifice divin vient de s'achever; tous ont reçu la Victime sainte, le Dieu qui se livre personnellement, qui se multiplie pour atteindre les foules:

"Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier."

Cette fois, Jean est pleinement réconcilié avec l'Ami céleste; il ressent la ferveur de sa première enfance: il adore, il aime, il prie; sa pensée s'élance vers sa famille, mais il voit cette famille s'élargir, il aperçoit des foules qui l'appellent. Les textes évangéliques se pressent, s'amplifient; c'est le Maître qui parle à son disciple: "Messis quidem multa, operarii autem pauci." Le jeune paysan, l'élu du Seigneur, ne peut plus se contenter du coin de terre légué par ses ancêtres sur le territoire de Repentigny: la moisson y est superbe, sans doute, mais d'autres champs, ornés de blonds épis, s'étendent jusqu'à des horizons illimités; il aperçoit des moissonneurs mystiques qui demandent du renfort. La figure grave du Fils de Dieu domine ces immenses espaces canadiens. Jean voit sa place parmi tous ces vaillants travailleurs.

Cependant, un instinct profond le reporte encore vers les paysages où il est né, où il a grandi, où il a éprouvé la tentation de demeurer comme un simple chrétien, partageant la destinée d'une petite compagne trop charmante! Une rapide vision lui laisse apercevoir ces terres fertiles: là-bas, les hommes, les femmes, les jeunes filles travaillent à travers champs et font entendre mille cris joyeux; à ces groupes, la délicieuse Alice se mêlera bientôt; mais une autre évocation se fait jour, à côté de la première: un vigoureux jeune homme est là, qui n'a pas renoncé au bonheur qui lui était promis!... Ce jeune homme n'est pas Jean Bélanger... Jean écoute la voix intérieure qui lui dit: "Ton coeur est trop vaste pour se limiter à un seul amour! Viens, suis-moi, tu seras à la tête d'une immense famille!"

Au même instant, le fervent collégien revoit les immenses moissons qui s'étalaient sous ses yeux tout-à-l'heure, bien au-delà du pays natal: elles sont illuminées maintenant de rayons glorieux. Des ailes d'anges planent dans l'azur du ciel: on dirait des âmes impalpables qui viennent prendre part à l'oeuvre commencée; ces fantômes célestes se précisent, se revêtent de formes humaines et cueillent quelques épis chargés de grain; le blé se transforme entre ces mains, sous ces doigts angéliques, et, tout autour, flottent de blanches hosties, manne divine réservée aux ouvriers de Dieu. Dans cette phalange éthérée, Jean a reconnu la physionomie diaphane de la Carmélite qui lui adressait hier ses touchantes exhortations; il est plongé dans une sorte d'extase, il ne se rend plus compte de ce qui se passe autour de lui, il a perdu la notion du temps... Quand il relève la tête, tous ses compagnons ont fini depuis longtemps leur action de grâce; il est seul dans le sanctuaire; des larmes de bonheur s'échappent de ses yeux: "Venite et gustate quoniam

suavis est Dominus... Quam dilecta tabernacula tua, Domine!"

Dieu se plaît à combler de consolations ceux qui reviennent sincèrement à Lui: c'est un avant-goût des éternelles félicités. Le jeune homme ne peut plus quitter cette chapelle où il vient de goûter des joies inconnues jusqu'à ce jour. Il contemple le Tabernacle, il se voit par avance montant à l'Autel, revêtu des saints ornements que portait tout-à-l'heure le ministre de Jésus-Christ, sacrificateur identifié au Prêtre éternel. Est-il vraiment digne d'un honneur semblable? Son coeur est-il devenu assez pur, dans l'espace de quelques jours, pour aspirer à ce rôle sublime? Les affections humaines ne vont-elles pas le ressaisir, une fois passés ces instants de ferveur? C'est le dernier jour de retraite, il va de nouveau se trouver face à face avec le monde. Comment se dégagera-t-il de liens encore puissants? Dieu se cachera, peut-être, comme il arrive après les plus beaux jours. La solitude peut se faire sentir, plus triste que jamais.

Pourtant, ces dernières hésitations durent peu. Toutes les paroles du Père Francoeur reviennent à la mémoire de Jean: le prêtre n'est pas un isolé, il aime sa grande famille; ses tendresses antérieures sont embellies, et même immortalisées. Là-haut, dans les célestes splendeurs, il retrouvera tous les objets de son amour: son coeur sera enfin satisfait, car il ne sera pas abîmé impersonnellement dans l'Essence infinie, mais il reconnaîtra tous les coeurs qu'il chérissait ici-bas. L'heure viendra des étreintes sans fin, dans un monde renouvelé d'où la mort aura disparu, avec son triste cortège de deuils et de séparations. Seules, les âmes chrétiennes savent aimer, et les âmes sacerdotales aiment mieux que toutes les autres. "Seigneur, dit intérieurement le jeune homme, j'ai entendu votre voix, j'ai compris ma vocation, je serai votre prêtre!"

La transformation était accomplie. Les dernières heures passées à la Villa St-Martin furent consacrées aux résolutions d'ordre pratique. Il s'agissait de décider si Jean irait étudier la philosophie à l'Assomption ou à Montréal. Un projet déjà ancien voulait qu'il entrât au Séminaire immédiatement après sa rhétorique, pour y prendre la soutane. Cette perspective eut l'approbation du Père Francoeur: "Allez, mon fils, revêtez-vous du saint habit pour ne plus le quitter; je bénis le lévite de demain, et je lui promets mon assistance. Nous nous retrouverons souvent, après ces mémorables rencontres."

Sur ces paroles s'acheva la retraite qui avait décidé du sort d'une belle âme, réellement appelée au sacerdoce.

X

Comment se terminèrent ces vacances, il est presque superflu d'en faire le récit. Revenu dans sa famille, le collégien d'hier semblait à tous transfiguré. Sa soeur Thérèse, mieux que tout autre, se rendit compte des métamorphoses dues à la Grâce divine : l'ancienne ressemblance entre le frère et la soeur avait reparu; dès les premiers jours, ils purent s'entretenir longuement, sans qu'aucune discordance ne vînt troubler cette sainte harmonie.

—Je vais m'occuper de ton trousseau de séminariste, mon Jean; j'avais acheté une pièce de fine batiste pour ton surplis, mais elle restait ensevelie au fond de l'armoire, en attendant ta décision. Tu peux croire que je suis heureuse de me mettre à ce pieux travail; plus tard, je broderai les linges d'autel qui seront à ton usage pour le Saint-Sacrifice; il faut que je prépare au plus vite tous ces cadeaux que je te destine, car j'ignore pour combien de temps je me trouve à la maison paternelle; dès que l'heure sonnera, je répondrai, moi aussi, à l'appel divin qui me presse.

—Notre famille va donc donner à l'Eglise un enfant prodigue et une enfant toujours fidèle. Je ne saurai sans doute jamais tout ce que je dois, Thérèse, à tes prières et à tes exemples!

—Ne parlons pas des exemples: je ne suis qu'une âme encore bien imparfaite; mais j'ai prié, oui, beaucoup prié pour toi, surtout au cours de ces dernières semaines, et mes supplications ont été exaucées. Il ne reste plus maintenant qu'à informer ceux et celles qui sont particulièrement intéressés à tes projets: tes maîtres du Collège, qui ont tant fait pour toi; la postulante Carmélite dont le désintéressement fut vraiment providentiel; et enfin ta petite amie à qui tu dois de loyales explications; cette dernière démarche comporte beaucoup de ménagements.

—Le bon Père Francoeur a tout prévu pour notre chère Alice: il doit l'inviter à passer quelques jours à la Villa-Maria avec un certain nombre de jeunes filles; là, elle comprendra mieux les desseins de Dieu sur elle.

—Excellente idée! Tu vois, mon Jean, que toutes les difficultés s'aplanissent pour les

âmes de bonne volonté. Au premier jour libre, tu iras à l'Assomption; tu t'informeras de la date à laquelle ton ancien confesseur doit être de retour; il sera opportun de lui faire les confidences qui te semblaient si difficiles avant d'avoir étudié tes plus intimes dispositions; il verra ainsi que tu n'es point ingrat et que tu as profité de ses bons conseils et du dévouement de tous ses confrères. Je suis sûre qu'il apprendra avec bonheur ta prochaine entrée au Séminaire de Philosophie, puisque ce projet est déjà ancien et que le Collège ne comptait pas sur ta présence à la rentrée.

—Oui, c'est là que je porterai d'abord officiellement la nouvelle qui doit réjouir mes chers professeurs: chaque année, le Collège envoie au Séminaire un certain nombre de philosophes, tandis qu'un autre contingent reste sur place pour la fin des études secondaires. Je ne serai pas hors des traditions établies de longue date.

Quelques jours plus tard, Jean Bélanger se rencontrait avec son habile professeur de rhétorique, qui s'était occupé spécialement de sa formation littéraire et morale. Il reçut de cet excellent prêtre les plus chaudes félicitations et les meilleurs encouragements. Le brillant rhétoricien ouvrit pleinement son coeur, rendit compte de ses timidités, se fit enfin connaître comme il aurait dû le faire beaucoup plus tôt.

—Je soupçonnais bien, reprit le distingué professeur, les difficultés qui paralysaient votre franchise. J'attendais le moment favorable pour rompre la glace entre nous deux; mais notre Jean se dérobait toujours: c'était un modèle en classe, irréprochable pour tout ce qui concernait devoirs et leçons; au demeurant, bon camarade avec ses condisciples; seul, le Bon Dieu avait une part un peu trop juste dans cette vie d'écolier. Mais, cher ami, vous comblez d'un seul coup cette lacune; vos illusions ont donné lieu à un retour généreux; votre vocation me semble affermie, plus solide que tant d'autres moins éprouvées.

—Vous nous avez souvent dit en classe, cher Maître, que le tempérament canadien, dans sa période actuelle d'évolution artistique et littéraire, n'était pas représentatif de la mentalité française qui règne de l'autre côté de l'Océan. Peuple encore jeune, né d'hier à la vie intellectuelle, nous sommes quelque chose comme des romantiques attardés, envahis par le sentimentalisme intense des Chateaubriand et des Lamartine. Vous qui connaissez si bien les divers courants littéraires contemporains, vous êtes à même de nous comparer avec les cousins de l'ancienne France. Savez-vous que j'ai souvent réfléchi, depuis deux mois, à vos doctes leçons, et que j'en ai fait l'application à mon cas? J'ai un faible pour les écrivains et surtout pour les poètes du siècle dernier qui ont vécu avant 1850. Je me retrouve en eux, leurs accents m'émeuvent, leurs rêves sont les miens, j'ai même trop de goût pour cette religiosité nuageuse qui fut en vogue à cette époque. Si je ne suis pas le seul à me nourrir de cet aliment esthétique, ne croyez-vous pas que nous devrions nous hâter pour être à la page qu'écrivaient nos contemporains, là-bas, sous le ciel de la vieille France?

—Vous vous définissez avec une rare précision, Jean, et vous cataloguez ainsi un bon nombre de nos compatriotes. Tous ne traduiront pas sur le papier leur état d'âme, mais ils partagent, pour la plupart, ce qui fait le fond de votre caractère. La fin du XIXème siècle a vu naître, ailleurs que chez nous, des oeuvres plutôt scientifiques; les écrivains se sont montrés avides de connaissances précises qui manquaient au Canada. Il n'y a pas lieu, pour autant, de nous croire en retard. La science a mal servi l'enthousiasme nécessaire aux productions artistiques. Sans vouloir juger prématurément notre nation canadienne, tout me porte à penser que nos écrivains sont dans une atmosphère merveilleuse pour donner autre chose que de livres de critique ou d'érudition: ils n'ont qu'à respirer largement l'air du pays, et, tout en étudiant les modèles de toutes les époques littéraires, ils seront envahis par l'ambiance immédiate et ils finiront par fonder une école qui forcera l'attention des plus sceptiques parmi les étrangers. Notre romantisme corrigera ce qu'il conserve de trop vague, mais il ne se laissera pas dessécher par le cérébralisme ni par la manie scientifique. Pour être artiste, il ne faut pas être blasé, il faut être jeune, au moins de coeur.

"Sous ce rapport, continua le professeur de rhétorique, il semble bien que nous sommes en communion d'idées et de sentiments avec la jeune France qui lutte de tout son coeur, en ce moment, dans la mère-patrie, contre les éteigneurs d'étoiles. Le vieil idéal n'est point mort là-bas, et il ne demande qu'à se développer ici. Il y aura encore de beaux jours pour l'antique humanisme français, et le Canada aura sa place dans cette renaissance. Demeurez enthousiaste, Jean; l'austérité de

vos études philosophiques et théologiques élaguera sans peine les frondaisons parasites de votre riche nature. Au sortir de ces années sérieuses, votre apostolat ne pourra que se ressentir de vos dispositions actuelles. Quel que soit le poste qui vous sera confié, vous écrirez un magnifique poème; si votre plume s'y refuse, votre activité extérieure y suppléera. L'histoire canadienne est une épopée, comme le dit notre chant national, et vous y prendrez place. Courage, Jean, l'avenir est à vous et à ceux qui vous ressemblent! Maintenant que nous nous connaissons si bien, vous trouverez toujours dans votre vieux Collège des amis prêts à vous ouvrir les bras, chaque fois qu'ils auront le bonheur de vous revoir!"

Jean Bélanger venait d'entendre la dernière leçon de son cher professeur de rhétorique: ces quelques paroles laissent supposer ce qu'avaient été les précédentes. Le collégien s'était trouvé à trop bonne école, il était trop intelligent, trop artiste, trop vertueux, pour ne pas en avoir tiré le plus large profit.

XI

La soutane est prête, ainsi que tous les accessoires; on admire le surplis éclatant de blancheur, confectionné par Thérèse. Alice a suivi les exercices d'une pieuse retraite à la Villa-Maria; elle a compris son devoir, à la suite d'émouvantes entrevues avec le Père Francoeur, dont le zèle est inlassable auprès de la jeunesse féminine comme dans le camp masculin: "Si Jean était resté dans le monde et m'avait abandonnée, a déclaré Alice, j'aurais été inconsolable; mais je n'ai pas la témérité de le ravir à Dieu. Nous demeurerons bons amis, comme dans notre première enfance; ses prières me porteront bonheur."

Un amour capable de se transformer ainsi en amitié n'existe qu'en des coeurs pétris de christianisme; cette remarque s'impose, une fois encore, avant d'assister au dénoûment d'une crise qui s'était apaisée, sans produire d'autre catastrophe que des blessures guéries par un baume tout divin; un pareil amour n'est-il pas le seul qui mérite son nom? Ont-ils jamais aimé, ceux qui entretiennent d'égoïstes convoitises? Les passions avides de haine, de carnage et de sang méritent-elles l'apothéose où se complaisent les écrivains et les lecteurs épris d'épicuréisme, vingt-deux siècles après la disparition d'Epicure? Cette régression vers les âges païens mérite la réprobation de tous les partisans du spiritualisme artistique et moral; les profanateurs de l'amour n'ont pas qualité pour faire la théorie de ce sentiment, et encore moins pour imposer à d'autres leur psychologie tronquée et spécieuse. Ceux qui revendiquent le droit de donner des ailes à la jeunesse, de la faire planer dans les régions de l'idéal, ne s'en laisseront pas imposer par les matérialistes systématiquement férus d'une sensuelle physiologie.

Jean Bélanger, sorti vainqueur des combats dont le sacerdoce était le prix, n'avait plus maintenant qu'à faire la dernière visite qu'il avait promise, et qui n'était pas la moins attendue: dès son retour de Laval-des-Rapides, il avait répondu à la lettre si touchante qui l'avait affermi dans ses généreuses dispositions; quelques jours avant son entrée au Séminaire, il se rendit avec sa soeur Thérèse au Carmel de Montréal. Minute pathétique, que celle où la jeune postulante apparut derrière la clôture! Elle était déjà revêtue d'une livrée austère. Pâle d'émotion, elle laissait modestement les yeux. Se rendant compte que Jean refoulait un sanglot sans pouvoir proférer une parole, elle rompit la première le silence:

—Vous voyez, dit-elle, combien le Seigneur est bon! Il nous a conduits par la main depuis le jour où nous avons entendu sa voix. Jean, ajouta-t-elle, avez-vous quelque chose à regretter, en ces ineffables instants?

—Il n'est pas défendu, répondit le jeune homme, de sentir profondément la rupture des derniers liens qui nous rattachaient à la terre: la mort anticipée que nous acceptons ici tous les trois est un gage de vie meilleure; vous avez su me le faire comprendre, petite Soeur déjà abîmée en Dieu. Je souhaite que mon courage ne soit pas trop inférieur à votre sublime héroïsme... Quel sera désormais votre nom?

—Je m'appellerai Soeur Madeleine de la Miséricorde, quand sonnera l'heure des engagements plus solennels; je suis heureuse de porter, par avance ce nom symbolique.

—Soeur Madeleine, dit Thérèse, vous occuperez désormais une large place dans notre famille: vous y avez joué un rôle providentiel et vous continuerez à y exercer de loin une surnaturelle influence. Puissions-nous venir, les uns et les autres, puiser auprès de vous la ferveur qui doit nous animer... Quel recueillement, quel silence, quelle paix céleste dans cet asile! Ici, vraiment, on se sent avec Dieu!

—Oui, répondit la sainte enfant; c'est le

terme suprême du bonheur, dans la mesure où il est réalisable sur la terre. Mais, vous aussi, Thérèse, et vous aussi, Jean, vous éprouverez toutes les joies de la contemplation alternant avec l'apostolat. Ici, c'est la source des Grâces obtenues seulement par la prière; mais cette source doit s'épancher à travers le monde, et votre zèle saura y pourvoir. Ma pensée vous suivra partout; je vous aimerai, ainsi que j'en ai pris l'engagement.

La conversation se prolongea encore quelques instants; la postulante s'informa de tout ce qui concernait Alice; elle n'oubliait rien du drame qui avait abouti à des solutions si harmonieusement combinées. Les coeurs les plus meurtris se retrouvaient dans une atmosphère de sérénité divine. Puis, la cloche du couvent se fit entendre; c'était la fermeture du parloir. La Carmélite disparut; Jean et Thérèse retournèrent chez eux, après s'être rendus à la chapelle du monastère pour y exhaler leur reconnaissance; la voix si douce de leur amie résonnait encore au plus profond de leur coeur...

Une semaine plus tard, Jean était au Séminaire. Il y prit la soutane au cours d'une cérémonie très simple, à laquelle assista toute sa famille; il prononça avec conviction la formule sacrée: "Le Seigneur est la part de mon héritage." Puis, il se mit à ses études philosophiques avec une ardeur qu'il n'avait pas ressentie au Collège. Cette année scolaire allait passer plus vite encore que les précédentes; l'automne et la chute des feuilles, sur les pentes du Mont-Royal, lui semblaient la fin de ses illusions d'adolescent. Quand l'hiver s'annonça avec ses neiges, les vastes surfaces immaculées qu'il apercevait eurent pour le jeune artiste un sens mystique: c'était la blancheur, l'innocence complètement reconquise. Enfin, la belle saison reparut, après les mois de labeur recueilli; alors, Jean se rendit pleinement compte qu'il était un homme nouveau, débordant d'une vie qui n'était pas celle de la nature.

C'est ainsi qu'il s'achemina vers le sacerdoce, revenant chaque année à la **Ferme des Erables**, y étant pour tous un sujet d'édification. Il revit plusieurs fois la Carmélite, il assista à ses voeux solennels, ainsi qu'à l'entrée en religion de sa soeur Thérèse. Il revit plus souvent encore sa voisine Alice, durant les vacances suivantes. Ovila Paquette était fiancé avec elle, et Jean n'en éprouvait plus aucun regret. Le jeune abbé prenait part volontiers aux joyeuses réunions de famille, à la **Ferme des Ormeaux.** Alice et Ovila l'aimaient comme un frère. Un an avant sa prêtrise, il assista au mariage projeté et bénit intérieurement les circonstances qui l'avaient conduit à un état supérieur. Il devint un prêtre comme l'Eglise souhaite d'en avoir beaucoup; il aima les âmes de toute l'ardeur de son âme régénérée, retrouvant toujours dans ses rêves les campagnes du pays natal, élargies à travers tout le Canada où il devait passer en faisant le bien; parmi ces horizons, il découvrait chaque jour, à l'heure du Saint Sacrifice, les douces images transfigurées qui avaient ravi son coeur de dix-sept ans.

FIN

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 38 Novembre 1929.

L'historien et ses erreurs

L'historien, l'annaliste, l'archiviste, le chroniqueur, comme aussi les autres travailleurs de l'histoire qui ont les faits sous les yeux, sont sujets à fausse interprétation, omission, demi-renseignement, influence d'idée préconçue, partisannerie et nombre de défauts qui sont dans la nature humaine. Pour obtenir la vérité en histoire, on doit comparer les écrivains entre eux et surtout tâcher d'éclaircir les situations par la découverte de documents qu'ils n'ont pas rencontrés ou qui sont restés secrets. Aucun livre d'Histoire n'est exempt de gros malentendus. Un très grand nombre sont rédigés comme des plaidoyers d'avocats, c'est à dire tout d'un seul côté, comme ceux qui ont une thèse à faire reconnaître et qui, volontairement ou non, cachent la vérité. Il y a même des auteurs d'ouvrages prétendus sérieux qui ont pour système de cacher, répétons-le, certains faits : nous les appelons, entre nous, pour les ridiculiser, les "il-ne-faut-pas-qu'on-le-dise," comme si la vérité historique doit être ignorée.

Le malheureux lecteur est à la merci du livre, n'étant pas armé contre les tours et détours que celui-ci renferme et croyant en conscience que la vérité brille sous ses yeux parce que c'est imprimé. Même s'il n'ignore pas que le papier souffre tout, il lui manque les connaissances, les lectures, l'habitude et le tact nécessaires pour distinguer les subterfuges à travers les complications du récit.

En corrigeant les "épreuves" de l'*Acadie française,* ouvrage de Benjamin Sulte que les Editions Garand sont à faire imprimer, j'ai trouvé, entr'autres exemples, qu'un terme employé avec adresse peut embrouiller toute une longue histoire. En effet, mettons sur le compte des Anglais la dispersion des Acadiens en 1755, et nous comprendrons sans effort que cela veut dire le gouvernement britannique, tandis que ces Anglais, c'étaient uniquement les gens de Boston.

Rameau de Saint-Père, l'auteur de *Une colonie féodale en Amérique,* et nombre d'autres avant et après lui, ont employé le mot seigneurie en parlant de la colonisation du Canada. Tout de suite, l'édifice féodal du moyen-âge se présente au lecteur et le frappe; pourtant, notre seigneurie n'était guère féodale. M. Sulte a donc parfaitement raison de dire dans son nouveau travail que le titre cité plus haut contredit la pensée de l'auteur. C'est logique.

On a dit : "le parlement de Paris," les lecteurs ont cru qu'il y avait à Paris un parlement (disons en 1667 ou 1717) comme celui que nous avons en 1929. Mais ce n'était pas du tout cela.

Un autre exemple, lu dans un livre récent. C'est la mention des appointements d'un juge de la Nouvelle-France qui étaient de deux mille francs (environ $400.00) en 1717. Cette somme parait ridiculement maîgre, mais il faudrait expliquer qu'elle représente $2,000.00 de notre monnaie actuelle.

L'écrivain d'occasion, dressant une monographie paroissiale ou généalogique, n'est nullement stylé pour mettre les lecteurs en garde contre ces malentendus. Il n'y a donc pas que l'inexpérience de ce novice; il y a les fautes de l'historien. L'ignorance du lecteur y met le comble et

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir les manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre.

GERARD MALCHELOSSE
Directeur.

Toute correspondance devra être adressée :

"La Vie Canadienne"

Casier postal 969

MONTREAL

plus on va, plus on s'embrouille. Si nous écrivions : "le commerce de la France avec le Canada, en 1680, était prospère," on ne manquerait pas de s'imaginer bien des choses qui, de nos jours, constituent le commerce. Cependant, le monopole des peaux de castor et autres fourrures formait notre seule branche d'exportation, et c'était au profit de quelques individus. Le colon canadien n'a jamais pu faire à son compte le plus petit commerce qu'il soit; les compagnies de traite et les magasins du roi l'en empêchaient. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est que nos ancêtres ne se sont pas plaints de cette sorte de tyrannie et de quasi esclavage.

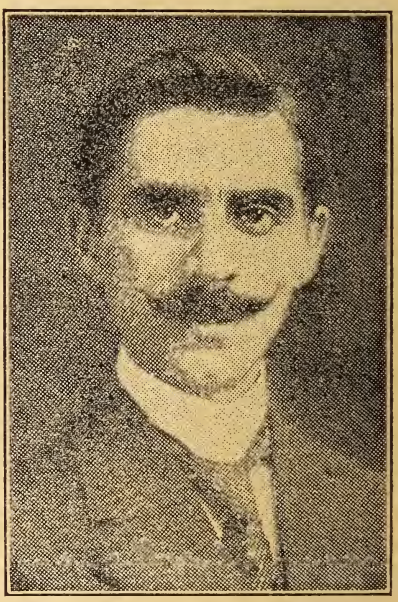
Tant que nous n'étudierons pas notre histoire par le côté critique, nous resterons dans l'ignorance de la vérité. Ne méconnaissons donc pas la critique historique; ne repoussons pas ceux qui ont le courage de redresser les erreurs des écrivains qui ont pu se laisser égarer par parti-pris ou autrement. La critique s'impose plus que jamais.

Gérard MALCHELOSSE,
de la Société historique de Montréal.

Nos collaborateurs.

Albert Ferland

M. Jules Massé, président de la Société du Bon Parler Français, vient de remettre l'insigne de chevalier de cette société à M. Albert Ferland, poète et artiste dessinateur, membre de l'Ecole Littéraire, de la Société Historique de Montréal, de la Société des Poètes de Québec et de la Société Royale du Canada. C'est un honneur qui revenait certes à M. Ferland, et nous sommes heureux de lui offrir ici nos félicitations. M. Ferland est un ami du *Roman Canadien* et l'un des collaborateurs les plus justement appréciés de *la Vie Canadienne.*



M. Albert Ferland.

Albert Ferland descend d'une des premières familles de colons du Canada. Son ancêtre, François, fils d'André, que la tradition dit originaire de la Vendée (Bas Poitou), était établi à l'île d'Orléans dès 1680. Fils d'Alfred Ferland, industriel, et de Joséphine Hogue, notre collaborateur naquit à Montréal le 23 août 1872. Après un cours d'études élémentaires chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, il dût suivre sa famille, vers 1881, dans un séjour

bref en plein nord laurentien, au lac Simon, près d'Hartwell. Cette velléité de vie paysanne le mit en contact avec une nature encore presque vierge qui devait impressionner si vivement sa jeune sensibilité. Réintégrant sa ville natale, il étudia seul la littérature, l'histoire, les arts et le dessin. Esprit curieux, d'une ardeur inlassable, il s'assimila la culture française et, dit un de ses biographes, par une disposition naturelle de son tempéramment religieux, il affectionna les oeuvres de théologie et les auteurs mystiques.

Tout en s'occupant de librairie, de reliure, d'imprimerie, de photographie, de gravures d'ornements, il se consacra à l'enseignement du dessin comme professeur aux écoles gratuites du soir du gouvernement Mercier. Il est devenu l'artiste délicat qu'on connaît. On lui doit plusieurs frontispices d'ouvrages canadiens et surtout une collection de plus de quatre-vingts portraits historiques, qui figure dans de nombreux collèges du Canada et des Etats-Unis.

Dès la prime adolescence, Albert Ferland se fit remarquer par sa précocité poétique. A peine âgé de seize ans, il faisait déjà ses débuts littéraires dans "le Samedi" et dans "le Monde Illustré", puis il collabora ensuite au "Recueil Littéraire" et à presque toutes les revues et gazettes du temps. Ses essais, pleins d'enthousiasme et de fines observations, lui valurent, en 1892, d'être admis membre de l'Académie littéraire, musicale et biographique de France.

Il tenait un modeste atelier sur la rue Sainte-Catherine Est, quand, dans sa vingtième année, il lança ses "Mélodies poétiques," une oeuvre de jeunesse, et cela y parait. On y rencontre en effet les défauts ordinaires des débutants: l'inégalité et le manque de souplesse. C'était pourtant un tour de force qui ne s'était jamais vu au pays. Les jeunes poètes ne sont pas rares, certes, mais braver la critique publique à un âge d'inexpérience, c'était assurément audacieux.

"Femmes rêvées," élégant petit livre paru en 1899, rappelle les "Lotus bleus", de l'éditeur Lemerre, nous révèle un artiste soucieux de nous présenter "des oeuvres éditées avec luxe et avec art (Mgr Camille Roy), et atteste chez l'auteur, écrit un rédacteur de "l'Illustration", de Paris, un grand souci de la variété du rythme et de l'élégance des images à tel point que plu-

sieurs des pièces du recueil auraient fort bien pu être écrites à Paris. Ce livre d'un adolescent marque une amélioration; toutefois, à cette époque, comme le remarque Jules Fournier, "Ferland n'avait pas encore trouvé sa voie." On peut dire qu'il s'est révélé à lui-même et au public avec "les Horizons" (1908), "le Terroir" (1909), "l'Ame des bois" (1909) et "la Fête du Christ à Ville-Marie" (1910), quatre parties d'une vivante homogénéité, dit d'Artrey, réunies aujourd'hui en un ensemble dont le titre, "Canada chanté", couronne heureusement une oeuvre toute de ferveur patriotique et de généreuse exaltation de la nature.

"Le Canada chanté", le manuscrit que M. Ferland a maintenant dans ses cartons, est le livre qu'il avait rêvé de donner et qu'il a laissé entrevoir lors de la publication des premiers fascicules (1908). Avec les "Voix du Pays Vierge," poèmes publiés dans les mémoires de la Société royale du Canada (1926), ce sont là des oeuvres achevées et de première valeur. Ils ont élevé M. Ferland au rang des écrivains qui nous font honneur à l'étranger et sa réputation sera dorénavant indestructible. Qu'il continue cette marche ascendante, sans bruit et modestement, mais avec toute la vibrante ardeur qui ne l'a jamais abandonné, nous en augurons d'excellentes promesses.

Albert Ferland est sans contredit le plus canadien de nos poètes laurentiens. Comme Crémazie, il aime son pays avec idôlatrie; il le chante mieux peut-être que Fréchette même. Ce dernier incarnait bien l'âme de la France, un patriotisme étranger qu'on le veuille ou non. Ferland, lui, incarne mieux l'âme canadienne, l'âme de chez nous. Il chante toujours avec sincérité, avec vaillance. Quant à ses vers ils sont d'un artiste par la facture, par l'inspiration, par la grandeur, par les sentiments. En un mot, Ferland est une âme, c'est tout dire.

Mais je ne veux pas faire ici un éloge exagéré ni de critique à proprement parlé. Des appréciations comme celles de Rémi Tremblay, Benjamin Sulte, Madeleine, Germain Beaulieu, Louis Fréchette, Mgr Camille Roy, l'abbé Félix Klein, Louis Tiercelin, Gabriel Hanotaux, Adjutor Rivard, Auguste Dorchain, John Rolley, Chas. Fuster, Jean Jacquet, Jean Charbonneau, Ernest Lafortune, Ernest Odan, Oswald Mayrand, Lan al Lenner, les chanoines Emile Chartier et Brintet, et de tant d'autres, sont assez vastes et précieuses pour se borner à leur louange et à leur sévérité.

Des revues et des journaux comme "la Revue des Poètes" (Paris), "la France illustrée", "le Monde nouveau", "les Cahiers catholiques", "la Roumanie" (Bucarest), "le Journal de Pékin", "The Bookman", etc., ont dans les deux continents signalé M. Ferland au public lettré.

BELAIR 7149-7150 **4204 ST-DENIS**

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER	LAMPES	CHAMBRES A COUCHER
CHESTERFIELDS	BIBLIOTHEQUES	DIVANETTES
CAROSSES	TABAGIES	FAUTEUILS
CHAISES	ETC.	MIROIRS
LITS		

JUGEZ PAR VOUS-MEME — **VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS exhibés dans mes vitrines.**

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous acheterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

Voici ce que René Gautheron, ancien professeur de littérature française à l'Université de Montréal, présentement professeur à l'Université Dalhousie, à Halifax, dit des "Voix du Pays Vierge": "Dans ce mystère des origines de la terre canadienne, il y a une veine féconde de poésie que vos compatriotes ont laissée jusqu'ici à peu près inexploitée. C'est aujourd'hui votre propriété particulière, et elle a trouvé le maître qui lui convenait. L'imagination forte et colorée qui anime ces trois poèmes, l'ampleur des développements et la sonorité des périodes conviennent bien à ce sujet épique."

Albert Ferland figure dans plusieurs anthologies des poètes français contemporains, notamment dans le premier volume de "Toutes les Lyres", publié par Gastein Serge (Paris, 1909), "la Chrestomathie française", de Henri Sensine, et l'"Anthologie Internationale", de J.-L.-L. D'Artrey (Paris, 1927), et dans des ouvrages comme l'Histoire de la littérature française", de Bédier (Larousse), l'"Encyclopédie de la Jeunesse" (New-York) et "Intimacies in Canadian Life and Letters", de Thomas O'Hagan (Toronto, 1927).

Plusieurs de ses écrits figurent aussi dans des ouvrages scolaires comme ceux de l'abbé Adélard Desrosiers, des Dames de la Congrégation de Notre-Dame et des Frères des Ecoles Chrétiennes. Tous les livres d'Albert Ferland sont soigneusement illustrés de charmants croquis dessinés par lui-même. Disons-le en passant, il manie le crayon tout aussi bien que la plume et, sans s'en douter, il nous donne de petits chefs-d'oeuvres inspirés d'après nature.

Quelques-uns des poèmes de M. Ferland ont été récités à une fête patriotique à la Sorbonne, et Louis Arnauld lui a consacré deux leçons de son cours de littérature canadienne à l'Université de Poitiers.

Au physique, M. Ferland est petit de taille aux membres délicats, l'air souriant, avec des yeux qui vous regardent bien en face, comme s'il méditait une malice, toujours mis avec élégance, affable, doux, poli, réservé, et d'une modestie plus qu'ordinaire. Il a les cheveux d'un noir clair comme l'ébène, avec moustache non moins noire; sa démarche est vive, alerte comme son esprit et sa pensée.

En terminant, n'oublions pas d'ajouter que M. Ferland est un des fondateurs de l'Ecole Littéraire de Montréal, dont il fut secrétaire de 1900 à 1903, président en 1904, et de nouveau, il en est le secrétaire actuel. Il a collaboré aux "Soirées du Château de Ramezay", publiées en 1900 et en 1925, et au "Terroir" (1909).

Gérard MALCHELOSSE

En vente avec succès depuis 1881
Diplôme et Médaille d'or de Paris

LA RACICOTINE

Le purgatif et dépuratif du sang par excellence, souverain contre la dyspepsie et de tous les maux résultant du mauvais état du sang.

En vente partout

COUPON

En nous retournant ce coupon et dix sous, nous vous envoyons sans frais un paquet de RACICOTINE de la valeur d'un dollar, ($1.00).

ANT. RACICOT & CIE

IMPORTATEURS

4656, rue Papineau — AMherst 5419

En Marge de l'Histoire.

Le mot Orégon

L'origine du mot Orégon, nom d'un des Etats américains, a toujours intrigué les chercheurs, et ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle le casse-tête historique de l'Ouest. On a tenté depuis quelques années d'expliquer son étymologie, de même qu'on a poussé de l'avant des théories de pure imagination. Fut-il employé pour la première fois par le capitaine Robert Gray, de Boston, qui, en 1792, atteignit l'embouchure du fleuve qu'il nomma Columbia, et que l'on reconnait comme le découvreur de cette partie du continent américain, ou encore par le capitaine Robert Rogers, premier commandant du fort Mackinac.

La théorie qui veut que le mot Orégon ait une origine française est peut-être vraisemblable, mais, personnellement, j'en doute, et voici pourquoi.

M. John C. Almack, professeur à l'université de Stanford, Californie, est d'opinion que le mot Orégon vient de Carignan, nom du célèbre régiment qui nous laissa des colons en 1667-68 et qui a fait l'objet de tant de recherches de la part de nos historiens, principalement de feu Benjamin Sulte, et qu'il a été appelé à nommer la partie inférieure de la rivière Columbia et le territoire adjacent par un des membres de la famille de La Vérendrye.

Il n'est pas possible d'établir la liaison entre Orégon et Carignan, attendu qu'à l'époque où vivait La Vérendrye on ne connaissait encore rien des Etats Idaho, Washington et Orégon. Les fils de La Vérendrye, en 1743, rendus au Montana, entendirent les Sauvages leur parler des peuplades qui vivaient à l'ouest, au-delà des montagnes Rocheuses, mais ni eux ni leurs successeurs ne poussèrent leurs découvertes plus loin. Ce n'est que cinquante ans après que l'Orégon fut découvert, et, encore, n'y trouva-t-on que des Sauvages.

Rogers ou Gray ont-ils appris le mot de la bouche des Indiens? C'est probable. On ignore ce qu'il désigne. En tout cas il ne vient certainement pas de Carignan, pas plus qu'il ne dérive de Orgin ou Orgon, bouche du Rhône.

Si je mets en doute que le mot Orégon remonte à avant la découverte qu'un traité unit toute la côte du Pacifique et les territoires compris entre les 42e et 54e degrés de latitude sous ce nom d'Orégon. De 1811 à 1859, la compagnie de fourrure de la Baie d'Hudson a constamment entretenu des trappeurs canadiens dans les Etats d'Orégon, de Washington, d'Idaho, etc. Organisé en territoire en 1848, l'Orégon entra dans l'union américaine en 1859.

Tout ce qui s'écrit chez nos voisins pour débrouiller cet impénétrable problème de l'origine du mot Orégon n'a rien de solide. On en cherche à tort la signification, car c'est sans doute un terme indien local corrompu. Dans la contestation, comme les historiens de là-bas émettent des opinions, je risque la mienne.

Gérard MALCHELOSSE

Par devant notaire

Une personne qui voudrait donner à une autre personne une orange dirait simplement: "Je vous donne cette orange."

Mais pour un notaire, c'est différent. Voici comment il s'exprimerait:

"A. B. C. lequel par les présentes, cède, donne, abandonne et transporte à XXX, présent et acceptant, tous et chacun des droits, intérêts, titres, prétentions généralement quelconques qu'il a et peut avoir et prétendre dans la dite orange, avec en même temps l'écorce, la chair, le jus, les pepins, et tous droits et avantages en iceux, tels qu'ils existent actuellement, avec pouvoir de mordre, couper, sucer ou autrement manger la dite orange, aussi effectivement et pleinement que le dit A. B. C. aurait le droit de la mordre, couper, sucer et autrement manger, avec ou sans la peau, le jus, la chair, les pepins, consentant le dit A. B. C. à ce que le sus-nommé XXX soit et il est présentes substitué à tous les droits, noms, raisons, intérêts, prétentions dudit A. B. C. dans la dite orange et tout ce qui constitue icelle voulant et consentant qu'il en fasse sa propre affaire nonobstant tous actes et instruments de quelque espèce ou nature quelconques à ce contraire."

Est-ce assez simple, enfin?

Le Coin du Poète.

Noces d'Or

M. et Mme. Napoléon Casault
Noces d'Or
12 février 1917.

Vous me rappelez l'ancien temps,
Les bons souvenirs de jeunesse,
Et plus ils datent de longtemps,
Plus ils sont chers à la vieillesse.

Les jeunes se sont rassemblés
Pour apprendre à fêter des noces.
Si, plus tard, Dieu les a comblés,
On les verra dans leurs carrosses.

De nos compagnons disparus
Le nombre est grand et je m'étonne
Qu'il en reste — ils sont accourus
Célébrer votre bel automne.

Car ce n'est pas du tout l'hiver,
Pas plus pour vous que pour madame.
L'arbre est vaillant tant qu'il est vert,
Et la vigueur est dans votre âme.

Vous voyez donc autour de vous
Des amitiés de tous les âges.
C'est à qui de chacun de nous,
S'empresse à rendre ses hommages.

Oui, des compliments, des souhaits
Qui font du bien aux coeurs sensibles
Et, pour ne l'oublier jamais,
Vous avez des preuves visibles.

On vous apporte en souvenir,
Tous les "cadeaux de circonstance",
Priant le ciel de vous bénir,
Et prolonger votre existence.

Benjamin SULTE.

Marie, nom de gloire

O Vierge, honneur des Temps, nul nom comme [le tien
N'émerveille le Ciel, n'est pour nous joie et [beaume,
L'invoquer c'est tenir la clé du saint Royaume,
Nul n'a plus de douceur aux lèvres du chrétien.

Nom puissant sur les mers, protecteur des [marins,
Sa splendeur enivrait l'illustre Chrysostôme,
Ambroise et Dominique et le brûlant Jérôme;
L'Eglise l'a serti dans son art souverain.

Déroulant le trésor de ses hymnes fleuries,
L'entends-tu te louer dans toutes les patries,
Enchanter ses enfants de tes noms glorieux.

Somptueuse, elle chante: O Sainte [merveilleuse...
O blanc lis... Tour d'ivoire... O Reine, [O Bienheureuse!...
Et l'on se sent meilleur en priant sous tes [yeux.

Albert FERLAND

Trois jours chez-nous il a neigé . . .

(*Chanson des Raquetteuses*)

Trois jours chez nous il a neigé,
L'Hiver enfin blanchit la terre!
Voyez déjà dans la Frênière
Courir Odile au pied léger,
La brune Adèle et Nicolette!...
Le temps est beau
Sur le côteau.
Vole, raquette!

La belle Odile a tricot blanc,
Fins mocassins, mitaines grises;
La brune Adèle est la mieux mieux mise,
Et sa ceinture vole au vent;
Celle qui rit, c'est Nicolette.
Le temps est beau
Sur le côteau,
Vole, raquette!

L'une est fille du grand Renaud,
Qui sur la route a trois gros saules,
L'autre est l'orgueil du vieux Dessaules;
Celle qui va d'un air faraud
C'est la jeunette Valiquette,
Le temps est beau
Sur le côteau,
Vole, raquette!

Ah! ces trois filles du pays
Feront un jour sainte promesse
A l'amoureux de leur jeunesse!

Sera-ce à Pierre ou Jean Denis,
A Claude Augé, Paul-à-Duquette?...
Le temps est beau
Sur le côteau,
Vole, raquette!

Ah! vole, vole au blanc pays,
O rire clair des raquetteuses,
Qui jupe au vent, mine joyeuse,
S'en vont au loin vers les bois gris,
Adèle, Odile ou Nicolette!
Le temps est beau
Sur le côteau,
Vole, raquette!

Albert FERLAND

Incendie [1]

Voyez, tout passe,
Souvent tout lasse,
Ou bien tout casse.

Tout se formule,
Tout s'accumule,
Et puis tout brûle.

L'état ancien,
Tombant à rien,
Autre survient.

S'en va le four,
Croule la tour,
Chacun son jour,
Viendra mon tour.

Benjamin SULTE.

1. Impromptu fait à la séance de la Société Royale du Canada, le soir du 3 février 1916, au septième étage d'une bâtisse faisant face au parlement, alors que le feu ravageait celui-ci. Sur les douze coups de minuit, la tour croula comme une masse.

Rectification

Par une inadvertance du typo, dans la mise en page 30 de notre *Vie Canadienne* d'octobre, le nom de Régis Roy n'a pas figuré à la fin de sa pièce "pour rire" intitulée "Le Chat de Simplice." Nous osons espérer un demi-pardon, car notre collaborateur a pour tous les largesses d'un *roi.* *G. M.*

Les temps héroïques du Canada et les enseignements qu'ils nous ont laissés [1]

C'est lord Elgin qui a définitivement consacré l'expression de *temps héroïques du Canada,* appliquée à la première période de notre histoire qui, commencée en 1608, à la fondation de Québec par Champlain, se prolongea jusqu'à 1666, année de la grande expédition de M. de Tracy chez les Iroquois.

C'est le chant du *Te Deum,* ordonné par notre grand premier évêque du Canada, Mgr de Laval, et chanté dans la cathédrale de Québec, à l'occasion du succès de la campagne de M. Tracy, qui a marqué la fin, non pas de l'héroïsme de nos pères, mais des temps héroïques par excellence de notre existence nationale.

Cette expédition fut faite par six cents soldats français, quatre cents miliciens du gouvernement de Québec, cent dix du gouvernement de Montréal, quatre-vingt dix des Trois-Rivières et cent Sauvages hurons et algonquins. La Mère Marie de l'Incarnation dit à ce sujet: "Nos nouveaux chrétiens sauvages suivent l'armée française avec tous nos jeunes français-canadiens, qui sont très vaillants et qui courent dans les bois comme des Sauvages."

Les troupes étaient accompagnées de M. l'abbé Dubois, aumônier du régiment de Carignan, des Pères jésuites Albanel et Raffeix et de l'abbé Dollier de Casson, Sulpicien. Pendant l'absence de cette petite armée, Mgr de Laval, avait tenu, comme autrefois Moïse, "les mains levées vers le ciel et mis tout le monde en prières."

Un mot à la mémoire de celui qui a popularisé le nom qui sert de titre à ce petit article destiné au numéro commémoratif du *Travailleur.* Lord Elgin, selon moi, est l'homme le plus éminent de tous ceux que l'Angleterre nous a envoyés comme gouverneurs du Canada: cette opinion ne diminue en rien la réputation d'autres représentants, chez nous, de la Couronne britannique, elle laisse à plusieurs d'entre eux, nommément à lord Dufferin et au marquis de Lorne, une belle page dans no-

1. Cet article de J.-C. Taché date de 1883. Il parut dans le Travailleur, de Worcester.

tre histoire et un bon souvenir dans nos coeurs: la reconnaissance doit être une vertu des peuples comme des individus. Lord Elgin était une nature d'élite; mais en dehors des hautes facultés de l'esprit et du coeur qui le distinguaient à un si grand dégré, il avait, pour nous Canadiens-français, le mérite de n'avoir point oublié son origine franco-normande ni les liens qui attachaient autrefois la France à l'Ecosse sa patrie. A son départ du Canada, il envoyait, à un de nos hommes publics qu'il avait particulièrement affectionné, un cadeau pris à la garniture de sa table hospitalière, présent qu'un charmant billet de sa main disait: "offert par un coeur français battant dans une poitrine écossaise".

Jamais on ne connaîtra assez les épisodes qui constituent l'histoire de nos temps héroïques. Comme catholiques nous disons avec l'Eglise: "Nous sommes les enfants des saints". Comme Canadiens-français nous pouvons dire: "Nous sommes les descendants de héros chrétiens".

Nos pères, selon la foi, s'appelaient Biard, Massé, LeCaron, Viel, Duplessis, Jogues, de Saint-Sauveur, Brébeuf, Lalemant, Garnier, de Noue, Vignal, Lemaître, Des Maizerets, de Charny, et de tant d'autres noms de saints religieux et de saints prêtres qui ont fécondé de leurs sueurs, plusieurs de leur sang, cette partie qui nous a vu naître du champ de la famille chrétienne.

Nos pères, selon la nature, étaient comme les paysans vendéens et bretons, catholiques, agriculteurs et soldats; ils se nommaient, Boucher, LeNeuf, Juchereau, Couillard, Champagne, Trudeau, Fontaine, Gagnon et de tous les noms que portent encore ceux de notre génération. Et nous sommes tous tellement alliés entre nous qu'on pourrait dire que nous ne formons qu'une seule grande famille canadienne-française.

Tous étaient venus, d'abord et en première intention, pour étendre le royaume de Jésus-Christ par la conversion des Sauvages, puis pour planter, à côté de la croix qui a sauvé le monde, le drapeau blanc fleurdelisé, symbole d'honneur et de vaillance. Ils étaient venus avec les beaux chants lithurgiques latins de l'Eglise, la gaieté et le beau parler français, pour donner au nouveau monde avec le spectacle d'une foi vive et agissante, l'exemple du courage et du dévouement dans les épreuves et de l'aimable commerce de moeurs domestiques douces et policées.

Pour bien comprendre ce qui a soutenu les premiers Canadiens, au milieu des misères, des fatigues et des dangers d'une situation tout à fait exceptionnelle, il faut relire les écrits qui nous ont transmis ces paroles, dans lesquelles nos ancêtres répandaient leur âme.

De Normanville, quelques jours avant de tomber entre les mains des Iroquois, disait: "Il est probable qu'étant tous les jours exposé, je pourrai être pris par les Iroquois; mais j'espère que Dieu me fera la grâce de souffrir constamment leurs feux et que j'aurai le bonheur de baptiser quelques enfants moribonds et mêmes quelques adultes, que j'instruirai dans leur pays avant ma mort."

Hertel, prisonnier des Iroquois, écrivait au Père Lemoine: "Je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre mère bien affligée, vous savez l'amour qu'elle a pour moi. Je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé."

Lambert Closse disait: "Je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes."

Après cela, on n'admire que plus, mais on s'étonne moins de l'héroïsme de nos ancêtres, et cet héroïsme de nos missionnaires et des laïques triomphait de la nature sauvage. Les Iroquois même, au sein des guerres incessantes qu'ils menaient aux Français, admiraient nos missionnaires et nos ancêtres. Garagontié, un des hommes les plus éminents de la confédération iroquoise et son plus grand orateur, venu à Québec, en 1665, pour traiter de l'échange de prisonniers, fit à M. de Tracy une harangue dans laquelle il exprimait son admiration pour les français, qu'il avait si souvent combattus. Avant de s'asseoir, pensant à la mort récente du Père Lemoine, que les Iroquois appelaient Ondessonk, il s'anime et avec un éclat magnifique, prononce une évocation digne de figurer parmi les plus beau morceaux d'éloquence de la littérature universelle.

"Ondessonk, s'écria-t-il, m'entends-tu du pays des morts où tu as passé si vite. C'est toi qui as porté tant de fois ta tête sur les échafauds des Agniéronnons, c'est

toi qui as été courageusement jusque dans leurs feux, en arracher tant de Français; c'est toi qui as mené la paix et la tranquilité partout où tu passais et qui as fait des fidèles partout où tu demeurais. Nous t'avons vu sur nos nattes de conseil décider de la paix et de la guerre; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages même étaient trop étroits quand tu t'y trouvais, tant la foule du peuple que tu y attirais par tes paroles était grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns; tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misère était suivie d'une vie éternellement bienheureuse, puisse donc que tu la possèdes à présent, quel sujet avons-nous de te regretter? Mais nous te pleurons parcequ'en te perdant nous avons perdu notre père et notre protecteur. Nous nous consolerons parceque tu continues de l'être dans le ciel et que tu as trouvé, dans ce séjour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé."

Quel charme et quel profit, pour l'âme le coeur et l'intelligence, ne trouve-t-on pas dans la lecture de nos vieilles annales? Les étrangers les moins sympathiques à nos croyances et à nos affections en sont touchés; elles ont inspiré plusieurs des plus belles pages des écrivains du pays où vont s'imprimer ces lignes. C'est en se pénétrant de la poésie de nos moeurs, s'incorporant pour ainsi dire, notre foi et nos croyances que le plus grand des poètes américains a conquis la place que personne lui dispute. Sans *Evangeline,* car je ne sépare pas notre cause et nos traditions de celles de nos frères Acadiens, dont une notable partie nous est incorporée et que tous nous comptons comme nôtres, sans *Evangéline,* Longfellow aurait des rivaux. Qu'il a dû souvent bénir la pensée qui l'a, cette fois, fait presque catholique et français d'Amérique!

On devrait imprimer un livre, pour les écoles et pour nos familles, formé d'extraits des relations des Jésuites, des lettres de la Mère Marie de l'Incarnation et d'autres lignes de nos premières annales; ce serait, après le cathéchisme et les enseignements du clergé, un des meilleurs moyens de nous conserver ce que nous ont fait nos aïeux.

Compatriotes des Etats-Unis dispersés sur la terre étrangère, revenez-nous, si vous le pouvez et dès que vous le pourrez. Mais, à tout cas, où que vous fixiez votre demeure, n'oubliez jamais votre noble origine. Arrière et loin de vous l'apostasie qui damne et la négation qui anéantit les peuples. C'est la foi catholique, c'est l'honneur français qui vous ont donné l'existence comme groupe distinct de la famille canadienne et américaine: faites profession publique de ces saintes et excellentes choses dans la langue qu'ont parlé nos glorieux ancêtres. Que vos enfants apprennent de vous, de leurs mères surtout, l'ange tutélaire du foyer domestique, ces traditions si belles, afin qu'à leur tour, dans la même langue, ils les redisent à vos petits-enfants.

J.-C. TACHE

Par Terre et par Eau

Par Claude Mélançon

Les critiques reçoivent beaucoup de livres en hommage, avec de flatteuses dédicaces au premier feuillet. Cela veut dire tout simplement que chaque auteur ou éditeur désire une appréciation le plus tôt possible. Mais les ouvrages s'accumulent, et les malheureux critiques ne tardent pas à être débordés. *La Vie Canadienne* a des colonnes assez hospitalières pour que nous venions à bout d'un arriéré inquiétant. Il nous tarde d'être à jour, sans vouloir toutefois opérer une "liquidation" hâtive. Nous commencerons par les oeuvres qui sont restées en souffrance depuis de longs mois. Il en est une dont la réputation est déjà faite, mais nous manquerions à un devoir personnel si elle ne trouvait pas une place dans nos comptes-rendus. Il s'agit du roman de Claude Mélançon, *Par Terre et par Eau,* édité par *Le Soleil* à Québec et répandu rapidement dans toutes les bonnes librairies.

L'enseignement Secondaire au Canada, sous la plume de Séraphin Marion, a donné une excellente analyse de ce travail. Ce qu'il convient d'ajouter, c'est que les écrits de ce genre ont une portée vraiment éducative et nationale. Le livre convient au jeune âge, mettant en scène un garçon encore imberbe et une fillette à peine sortie de l'école. Inutile de faire remarquer

combien les grands adultes peuvent s'éprendre de ce récit, où apparaissent plusieurs autres personnages d'âge mûr et où s'étalent les plus beaux paysages canadiens.

Claude Mélançon s'est appliqué, en effet, à nous faire aimer davantage les horizons de notre pays; plus de deux cents illustrations sont répandues à travers le texte, qui est par lui-même une description des plus vivantes; nous faisons avec l'auteur un beau voyage depuis les Laurentides jusqu'aux confins de la Gaspésie.

Mais ce n'est pas du tourisme banal. Jacques Legrix, l'adolescent avide de grand air et de liberté, est servi par les circonstances pour courir la belle aventure. Parvenu au Roc Percé, il bravera la fureur des flots et se disposera à opérer un sauvetage. Or, quelle surprise! La barque qu'il atteint à grandes brassées porte une enfant évanouie, une charmante enfant dont il se fait le protecteur.

C'est là que commence la vie aventureuse du couple longtemps égaré sur les points les plus divers de la Province de Québec. On pourrait croire, puisque nous voilà en plein roman, que Jacques et Jeannine resteront ensemble jusqu'à l'âge des grandes amours. Tel n'est pas le but de l'auteur. Il suffira que chacun d'eux retrouve sa famille, et le lecteur supposera ensuite tout ce qu'il voudra!

Innocente idylle, par conséquent; captivante amitié inaugurée en de tragiques circonstances, et se fortifiant à mesure que naissent de nouvelles péripéties. Le héros, avec sa douce héroïne, va se trouver mêlé aux sauvages avant de retrouver la civilisation.

Il faudrait beaucoup de livres analogues, des livres aux couleurs canadiennes, pour donner aux enfants le goût des saines lectures. On se plaint avec raison que les élèves de nos écoles n'aiment les livres que par contrainte; ils s'échappent volontiers des classes pour se livrer aux exercices musculaires, aux sports en honneur dans notre siècle. C'est probablement parce qu'on ne leur donne pas ce qui convient à leur cerveau et à leur coeur. Ne soyons pas trop sérieux, dépouillons notre austérité, sachons sourire pour plaire à la jeunesse.

Claude Mélançon s'est initié à cette pédagogie. Si peu qu'ils aient voyagé, les écoliers et écolières se croiront les camarades de Jacques et Jeannine; ils liront avidement ces pages écrites pour eux, ils en contempleront les gravures pittoresques; et à défaut de longues randonnées, souvent impossibles aux classes populaires, ils auront fait en imagination un voyage fort instructif.

Abbé F. CHARBONNIER.

La dictée de Prosper Mérimée

Qui n'a pas entendu parler de la fameuse dictée de Prosper Mérimée? On en fait souvent allusion lorsqu'il s'agit de reprocher à un auteur des fautes orthographiques, mais qui l'a lue?

Mérimée l'aurait dictée au château de Compiègne, lieu de réunions et de représentations théâtrales sous le second empire, à une fête présidée par Napoléon III et l'impératrice Eugénie, quelque temps après la guerre conservatrice de Crimée (1854-1855).

Comme on le sait l'impératrice Eugénie était la fille de la comtesse de Montijo, beauté espagnole avec qui était lié depuis vingt ans Mérimée. Fait sénateur, Mérimée devint le commensal de la cour.

L'impératrice Eugénie, par suite de son éducation étrangère, aurait fait 90 fautes, l'empereur 60, d'autres moins. Des académiciens présents, pas un seul s'en tira bien.

Il semble toutefois que les embarras orthographiques hérissant cette dictée, qui n'ajoute rien, d'ailleurs, à la réputation littéraire de l'auteur de "Colomba," n'étaient pas aussi difficiles qu'on l'a répété. Au dire de plusieurs, il était impossible au plus ignorant des convives d'y faire plus de 35 fautes, ce qui est un nombre déjà imposant. Quoiqu'il en soit, il est incontestable que même les plus savants ont dû avoir quelques belles fautes dans leur copie.

Voici cette dictée célèbre:

"Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Hâvre, malgré les effluves embaumées de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau

et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphytrion, fut un vrai guêpier.

"Quelles que soient, quelqu'exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir donnés à maint et maint fusilliers subtils la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusilliers jumeaux et mal bâtis, de leur infliger une raclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

"Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est entraînée à prendre un râteau, et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. Deux alvéoles furent brisées, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.

"Par saint Martin, quelle hémorragie! s'écria ce bélître. A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuit dans l'église tout entière."

Gérard LeJEUNE

Bévues littéraires

Une revue française notait récemment qu'il serait intéressant de relever les bévues littéraires des écrivains et des auteurs dramatiques, attendu qu'il s'en rencontre presque chez tous.

Cela nous rappelle que Flaubert, qui aimait à collectionner les bévues des autres, doutait que ses oeuvres écrites avec tant de scrupules fourniraient au curieux de quoi enrichir la collection des méprises littéraires. C'est lui qui, en parlant du docteur Bovary, a écrit cette phrase: "Il veut pour sa fête une belle tête phrénologique, toute marquetée jusqu'au Thorax et peinte en bleu."

Le grand Molière ne fait-il pas dire au Misanthrope: "pourvu que votre coeur veuille donner les mains aux dessins que j'ai faits..."

Victor Hugo, dans *la Légende des Siècles*, fait dire à Othon III: "Et je n'ai pas l'esprit d'un docteur en Sorbonne," alors que l'on sait qu'Othon III mourut en 1002, et que la fondation de la Sorbonne ne date que de l'an 1252.

Jules Claretie, dans *le Prince Zilah*, décrit cette scène d'enfant: "Le plus petit, âgé de dix-huit mois, se roulait aux pieds des deux autres qui en avaient trois ou quatre..."

Mais la palme appartient sans doute à Ponçon du Terrail, le plus baroque auteur du dix-neuvième siècle. N'est-ce pas chez lui que se trouvent ces deux phrases restées tristement célèbres: "La main de cet homme est froide comme celle d'un serpent," et "d'une main il le soufleta et de l'autre il lui cracha au visage."

Oh! horreur, trois fois horreur!

Gérard LeJEUNE.

Singulières Peurs

Nous étions à causer sur une grande plateforme adjoignant un hangar et placée de niveau avec le jardin, lorsqu'un rat vint, en trottinant, couper l'angle de ce plancher, se présentant de côté, ayant l'air de se trouver beau, et évidemment heureux de passer sous notre inspection.

—Un rat! Un rat!

Trois dames montées sur les chaises; quatre qui fuient vers la maison; sept cris d'angoisse; dix hommes éclatent de rire; un gamin fait détaler le rat au grandissime galop; la commotion expire. Sept dames disent d'un ton désolé:

—Que voulez-vous! je n'y puis résister.

Et moi, avec le plus vif empressement:

—Qu'y a-t-il donc? Un rat est un monstre d'une certaine taille, mais une souris est toute petite, et vous n'en avez pas peur, n'est-ce pas, mesdames? Eh bien! si je vous disais qu'un éléphant a peur d'une souris!...

Eclats de rire des dix messieurs.

—Triomphez, mesdames! Voici des braves qui ne savent pas que Jumbo et ses pareils tremblent de tout leur corps en voyant passer une souris.

Et je saisis au vol la question des éléphants pour faire oublier le rat. Dix incrédules nous quittèrent, disant qu'ils allaient consulter les livres de science sur ce sujet. Je restai avec sept personnes, qui me remercièrent de la diversion que j'avais amenée à propos. Je passe ma recette aux messieurs qui m'admirent.

Ce qui n'empêche pas que je disais vrai: les éléphants manifestent une peur atroce à la vue d'une souris.

On a bien souvent peur d'un plus petit que soi.

Benjamin SULTE.

Rien
n'est meilleur
à servir
que
Dow
Old Stock Ale
mûrie à point
Prime par la Force et par la Qualité

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

1.—*L'Iris Bleu*, 2ème édition	Par J. E. Larivière
2.—*Le Massacre de Lachine*, épuisé	Par X X X
3.—*Ma cousine Mandine*, 3ème édition, 75c	Par N. M. Mathé
4.—*Les Fantômes Blancs*, épuisé	Par Aulia Richefort
5.—*La Métisse*, 2ème édition, 75c	Par Jean Féron
6.—*Gaston Chambrun*, épuisé	Par J. F. Simon
7.—*Le Lys de Sang*, épuisé	Par Henri Doutremont
8.—*Le Spectre du Ravin*, 2ème édition	Par Mme A. B. Lacerte
9.—*Le Médaillon Fatal*, épuisé	Par André Jarret
10.—*L'Aveugle de St-Eustache*, 2è édition, épuisé	Par Jean Féron
11.—*Nypsia*, épuisé	Par Henri Doutremont
12.—*Fierté de Race*	Par Jean Féron
13.—*Roxane*, épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
14.—*La Revanche d'une Race*, 2ème édition	Par Jean Féron
15.—*L'Expiatrice*, épuisé	Par André Jarret
16.—*L'Associée Silencieuse*	Par J. E. Larivière
17.—*L'Ombre du Beffroi*, épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
18.—*La Besace d'Amour*, épuisé	Par Jean Féron
19.—*Le Grand Sépulcre Blanc*	Par Emile Lavoie
20.—*Les Cachots d'Haldimand*	Par Jean Féron
21.—*La Cité dans les Fers*	Par Ubald Paquin
22.—*La Taverne du Diable*	Par Jean Féron
23.—*Le Trésor de Bigot*	Par Alexandre Huot
24.—*Le Patriote*, 1837-38	Par Jean Féron
25.—*Le Mort qu'on Venge*	Par Ubald Paquin
26.—*Le Manchot de Frontenac*	Par Jean Féron
27.—*Fleur lointaine*	Par François Provençal
28.—*La Ceinture Fléchée*	Par Alexandre Huot
29.—*Le Bracelet de Fer*, épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
30.—*La Digue Dorée*, Roman des Quatre	Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, Jean Féron, Jules Larivière
31.—*La Besace de Haine*	Par Jean Féron
32.—*Le Lutteur*	Par Ubald Paquin
33.—*Le Siège de Québec*	Par Jean Féron
34.—*Le Mystère des Mille-Iles*	Par Pierre Hartex
35.—*Le Drapeau Blanc*	Par Jean Féron
36.—*Les Caprices du Coeur*	Par Ubald Paquin
37.—*Les Trois Grenadiers*	Par Jean Féron
38.—*L'Impératrice de l'Ungava*	Par Alexandre Huot
39.—*Le mystérieux monsieur de l'aigle*	Par Mme A. B. Lacerte
40.—*Le Mendiant Noir*	Par Marc Lebel
41.—*L'Espion des Habits Rouges*	Par Jean Féron
42.—*L'Empoisonneur*	Par Jean Nel
43.—*Le capitaine Aramèle*	Par Jean Féron
44.—*Le Massacre dans le temple*	Par Ubald Paquin
45.—*L'Enjoleuse*	Par Madame E. Croff
46.—*L'Ile au Massacre*	Par Prosper Williamme
47.—*La Prise de Montréal*	Par Jean Féron
48.—*Le secret de l'orpheline*	Par Andrée Jarret.
49.—*Jean de Brébeuf*	Par Jean Féron.
50.—*La folle de la Pointe-du-Mort*	Par L. Dubois McCabe.
51.—*La belle de Carillon*	Par Jean Féron,
52.—*Les aventures de l'amour*	Par Henri Deyglun
53.—*La corvée*	Par Jean Féron
54.—*Bois sinistre*	Par Mme A.-B. Lacerte
55.—*Boeufs roux*	Par J. M. Lebel.

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

PRIX CHAQUE VOLUME: 25 CENTS PAR LA MALLE: 30 CENTS

Casier Postal 969, - Tél.: Lancaster 6586 MONTREAL